

**ÉMILE RAUDRAC DU BRAY**

**ERREMENTS  
ET ÉGAREMENTS  
DES ANNÉES BRÈVES**



9 791096 721023

ISBN : 979-10-96721-02-3

**CARRAUD-BAUDRY**

Carraud-Baudry  
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

## **Résumé d'*ERREMENTS ET ÉGAREMENT DES ANNÉES BRÈVES***

Une mère tyrannisée, sauvée, avec son fils, des mauvais traitements infligés par un compagnon trop violent, une brute éthylique. Son mariage avec son bienfaiteur, issu de la petite bourgeoisie provinciale.

Malgré l'amour de Sabine, cette mère si jolie, et peu reconnaissant de toute la sollicitude de son beau-père, ce fils, en venant à entretenir des rapports troubles avec l'ancien concubin de sa mère.

Les enfances, la jeunesse de Claude Terrart ; jusqu'à son atroce mutilation.

*En fin de volume, une table synoptique propose un résumé plus détaillé de l'ouvrage.*

Cet ouvrage dépeint un univers imaginaire : les personnages de ce roman, les faits et gestes qui leur sont attribués, les contextes dans lesquels ils sont censés avoir évolué, et d'autres de ses éléments encore, relèvent essentiellement d'un domaine fictionnel. Toute ressemblance des personnages de cette fiction avec des personnages réels, ayant vécu, ou vivant encore, serait purement fortuite.

Les marques citées dans cet ouvrage sont, pour certaines d'entre elles, des marques commerciales ou déposées de leurs détenteurs respectifs.

ISBN : 979-10-96721-02-3

Copyright © 1996, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry  
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

**ERREMENTS  
ET ÉGAREMENTS  
DES ANNÉES BRÈVES**

*ROMAN*



## CHAPITRE PREMIER

La bicyclette achetée récemment avait bouleversé l'existence de Claude.

Depuis, quelle griserie la vie ! Et la vitesse, aussi !

Le cadre bleu, les garde-boue aux bandes latérales de même couleur, la pompe étincelante, le plus grand confort dû aux beaux pneumatiques blancs, gonflables, tout l'enthousiasmait.

Il oubliait déjà, relégué au fond d'une grange poussiéreuse faisant office de garage et d'atelier, le vieux et petit vélo jaune, maintes fois repeint par ses propriétaires successifs, les boudins craquelés de caoutchouc dur garnissant ses jantes et les roulettes de l'apprentissage.

Il n'hésitait plus à s'aventurer sur le chemin de Vaugaland jusqu'à perdre de vue les toits de la ferme, en pénétrant dans les bois, et en revenant, après avoir emprunté l'allée des Bordiers passant devant chez lui, à poursuivre sa course vers l'étang.

Le vent lui pénétrait les cheveux, les vêtements. Et son corps, transpirant sous l'effort exigé par le rythme soutenu de la course, ressentait une agréable fraîcheur comme l'air chaud de l'été évaporait sa sueur.

Malgré ses trajectoires mal contrôlées et incertaines parfois encore, il osait de temps à autre terminer ses voyages en faisant déraiper la roue arrière sur la terre de l'allée, pour tourner dans la cour en franchissant les grands piliers de pierre, émoussés et poudreux, et s'engager entre les grands vantaux affaissés du portail rouillé.

Sa mère lui rappelait régulièrement la prudence dont il ne devait jamais se départir. Et Claude promettait sincèrement « de ne plus faire le fou à vélo ». Mais il oubliait ses bonnes résolutions quand il enfourchait à nouveau son terrible engin.

En ce début d'après-midi, un dimanche, une automobile en provenance de Souvigny, soulevait derrière elle, sur le chemin bien empierré de Vaugaland, en s'approchant du petit Claude qui s'ennuyait sur sa bicyclette au retour de sa promenade, un léger nuage de poussière. Il revenait de la direction de Vallières. Sa mère lui ayant interdit, en se fâchant, de trop s'éloigner, lui ayant recommandé vivement de rester à proximité de la ferme, il avançait lentement, se lassant peut-être de son jouet perdant à ses yeux de plus en plus l'attrait de la nouveauté.

Il approchait du bercail. Lui vint l'idée d'essayer de parvenir avant la voiture au croisement du chemin et de l'allée. Aussitôt il se dressa, appuyant de tout son poids sur les pédales. Puis il se démena sur sa selle comme un petit diable, une fois sa machine suffisamment élancée. Après un douloureux effort, victoire ! Il estima pouvoir bifurquer dans l'allée des Bordiers avant que l'auto n'engageât le carrefour.

Les enfants apprécient moins justement les distances, la rapidité d'un déplacement ; cela est dû à des sens non encore parvenus à une pleine efficacité, et qu'ils ne savent pas exploiter de la façon la plus optimale, à leur jugement moins exercé, un défaut d'expérience.

La surface du croisement était moins unie que celle du reste de la chaussée. Non pas que le chemin de Vaugaland fût mal entretenu, loin de là. Mais le sol y était, à peine pourtant, creusé d'ornières, par le tracteur de la ferme, entre autres, et des graviers s'y étaient déplacés.

Peut-être Claude braqua-t-il trop, et trop soudainement le guidon dans sa hâte irraisonnée et malhabile.

Il tomba. Devant la Peugeot.

« Sale gosse ! Y a des torgnoles qui se perdent ! Je vous jure ! Mais quel petit con, celui-là ! J'aurais pas ralenti pour tourner à l'étang, on l'avait dans le pare-chocs ! Bordel ! Sous les roues ! »

On descendit. Le jeune garçon se relevait, en suffoquant de sanglots qu'il ne parvenait pas à contrôler tout à fait, des larmes dégoulinant sur ses joues. Debout figé au milieu du carrefour, devant la calandre massive de la 403, il regarda à travers ses pleurs, les trois hommes sortir du véhicule et s'approcher. Il tourna la tête vers son beau vélo martyrisé et couché en travers de la route. Il ébaucha un geste, se penchant vers son deux-roues. Après sa frayeur, il prit conscience de ses douleurs, de son état, examina les dommages de l'accident sur sa petite personne, les vêtements déchirés, les plaies sanguinolentes.

Une femme accourait, venant de la ferme proche. Le gamin se tenait raide, bras loin du corps, jambes écartées. Il regardait sa mère approcher, et ses pleurs redoublaient. Les hommes restaient penauds, un peu embarrassés.

Le moins âgé des nouveaux venus tenta de rassurer l'enfant en larmes.

« Courage, mon garçon ! Tu n'as rien de cassé, à ce qu'il semble. Montre que tu es un homme ! Sois stoïque ! Sois digne ! Et résiste à la souffrance !

— C'est le gamin de la ferme. C'est là qu'on va pêcher, chez Norbert Chomard. L'étang, il est un peu plus loin, par là-bas... Eh ben ! Mon p'tit gars, t'as de la chance de t'en tirer aussi bien. J'espère que tu t'en rends compte au moins ! Ça t'évitera de recommencer des conneries du même genre !

— Claude ! Claude ! Mon petit bonhomme ! Mon pauvre petit bonhomme ! Ça va ? Dis-moi !... Bonjour Messieurs ! Quelqu'un d'entre vous est-il blessé ?

— Bonjour Madame. Non, rassurez-vous ! »

Claude tentait de s'expliquer entre deux spasmes, sans y réussir vraiment, étouffant à demi.

« Tout va s'arranger, mon chéri ! Je vais nettoyer et désinfecter tes petits bobos, Claude. Tout de suite... Avec le bétail qui passe par ici... Ce ne sont que de petites égratignures ! Rien de grave !

— Mon... Mon... Vé... looo !...

— Occupez-vous de lui, Madame. Je vous suis avec la bicyclette.

— Je vous remercie... Mais ne vous retardez pas davantage. Je peux bien la prendre moi-même ou revenir la chercher plus tard... Je vais simplement l'appuyer contre la clôture...

— Laissez... Votre petit garçon a besoin de vous ! Ne t'en fais pas jeune homme : je vous emboîte le pas avec ton vélo... Je vais en redresser le guidon... Et hop ! En route !

— Merci, Monsieur !



— Euh ! Au fait, Madame, je vous présente William Deboissy. On va tâcher de le convertir, et s'il prend goût à la pêche à la ligne, il se joindra peut-être à nous de temps en temps, pour fréquenter les bords de votre plan d'eau... Ben ! Aussi, on pourrait en profiter pour le présenter à monsieur Chomard...

— Il est absent en ce moment, et je ne sais pas trop quand...

— Tenez, Madame, on a noté là-dessus ce qu'on vous prendra en partant, comme volailles, œufs et tout ça, quoi...

— Accompagnons le blessé... Si vous voulez, les amis, passez devant avec l'auto. Je vous rejoindrai à pied... si ce n'est pas trop loin.

— C'est juste à coté ! Tu suis l'allée, et tu nous trouveras à deux ou trois cents mètres au-delà des bâtiments. »

La voiture s'engagea sur l'allée des Bordiers. William Deboissy poussant le petit vélo marchait aux cotés du jeune Claude, assez peu sévèrement atteint, et de sa mère.

Près de la porte de l'habitation, Deboissy appuya le guidon de la bicyclette contre le mur. À l'intérieur, Claude demandait à sa mère de ne pas lui « mettre de rouge sur les genoux », « à cause de la kermesse de l'école », la semaine suivante.

« Dans une semaine le mercure au chrome sera parti...

— Non, man-man ! Pas de rouge ! S'te plaît !

— L'eau t'a déjà piqué... Je peux mettre de l'alcool à quatre-vingt-dix degrés, mais ça piquera encore plus. Tu promets de ne pas crier... Après je te collerai des pansements.

— La semaine prochaine aura donc lieu la fête marquant la fin de l'année scolaire, je suppose ! Avec la remise des prix... Et votre garçon tient à y faire bonne figure. »

Devant l'homme, à portée de voix de l'autre côté du seuil, Claude n'osait pas se plaindre sous l'effet cuisant du coton imbibé d'alcool que l'on promenait sur ses plaies. Il se contentait d'aspirer et d'expirer nerveusement entre ses dents serrées.

« Eh ! Oui ! S'il craint le ridicule avec des genoux écorchés, il portera un pantalon comme un vrai petit monsieur.

— Et où va-t-il à l'école le petit monsieur Claude ?

— Tout près, à Vallières... Voilà, sa première année de scolarité qui s'achève. »

Claude avait déchiré une de ses manches et s'inquiétait de la réaction de « Norbert » quand celui-ci l'apprendrait. William prit congé en recommandant à Claude de bien se soigner. La femme le remercia de son aide, de sa gentillesse, de sa patience avec Claude, et le raccompagna jusqu'au portail.

William Deboissy, marchant à l'ombre des chênes bordant l'allée, dépassa les bâtiments. À gauche un champ de maïs. À droite un bois où se mêlaient des chênes et quelques érables. Puis un bosquet de noisetiers. Des aulnes. Des saules.

La 403 stationnait à une quinzaine de mètres de la rive, près d'un abri, d'une maisonnette en fait, au toit grossier en chaume de roseaux... ou de glycéries plutôt.

La pièce d'eau, sans être immense, était de belles dimensions. La rive opposée, plus basse, se couvrait de grandes glycéries, bien sûr, les panicules légères mollement agitées par une douce brise, de joncs, de massettes, de carex, d'iris jaunes en fleurs. Plus à gauche de larges

feuilles de nénuphars, avec quelques corolles entre elles, s'étaient en surface, et dans un angle des lentilles d'eau formaient un tapis vert.

William entreprit sans hâte de détacher ses gaules encore fixées à la galerie du véhicule, tout en essayant d'apercevoir la ferme, « la Mardellerie », à travers les frondaisons. De l'autre côté, dans la direction où se perdait l'allée des Bordiers, il ne distingua rien de notable.

« Alors, le petit acrobate, il est remis de ses exploits ?

— Plus de peur que de mal !

— ...On ne paye pas de location pour le coup de pêche. Simplement, on leur prend de la volaille, des lapins... Parfois, seulement quand la pêche est particulièrement bonne, on leur laisse un beau poisson, ou de quoi faire une friture.

— Ouais, leurs poules, un régal ! Tu te souviens, la dernière fois que tu as mangé à la maison... À croire que t'avais mâché jusque là que des poulets élevés en batterie. Moi, maintenant, je peux plus. Ma femme met juste la poule, plumée, « essicotée », passée à la flamme, vidée, comme ça, toute seule, sans rien, dans une cocotte en fonte... Rigole si tu veux !... La poule, oui, dans une cocotte, et la laisse cuire à feu très doux. C'est tout. La graisse fond tout doucement... Ah ! Là ! Là ! Ce goût ! Mon p'tit gars ! Mieux que du gibier ! De bonnes poules, bien dodues, avec de la bonne viande, de bons muscles, de belles cuisses, des poules qui gambadent de droite et de gauche tout le long de la sainte journée, à la recherche d'une nourriture tonique et variée... C'est pas vrai ?... Si ! Tiens ! Regarde ! Y en a qui viennent jusqu'ici... et plus loin. Les belles petites bêtes, elles aiment l'aventure et elles sont pas farouches.

— Et la « patronne » de la Mardellerie non plus, d'après ce qu'on nous a dit.

— Oh ! Laisse tomber, Alain. Des racontars d'ivrogne !

— Eh !... L'ivrogne, comme tu dis, i' vit quand même avec elle ! I' doit savoir de quoi i' r'tourne ! Lui ! Non ?

— Ooof ! Ce jour là, il était pas frais... Ils doivent pas rouler sur l'or, ici, vous savez. Et les problèmes de fric, c'est pas fait pour remonter le moral. Au contraire, ça rend acide... En tous cas, moi, de voir cette femme plutôt jeune et mignonne, qui a l'air bien gentille et pas cruche, avec ce pauvre Norbert Chomard pourtant... Eh ! Ben !...

— Eh ben quoi, mon cher Thierry ?... William ! Ton associé serait-il amoureux de la compagne de Norbert Chomard ? Et c'est seulement maintenant qu'il se trahit, depuis le temps qu'on vient !... Toi qui l'as vue pour la première fois aujourd'hui, elle t'a fait quelle impression ? »

Thierry Maréchal avait haussé les épaules.

Ne souhaitant pas se compromettre, William Deboissy répondit qu'il ne connaissait pas encore suffisamment la dame, et pas du tout l'homme incriminés et ne pouvait pas se prononcer sur le bon assortiment du couple en question.

Il avait terminé le montage de ses cannes, étrennées en ce jour. Il se tourna de nouveau vers la Mardellerie qu'on distinguait à peine derrière les bois.

« En tous cas, moi, j'y crois à ce qu'il nous a raconté le Norbert Chomard, en nous offrant un coup à boire chez lui ! Bref ! I' nous a dit qu'elle était chaude la Sabine !... Elle s'appelle Sabine...

— Ouais ! Mais ce qu'il a dit, c'était avant qu'ils se mettent en ménage, alors...

— Et alors ? Ça compte pas, p't-être ! N'empêche ! Arrête de la défendre ! Avant ou après, hein !... Bon ! Fais pas la gueule !... Si tu y tiens, avant ! elle hésitait pas à coucher avec qui lui plaisait !... Et le gosse... Il est pas du Norbert. Et quand il a le « blues » le Norbert, ça le travaille bigrement, tout ça, j'ai l'impression ! De toute façon, il nous a dit que sa mère à elle c'était pareil ! La mère, elle avait servi chez des gros paysans, dans le coin, et avant, vers Selommès. Et c'est comme ça que la mère elle l'avait eu, la Sabine. On sait pas de qui ! « Alors, vous pensez, elle a été à bonne école, la fille ! » qu'il nous a dit le Norbert.

— Moi, je dis que cette Sabine a l'air d'une brave femme, qu'elle aime bien son gosse et qu'elle respecte son bonhomme...

— C'est connu ! Les putes aiment bien leurs mômes...

— ... Et qu'elle respecte ce pochard, qui la débîne dans son dos, devant de quasi inconnus ! Moi, ces confidences là, elles m'ont mis vraiment mal à l'aise, si vous voulez le savoir ! Et je trouve malheureux qu'une jolie fille comme elle, qui a l'air bien, quoi que tu en dises, et dégourdie, reste avec un pauvre type alcoolique, ou peu s'en faut, qui la méprise... Qui les méprise, elle et son fils ! Et la fait trimer, quand lui doit se prélasser au bistrot, ou cuver dans un coin, au lieu d'être au boulot ! Non mais ! T'as vu sa gueule à ce type ! Sans blague ! Tu fais chier !

— Si t'en pincas pour cette greluce, divorce, et essaie de la séduire ! C'est sans doute pas très difficile ! T'auras p't-être des chances d'y parvenir !...

— Eh ! Oh ! Les mecs ! Je croyais que vous m'aviez invité à pêcher pour m'inculquer le virus du pêcheur ! Dites donc, à vous voir en ce moment, j'espère que ce n'est pas trop contagieux votre truc !

— C'est vrai ça, oublions Sabine, la pécheresse. Nous avons des familles qui comptent sur nous pour les nourrir ce soir encore. Nous deux, tout au moins... Toi, William, pour l'instant... Pourquoi, au fait, tu la vois plus, Lucette Frémont ?

— Oooh ! Laisse le tranquille ! Comme tu l'as dit, nous avons des familles à nourrir. Montrons à notre ami William comment il faut s'y prendre, il hésitera moins peut-être à fonder un foyer. Montrons-lui comment obtenir une pêche miraculeuse. Montrons-lui ce que pêcher veut dire. Montrons-lui deux vrais pêcheurs en action ! »

Cela dit, Thierry Maréchal ouvrit près de l'eau son fauteuil pliant, le pressa fermement contre le sol pour en assurer la stabilité, chaussa une paire de lunettes de soleil, que de l'index il repoussa jusqu'à la racine du nez, et s'assit.

« En place, Messieurs ! Et que la leçon commence ! »

Ils prirent chacun de quoi assurer le plat de résistance d'un de leur repas. Pas de quoi satisfaire réellement l'instinct de prédateur sommeillant en chaque homme néanmoins. Mais cet instinct dans la chaleur d'une fin d'après-midi de juin, après une semaine de travail, semblait tout de même assoupi, et ils étaient relativement satisfaits du niveau de remplissage de leurs bourriches respectives.

Ils assujettirent enfin leurs cannes à pêche à l'ossature tubulaire fixée au toit de la Peugeot grise, chargèrent tout leur attirail dans la malle arrière, sans oublier les poissons capturés.

Ils s'arrêtèrent près des grands piliers érodés.

Protégée par des linges, leur commande, dont la préparation était achevée, attendait leur bon vouloir sur la longue table de la pièce à vivre ; une vaste cuisine demeurant fraîche derrière ses vieux murs épais. Sur le rebord de la fenêtre, un bouquet aux couleurs vives, sur une commode aux formes sobres et brillamment astiquées, gagnant ainsi en relief dans la chiche luminosité de l'austère et ancestrale demeure, élégamment agencés dans un lourd pot de grès sombre, des massettes, des chardons, des fleurs séchées, coupés dans le voisinage.

« L'on m'a complimenté la production de votre basse cour. Et j'ai pu juger, en dînant chez mon associé, Thierry Maréchal, sa réelle qualité !

— Merci ! Mais, vous savez, les poules ici, s'élèvent seules à vrai dire, et je n'ai pas grand mérite à la valeur gustative de leurs chairs. Quant aux lapins... ce sont de petits êtres plus délicats, à mon sens, qui exigent plus de soins... »

On régla. Sabine reconduisit ses visiteurs jusqu'au portail. Claude se joignit à eux.

En partant, William, de l'intérieur du véhicule adressa un geste d'encouragement, un petit salut de la main, à l'enfant. Auquel celui-ci, et sa mère également, répondirent après une brève hésitation.

## CHAPITRE II

Quand Gisèle, son employé de maison, lui rappela fortuitement qu'il était invité le samedi suivant au mariage de Laurent Fermiot, William Deboissy en éprouva une certaine contrariété.

Cette invitation lui avait complètement quitter l'esprit. Il ne pouvait pourtant pas la négliger au risque de vexer de braves gens. Après les cérémonies, à l'hôtel de ville, à l'église Saint-Denis, il participerait au repas de noce, qui immanquablement se terminerait très tard. Il aurait apprécié cependant pouvoir se coucher tôt ce soir-là, afin d'être frais et dispos, à son avantage, le dimanche, à la kermesse de Vallières.

La bonne partageait son temps entre, au début de la matinée, l'appartement de Yolande Deboissy, la mère de William, et le logement de celui-ci. Elle logeait chez la vieille femme, y passait la nuit ; elle accompagnait la dame le soir lors de son retour chez elle après le dîner, pris chez son fils, tout comme le déjeuner.

« William, mon chéri !... William ! Tu m'écoutes !

— Oui, Maman, je t'écoute ! Quoi encore ?

— Mais enfin, ne me parles pas sur ce ton ! Je suis ta mère ! J'aimerais que tu t'en souviennes parfois !

— Oui, Maman, tu es ma mère ! Mais je ne suis plus un petit enfant en bas âge que l'on doit surveiller sans arrêt, à qui l'on doit dicter sa conduite ! J'ai pu me trouver loin de toi une quinzaine d'années, et j'ai survécu ! À l'abri de tes remontrances, de tes remarques, de tes conseils.

— La faculté, l'armée aussi, évidemment, t'ont bien transformé, mon pauvre petit ! Et les gens que tu as dus fréquenter quand tu étais représentant ! Autrefois...

— Le temps a passé, Maman ! Je ne suis plus ton petit, comprends-le ! Tu me reproches le ton que j'emploie... ! Toi aussi, change de ton à mon égard, et nos rapports en seront facilités. Pendant qu'on y est, je te le dis encore une fois, change d'attitude à l'égard du personnel des magasins !... Tu n'as plus aucune autorité à y faire valoir. Je l'ai expliqué aux employés, puisque tu es incapable de te contrôler. Tu n'auras plus l'occasion de saper mon autorité en faisant annuler, provisoirement, certaines de mes mesures, en bramant à qui veut l'entendre, vendeurs ou clients : « mais, ça n'a pas de sens ! Ça n'a pas de sens ! ». Et aujourd'hui, je ne te demande plus seulement de ne plus aller y faire péter tes galons comme jadis, j'ai interdit, tu entends ! j'ai interdit ! que l'on t'obéisse, sous peine d'avertissement !

— Tout de même ! Ah ça ! J'étais aux côtés de ton pauvre père, Dieu ait son âme, quand il a monté cette affaire...

— Et on ne peut pas dire qu'à l'époque tu l'aies jamais beaucoup encouragé, si je me souviens bien, à se lancer. Pour toi, prier c'est bien ! Agir, par contre...

— Tu es peut-être bien malin, tu es peut-être passé au travers de sombres événements, et j'ose croire que le Seigneur t'a protégé en maintes occasions, et ce même si, à la façon dont tu

hausse les épaules je parie que tu n'en seras jamais convaincu, qu'importe après tout, mais en tous cas, mon garçon, à ton âge tu vis toujours seul ! J'ai...

— Oh ! Je ne suis pas seul ! Pour ma plus grande joie tu es toujours rendue ici, chez moi ! À croire que tu es incapable de rester face à toi-même plus de quelques heures !

— Qu'est-ce que t'as aujourd'hui, enfin ?

— Rien ! Je suis énervé ! Ton comportement... à mon égard, vis à vis des employés... Ce mariage...

— Tu ferais bien de te marier toi aussi, William. Aurais-je jamais des petits-enfants ?

— Ne t'en fais pas pour ça. Rien ne presse !

— Sais-tu quel est mon âge ? Crois-tu donc que je dispose de beaucoup de temps, dis-moi ?

— Permits-moi... ou plutôt, je me permets ! de te préciser que tu n'es pas la première personne concernée...

— Néanmoins, mais pour ton bien, et j'espère que tu m'en seras reconnaissant, j'ai pris contact avec les Péguet. Tu sais, que leur fille aînée, l'infirmière, est chez eux en ce moment. Elle envisagerait à son tour de quitter Paris et d'ouvrir un cabinet, ici, à Amboise. Elle est toujours célibataire. Une fille... une femme de ta génération, qui soit... disponible... et de bonne famille, de bonne réputation, c'est plutôt une denrée rare, je te l'affirme ! Nous allons vous présenter l'un à l'autre tout à l'heure.

— Mais je rêve ! Tu joues les entremetteuses, à mon insu ! Tu me cherches une fiancée ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Comment cette idée t'est-elle venue ? Pas en lisant le Kama Soutra, je suppose !

— En lisant quoi ?... »

William, affligé, imaginait sa mère à la sortie de l'église tenir des messes basses, au sein d'un comité de femmes en noir, en vue de lui trouver une bonne épouse : une vieille fille laide, les doigts déjà détrempés par l'eau de vaisselle et l'eau croupie des bénitiers, et sèche de l'entre-deux !

Sa mère l'exaspérait. Il s'était encore un peu plus énervé, avait crié un peu. Yolande Deboissy avait pleuré. Il s'était excusé, l'avait réconfortée. Et ils arrivèrent en retard. La messe débutait déjà.

Saint Denis était comble. Leur arrivée tardive ne leur avait pas valu les meilleures places. Les piliers massifs soutenant les voûtes empêchaient qu'il vît grand chose de la cérémonie qui s'éternisait.

Et il n'avait pas encore fait connaissance de l'infirmière qu'on lui destinait.

Il suivait des yeux les courbes de l'architecture moyenâgeuse, trouvait le temps long, examinait rapidement les visages des personnes qu'il pouvait apercevoir, le profil des femmes plus spécialement, rassemblées pour l'occasion.

Il distingua bientôt un homme, remontant une allée latérale et semblant chercher quelqu'un. Il croisa son regard. L'homme lui fit un petit signe et revenant sur ses pas attendit, l'air anxieux et impatient, que William le rejoignit.

Pour quelle raison Yves Maignant avait-il jugé bon de quitter le magasin ? Un samedi après-midi, de plus ! Quand tout le monde aurait dû se trouver sur le pont, face à la clientèle, à faire du chiffre !

« Monsieur, excusez-moi de vous déranger...

- Oui, oui, oui ! Abrégez ! Que se passe-t-il ?
- Un petit problème au magasin... On n'a pas su trop quoi faire...
- Oui, mais encore ? Commencez par le commencement !
- Euh ! Ben voilà ! Germain Malbry... il s'en est pris à Geneviève Cartand, au vestiaire des femmes. Jean-Louis le surveille... Mais Germain, il a le vin mauvais. Il a trop picolé... Il est pas dans son état normal...
- Si... Hélas !... J'ai été trop patient avec lui !... J'arrive, je vais prévenir ma mère. »

William Deboissy recommanda sa mère à un aimable couple de retraités du voisinage acceptant de la reconduire après l'office. Il s'esquiva avec un maximum de discrétion.

Geneviève Cartand était une femme bien faite, s'efforçant de se vêtir avec élégance et coquetterie. Elle venait de divorcer, et avait perdu dans l'aventure, outre son époux, son amant. Dans l'esprit embrumé de Germain Malbry, cette femme désirable, seule, cette femme perdue aux yeux des âmes vertueuses, sans mâle attitré pour sa défense, lui avait paru une proie facile et toute désignée. Il s'était introduit, derrière elle dans le vestiaire des femmes, après qu'elle eût pénétré dans une cabine des toilettes. Quand elle en était ressortie, il l'avait agrippée. Elle avait tenté de s'enfermer de nouveau en rabattant vivement la porte. Lui s'était blessé à la main en l'en empêchant. Il l'en avait extirpée. Elle s'était retrouvée, l'ivrogne dans le dos, la serrant contre sa grosse panse, lui soufflant son haleine fétide dans le cou, noyée dans ses exhalaisons de sueur rance, lui glissant maladroitement la main sur le ventre, la poitrine, au-dessus, puis en dessous du fin corsage d'été, se déchirant dans la manœuvre lâche et immonde. Il la pressait contre un lavabo, lui maintenant une main sur la bouche lorsque Martine Villedieu entra à son tour dans le local, et donna l'alerte.

Geneviève Cartand était installée dans le bureau du secrétariat. Assise sur une chaise elle s'appuyait, la tempe contre le mur. Un bras en travers du buste elle se tenait le coude, une main au visage. Son maquillage liquéfié, puis figé lamentablement sur ses traits tirés, elle était effondrée, petite et fragile sur son siège. Elle avait enfilé une blouse propre sur ses vêtements déchirés, taché du sang de son agresseur.

« Monsieur, excusez-moi ! Je ne pensais pas être tellement provoquante ! Je... je m'efforce... d'avoir une bonne présentation... Je ne croyais pas que mon attitude... puisse causer des problèmes dans votre établissement...

— Allons ! Vous n'y êtes pour rien ! Ni vous-même, ni vos habitudes vestimentaires, pour lesquelles vous mériteriez plutôt des félicitations. Non ! Vous n'avez rien à vous reprocher : vous n'avez pas à vous reprocher de cultiver votre féminité. Ce n'est pas votre comportement qui est à remettre en cause. Autant que j'ai pu en juger, il n'a jamais été critiquable. Tous les torts sont imputables à Germain Malbry !

« Vous allez retourner chez vous... Si vous le pouvez, ce serait bien que vous reveniez après... Le Samedi, vous comprenez... Malbry ne sera plus là. Ni aujourd'hui, ni plus tard. Je le renvoie... Vous prenez une douche, vous vous changez, vous soufflez un peu, et vous revenez... si vous vous en sentez la force... Cela vous évitera de broyer du noir toute seule dans votre coin... Ça va mieux ? Dites ?

— Vous... Vous me gardez ? Malgré...

— Malgré quoi, je vous le demande ?... Ne vous en faites pas. Et ôtez-vous ces idées de culpabilité de la tête.

« Martine va vous accompagner. Souhaitez-vous que nous prévenions la gendarmerie afin de... ?

— Non ! Oh ! Non ! Monsieur vous savez je sors d'un divorce. Je ne pense pas avoir besoin de ça... J'aimerais que cette histoire s'oublie le plus rapidement possible... Et je ne crois pas que... les gendarmes...

— Euh ! Voulez-vous bien revenir après vous être rafraîchie... ? Vous aurez une prime en fin de mois pour compenser le désagrément dans la mesure où... enfin... Hum !... Et pour les dommages subis par vos vêtements.

— Merci, Monsieur ! Oui, je vais revenir. Vous avez raison, ça vaudra mieux que rester chez moi à me faire du mauvais sang.

— Merci ! Madame !... Au fait continuerez-vous à utiliser le nom de votre ex-mari ?

— Eh bien ! J'ai changé de nom en me mariant...

— Une loi révolutionnaire, seule évoque ce sujet. En France une personne naît avec un nom qu'elle conserve toute sa vie. Voilà la règle commune. Que l'épouse utilise le nom de son conjoint, c'est là une coutume et non pas la loi.

— Je peux donc reprendre mon nom de jeune fille ?

— Vous auriez pu ne jamais cesser de l'utiliser. Vous pouvez demander une nouvelle carte d'identité, à votre nom, si vous le souhaitez.

— Oui, je vais le faire. Oui ! Geneviève Galvaing ! »

Yolande Deboissy affichait une mine sinistre, reflet de son mécontentement.

« Avais-tu réellement besoin de te défiler ? Qu'est-ce qui pouvait bien justifier ta présence ici ?

— Une difficulté résolue maintenant. Bon ! Excuse-moi, mais on est samedi, ma petite maman, il y a du monde, et à la quincaillerie il me manque trois personnes... Deux, surtout ! Je vais sur la surface de vente...

— Que se passe-t-il ? Vas-tu me le dire !

— Il se passe que j'ai renvoyé Germain Malbry, que Geneviève Cartand... Geneviève Galvaing, elle va reprendre son nom, et Martine Villedieu sont absentes pour le moment et ne reviendront que plus tard... »

En quelques mots William expliqua à sa mère ce qui avait motivé son retour plus ou moins précipité au magasin.

« Tu as licencié Germain ? C'est notre plus vieil employé ! Il a débuté... C'est le premier garçon que ton père ait embauché. il a suivi tout l'essor de la maison ! Et tu le renvoies comme un mal propre !

— C'est effectivement un mal propre ! Ses collègues s'en étaient plaints à plusieurs reprises, et je n'avais pas attendu leurs remarques pour attirer son attention, l'inviter à reconsidérer son hygiène personnelle. De plus il arrivait fréquemment en retard, et souvent il était ivre ! Je lui ai donné sa chance. Des mises en garde, des menaces, des avertissements enfin ! Cinq, figure-toi ! J'aurais dû le lourder plus tôt ce connard ! Son ancienneté ne lui conférerait aucun droit de cuissage sur le personnel féminin !



— Es-tu naïf mon grand ! Cette traînée de Geneviève Cartand l'aura un peu trop aguiché. Toujours deux ou trois boutons du col de défait ! J'imagine... ! Quelques larmes sur sa jolie frimousse... et c'est ce pauvre vieux Germain qui prend !

— Maman !... Je n'ai jamais considéré Malbry comme un porte bonheur, comme un talisman, un gri-gri à conserver précieusement pour la prospérité de notre établissement... de mon établissement ! Si tu ne veux pas qu'on s'engueule encore une fois, vas donc m'attendre à côté, à la maison, hein !

— Geneviève Cartand ! Qu'est-ce que tu lui trouves à celle-là, pour la ménager ! J'espère que tu n'as pas de vues sur elle ! Tu ne m'imposeras pas ce genre de... fille, comme bru, un jour ? ! Dis-moi, mon petit, ne souhaiterais-tu pas exercer toi-même un droit de cuissage sur... ?

— Mais, bon sang ! Lâche-moi un peu, Maman ! Tu me les gonfles, à la fin !

— Je te rappelle que tu dois faire aujourd'hui la connaissance d'une femme qui te conviendrait parfaitement, et...

— Est-elle jolie, au moins ?

— Sur la photo que j'ai pu voir... Oui ! C'est quelqu'un de... normal, et je...

— Ouais ! D'accord ! D'accord ! On verra ça plus tard ! Allez, vas m'attendre à côté. Quant à moi, je descends au magasin... Je te raccompagne jusqu'à la porte. »

Yolande Deboissy, déjà consciente d'en faire plus que l'on en attendait d'elle, n'avait pas osé associer les Fermiot à ses manœuvres. Et à table, l'infirmière se vit placée près de son cavalier officiel pour la durée de la noce, un clerc de notaire célibataire, barbu, et plus chevelu que William.

Ce couple-là, William le trouvait assez bien assorti. Adèle Péguet n'était pas laide. Non ! Elle n'était pas belle non plus. Elle n'était pas très dodue, mais un peu moins potelée peut-être aurait-elle pu sembler jolie. Elle était normale, sans-doute, comme l'avait dit Yolande Deboissy... Très normale. D'une normalité affligeante de l'avis de William.

Le repas s'achevait. Enfin l'orchestre se trouvait en position dans la grande pièce parquetée jouxtant la salle à manger, et commençait à se faire entendre.

Quelques couples ne tardèrent pas à virevolter sur la piste de danse. Yolande, sa quête ralentie par de nombreuses salutations et palabres anodines et courtoises, avait entrepris de débusquer les parents d'Adèle Péguet dans la foule mouvante autour de la piste et dans les autres salles du restaurant.

William avisant l'infirmière, qu'on lui avait désignée plus tôt, seule, à deux pas de la piste, décida d'en finir et de l'aborder sans plus attendre. Les musiciens entamaient un paso-doble. Une danse facile où il se débrouillait fort honorablement. Il l'invita.

« Bonsoir, Monsieur ! Pardon ! Mais j'ai promis cette danse à mon cavalier. Il est parti aux toilettes, et... Il ne devrait pas tarder à revenir.

— Le voyez-vous approcher ?

— Euh !... Non, ma foi...

— Le morceau s'achèvera sans que vous ayez pu danser. Accordez-moi cette danse, vous lui accorderez la suivante...

— Ça m'ennuie. J'avais promis...

— Attendez-le, alors, ainsi vous n'aurez pas mauvaise conscience. Il ne voudra pas, j'en suis sûr, vous faire patienter plus longtemps. Amusez-vous bien. »

Quelle gourde ! William se savait pourtant bien bâti et élégant dans son costume de fin lainage clair. Physiquement il ne pouvait se reprocher qu'une calvitie naissante, son cuir chevelu, au sommet de son crâne, se montrant de moins en moins chevelu, précisément. Mais en cela, rien d'extraordinaire ou d'abominable. Il fit quelques pas et invita la veuve Lambert qui répondit favorablement, et avec empressement se serra contre lui plus que nécessaire, sans se soucier des convenances. Avec elle il enchaîna un paso et un cha-cha.

William remarqua que l'infirmière le suivait des yeux par moments. Il aperçut le barbu un verre à la main, en conversation avec un gros type rougeaud. Elle finit par danser avec un grand escogriffe à l'allure malade, et se retrouva à nouveau seule sur la touche. Le clerc de notaire se rapprochait d'elle, adressant de temps en temps à droite et à gauche des signes de tête. Auprès d'Adèle Péguet se tenaient maintenant ses parents, et la vieille et tenace Yolande, s'efforçant d'adresser à son fils de discrets mais péremptoirs petits mouvements du doigt lui intimant l'ordre de la rejoindre.

Il se fit désirer. Il termina sa danse avec la jeune Christelle Rivault, à la taille mince, souple et ferme. Puis en se rapprochant il invita la belle Dominique Touchelay qui s'abandonna dans ses bras puissants de baroudeur, et fit patienter son époux d'un sourire énigmatique, en plissant les yeux.

« William ! Te voilà, enfin !

— Pardonnez-moi ma chère Maman, mais je ne pouvais pas davantage voir se languir de moi, mes admiratrices les plus impatientes. »

Yolande ouvrit des yeux ronds, prit son souffle, mais resserra les mâchoires... Puis, eurent lieu les présentations.

« Ah ! C'était vous... tout à l'heure !

— ...

— Nous avons échangé deux ou trois mots... »

Le barbu arrivait. Un cavalier peu empressé, ou trop sûr de lui.

« Je me souviens parfaitement... Voici votre ami ! Nous n'allons pas nous imposer plus longtemps ; nous vous laissons danser. Messieurs-Dames. »

William salua brièvement le nouvel arrivant, et planta là sa mère, un peu embarrassée. Il dansa une nouvelle fois avec la veuve Lambert. Celle-ci, la chose était certaine, il n'avait que... le petit doigt à lever pour...

Sa mère se trouva seule. Il l'avertit qu'il allait partir sous peu afin de se coucher le plus tôt possible.

« Vous n'avez pas beaucoup parlé ensemble. Ne souhaitez-tu pas la revoir avant... ? Demain c'est dimanche, ils pourront se passer de toi aux magasins pour une fois ! Et l'après-midi tu te reposeras, tu feras une sieste...

— Non ! Je dois sortir demain après-midi !

— Ah ! Tu dois sortir... Tu dois... ! ?

— J'ai décidé d'aller à la kermesse de Vallières, si tu veux le savoir... Bon ! On dit au revoir aux mariés, à leurs parents et on y va. Si tu souhaites saluer quelqu'un d'autre, fais vite ! »

Si les commerces n'avaient pas pratiqué l'ouverture traditionnelle du dimanche matin le marché dominical l'aurait rendue obligatoire. William passa une heure à la droguerie, et presque une heure et demie à la quincaillerie.

Il parvint à Vallières juste à temps pour assister à la remise des prix. Il repéra bientôt Claude qui s'aventura un instant dans l'espace laissé libre par la foule devant l'étroit préau bétonné où se tenaient assis sur une longue rangée de chaises, les instituteurs et les notables, élus municipaux, chargés de récompenser les élèves les plus méritants.

Le petit Claude se retourna. William regarda dans la direction où l'enfant s'orientait et découvrit sa mère, la jolie, la douce Sabine, souriant à son fils qui s'élançait vers elle. Il semblait qu'elle fut venue seule avec Claude. William ne voyait personne se tenir près d'elle.

Quand la distribution se termina, les gamins entraînent à nouveau les parents vers les stands dressés autour du terrain de sport. Il s'agissait d'effondrer à coups de boules de chiffons des empilages de boîte de conserves vides et colorées, ailleurs de pêcher, avec un long bâton au bout duquel se trouvait attachée une ficelle munie d'un crochet de fil de fer, de petits paquets confectionnés, à première vue, avec des chutes de papier-peint et liés de cordons aux larges boucles... C'est ici que Claude tira sa mère par la main. Elle ouvrit son porte monnaie, et le gosse put tester son adresse. Le vent et l'émotion ne lui facilitaient pas la tâche.

William reboutonna le col de sa chemise, le déboutonna, resserra son nœud de cravate, mis la main gauche dans une poche pour se donner une contenance. S'il avait fumé, sa main droite eut été occupée, elle aussi... Et il s'avança.

Une femme seule, sans un homme pour l'accompagner, avec un enfant, une petite fille, aborda Sabine et son fils. William s'intéressa au stand de tir à la carabine. En attendant que l'importune s'esquivât, il tenta sa chance. Sa première balle se logea à la limite extérieure du rouge périphérique de la cible. La hausse ou le point de mire étaient faussés. Intentionnellement ? Il corrigea sa visée, et les coups suivants entamèrent le mille.

Il reprit sa marche d'approche, malaxant de la main droite le chétif ours en peluche gagné par ses tirs au but.

« Bonjour Madame !

— Oh ! Bonjour Monsieur !

— William Deboissy. Nous nous sommes vus chez vous, dimanche dernier.

— Oui ! Oui ! Je me souviens bien. Je vous ai reconnu tout de suite...

— ... Votre fils a l'air tout à fait remis de son accident.

— Je crois même qu'il n'y pense plus très souvent. Mais j'espère qu'il s'en souviendra longtemps et que la leçon lui sera profitable. Vous avez amené vos enfants à la fête, ici à Vallières ?

— Je n'ai pas d'enfants. Je suis célibataire... En passant... Je me suis souvenu de la kermesse... Et je me suis dit que je pouvais bien m'y arrêter afin de prendre des nouvelles de Claude si je le voyais.

— Claude ! Regarde qui est là pour savoir comment tu te remets de ta chute de vélo !

— ... B'jour, M'sieur ! »

Claude dit qu'il n'avait pas eu de rouge aux genoux, qu'il ne portait plus de pansements, que sa mère avait bien voulu « quand même » qu'il portât une « culotte longue ». Longue, pourtant, la culotte l'était à peine assez ; mais Claude en était fier. Il attrapa enfin l'un des paquets convoités. Il dénoua fébrilement le cordon, avec grandes difficultés, et déplia soigneusement le morceau de papier-peint faisant office de papier cadeau. Il s'extasia en découvrant dans son bel emballage en carton d'origine, un peu plus petit qu'une grosse boîte d'allumettes, une minuscule voiture métallique, étonnamment de très bonne facture, un de ces jolis jouets fabriqués en Angleterre.

« Eh bien !... Moi j'ai gagné cet ourson. Il est moins beau que ton auto... Mais... puis-je te l'offrir, Claude ? En veux-tu ? »

L'enfant avait du mal à se distraire de l'examen du petit véhicule. Après avoir obtenu l'accord de sa mère il accepta la peluche, la regarda de plus près, la serra contre lui, et pour remercier William s'approcha de lui. Il le regarda les yeux brillant de joie, et se tendit sur la pointe des pieds... William comprit que le gamin voulait lui faire un baiser, en plus du remerciement verbal ; et il en fut ému, sentant sa gorge se nouer.

Il se redressait quand il aperçut de l'autre côté de l'attraction ayant fait le bonheur de Claude, un, puis des visages connus se tournant vers lui. L'infirmière et ses parents !

« C'est pas vrai ! » songea-t-il. « Que le monde est petit ! ». Et aussitôt il soupçonna sa mère d'avoir « vendu la mèche ».

La clique des Péguet s'approcha sans hâte excessive, mais avec diligence. On se salua.

« Madame et monsieur Péguet. Leur fille Adèle, infirmière dans un hôpital parisien. Madame Sabine... et son fils Claude.

— Sabine Terrart. Bonjour Mesdames, bonjour Monsieur !... Excusez-moi, je vais vous laisser. Je dois retrouver mon... Norbert. Il se fait tard, je crois qu'il est temps pour nous de rentrer à la maison. Messieurs-Dames !... Dis au revoir, Claude.

— R'voir, M'sieurs-Dames !

— Au revoir, Monsieur Deboissy.

— Euh ! Au revoir Madame ! Au revoir Claude ! »

William contempla la silhouette de Sabine Terrart, quittant bientôt le terrain de sport, s'éloignant vers la cour, les bâtiments de l'école. Dans sa robe simple et sombre, un peu décolorée par de nombreux lavages, elle était tout de même, et sans conteste, la plus belle des femmes rassemblées en ce lieu !

Il se retrouvait face aux autres fâcheux, et ne savait pas encore comment leur échapper. Fallait-il qu'on l'estimât un parti intéressant pour se donner tant de mal et le poursuivre de la sorte, ou qu'on estimât le cas de l'infirmière désespéré...

« J'ai décidé, depuis peu, de m'adonner à la pêche à la ligne. Je fréquente les bords d'un étang, chez cette dame. Je comptais rencontrer son... époux, aujourd'hui. Je ne l'ai pas encore vu. Bon, je vous laisse ! Pas trop fatigués d'hier au soir, voire de ce matin, Mademoiselle ?

— Euh ! Non ! Non ! J'ai pu dormir suffisamment...

— Parfait ! Quant à moi, je vais essayer de mettre la main sur le propriétaire de mon lieu de pêche ! Allez, au revoir ! Et à bientôt, peut-être ! »

Il fit, de la tête et de la main, deux signes qui se voulaient chaleureux. Et, sans plus attendre, partit sur les pas de Sabine Terrart. Il l'avait perdue de vue. Après avoir dépassé un tilleul dans la cour, il s'arrêta et, examinant les alentours, l'aperçut s'en revenant tristement, les yeux au sol, d'une buvette en partie désertée.

« Hum !

— Oh ! Pardon ! Je ne vous avais pas vu approcher. Vous n'êtes pas resté avec vos amis ?

— Ce ne sont pas des amis. De vagues connaissances, tout au plus. Votre mari... Euh ! Norbert Chomard ne vous accompagne-t-il pas ? J'aurais pu faire sa connaissance...

— Nous sommes venus avec lui. Mais... Il était ici, à la buvette, tout à l'heure... J'en reviens à l'instant. Il a dû s'absenter : on m'y a fait une commission de sa part...

— Pour regagner Amboise je vais passer devant la Mardellerie, je pourrais m'y arrêter et me présenter à monsieur Chomard !

— Un autre jour serait préférable peut-être...

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous être désagréable... Je...

— Ne vous méprenez pas. Mais, Norbert, le week-end... et aujourd'hui, plus particulièrement encore... Je crains que ce soir en rentrant... Et je ne sais pas à quelle heure il... Il risque d'être... fatigué. Et de ne pas vous recevoir avec toute l'amabilité voulue... Vous comprenez ! Ne nous en voulez pas... Je pense qu'il ne vaut mieux pas chercher à le voir ce soir.

« Je vous remercie encore pour votre sollicitude à l'égard de Claude, et pour le petit ours en peluche... Monsieur Deboissy, il est grand temps de retourner chez nous, Claude commence à se lasser, et je voudrais arriver à la ferme bien avant la tombée du jour.

— Même sans rouler rapidement...

— Nous n'attendrons pas Norbert... S'il revient à la maison par la route de Vallières, il m'a fait dire qu'il nous prendra au passage, si nous sommes encore en route lorsqu'il rentrera.

— Vous voulez dire... que vous rentrez à pied ! À la Mardellerie !

— Oh ! Vous savez, ce n'est pas si loin, il faut bien le faire pour venir à l'école une bonne partie de l'année... Et nous y survivons.

— Quand bien même, ça fait une belle petite trotte !... Je... Je passe par là. C'est sur la route d'Amboise, je peux vous reconduire !

— C'est ennuyeux... Si Norbert...

— Allons ! Vous n'allez pas faire, vous et votre fils, tous ces kilomètres à pieds, alors que... Ça ne me rallonge pas je vous assure ! »

Sabine Terrart semblait embarrassée et triste. Elle releva les yeux vers William Deboissy, lui sourit, puis se retourna vers la buvette. La tenancière la regardait, les regardait à ce moment. Norbert finirait par apprendre qu'elle avait parlé avec un homme à plusieurs reprises, et de toute façon il en serait contrarié. Elle savait ce que cela signifiait ! Autant s'épargner, et épargner à Claude, une fatigue inutile. Cela pouvait aussi encourager Norbert à un minimum d'attention à son égard. Elle accepta l'offre qu'on lui faisait.

« Je l'avais entendu dire... Mais je n'imaginai pas que la nouvelle Citroën est confortable à ce point ! C'est un modèle qui ne ressemble à aucun autre. Cette... DS est une voiture étonnante... La ligne... Tout !

— C'est vrai, n'est-ce pas !...

« Vous avez deux véhicules... Vous auriez dû prendre cette Juvaquatre que j'ai aperçue chez vous, pour plus d'indépendance... Vous savez conduire ?

— Oui... C'était ma voiture. Norbert s'en est servi un peu... Une fois, il est tombé en panne, juste après être rentré dans la cour. Et d'après ce qu'il m'a dit, il a quand même pu se garer en roue libre, et arriver comme ça jusque sous la grange... Une chance, si on veut... Depuis la Renault ne nous sert plus. Il n'a pas pu la remettre en marche.

— Ce n'est peut-être pas grand chose, une pièce à changer, un réglage... Une voiture de cet âge ! Il faudrait d'abord vérifier l'arrivée d'essence, l'allumage... Si vous voulez... là je ne suis pas vraiment dans une tenue adéquate, je pourrais voir ça avec mon associé qui s'y connaît aussi un peu en moteur, la prochaine fois que nous viendrons à l'étang.

— Norbert n'a pas trouvé... Il ne faudrait pas que vous gâchiez votre journée à...

— Ne vous en faites pas, il s'agira là, simplement, d'un essai de diagnostic. »

### CHAPITRE III

« On t'a vu embrasser un enfant ! Tu ne le nies pas ! Dis-moi, William, tu n'as pas commis de bêtise irréparable avec cette paysanne ? Rassure-moi, je t'en prie !

— Je l'ai rencontrée à ma première séance de pêche. C'est tout récent donc ! Et le gosse doit avoir dans les six ans ! Alors, Maman, ne t'alarme pas, et ne monte pas sur tes grands chevaux pour si peu !

— Si peu ! Si peu ! Te rends-tu compte seulement de ce que tu dis ! Mais réfléchis ! Si ce gamin était de toi...

— Bordel ! Il ne l'est pas, de moi ! Et quand bien même, après tout ! C'est moi que ça regarderait d'abord ! Moi, et elle ! Et moi je te le dis, ça ne m'aurait pas vraiment déplu, de l'avoir fait avec cette femme qui est de toute beauté, ce joli petit garçon ! Si tu veux le savoir !

— William ! William ! Quand je pense que les Péguet et...

— Et je te demande de me foutre la paix avec la fille Péguet ! De me foutre la paix, tout court ! »

William se leva en jetant sa serviette sur la table. Yolande Deboissy était blanche. Gisèle Fournal jugea prudent de battre en retraite dans sa cuisine, où elle s'enferma.

« Quant à cette Geneviève... Cartand, j'ose espérer que...

— Rentre chez toi ! Rentre chez toi ! Gisèle !... Gisèle ! Raccompagnez ma mère chez elle ! Notez qu'à partir de maintenant elle prendra ses repas à son domicile ! Je vous rappelle, Gisèle, que je suis votre employeur, et que je tiens, moi, à prendre mes repas aux heures habituelles ! Est-ce que je me fais bien comprendre ?

— William, tu me déçois ! Je suis désolée de devoir te le dire, mais tu n'es pas très gentil avec moi en ce moment !

— Tu ne comprends donc rien à rien ! À voir la tête que fait Gisèle, elle a compris, elle, je crois ! Serais-tu bouchée à l'émeri ? Tu es peut-être une sainte, ma très chère mère, mais une sainte nitouche, et une emmerdeuse de première grandeur ! Et je ne compte pas te laisser m'empoisonner la vie ! Est-ce suffisamment clair ! Je veux mener mes affaires, ma vie, à ma guise ! On se verra moins souvent désormais ! Et tout le monde s'en portera mieux ! Bonsoir ! »

William sortit de la pièce en claquant la porte. Trop patient, il l'avait été avec Germain Malbry, mais indéniablement aussi avec sa mère. Et quoiqu'il regrettât son emportement, il éprouvait un soulagement certain.

Le lendemain sa mère se présenta pour le déjeuner. William eut la bonté, la faiblesse de ne pas la renvoyer. Il lui précisa, à nouveau, qu'il serait salutaire pour éviter la dégradation de leurs relations, de moins se côtoyer. Il l'autorisa à partager son repas à la condition qu'elle se

tût. Elle s'y engagea, mais il dut la rappeler à l'ordre à plusieurs reprises, en élevant la voix pour obtenir gain de cause. Par la suite ils prirent leurs repas séparément, chacun chez soi. William consentit néanmoins à répondre aux invitations de sa mère qui alors, souhaitant rompre la glace, faisait de gros efforts afin de ne pas l'accabler de discours assommants, mais sans toujours parvenir à se modérer vraiment.

Alain Roncelet visitait sa belle famille et ne put se joindre à eux. William, et Thierry Maréchal accompagné de son épouse et de ses deux enfants, pique-niquèrent près de l'étang, en prélude à la partie de pêche.

Au préalable ils s'étaient arrêtés à la Mardellerie, où ils laissèrent leurs commandes et saluèrent Norbert Chomard auquel William Deboissy se présenta. Chomard, d'un barrit puissant et hargneux, fit taire le chien en l'injuriant copieusement, bien qu'il se fût enfoncé au fond de sa niche et se tînt coi. À l'intérieur on percevait les pleurs d'un enfant. Ils aperçurent brièvement Sabine Terrart arborant une expression de tristesse abattue. Maréchal lui demanda de proposer à Claude de venir jouer un peu plus tard avec ses enfants s'il le souhaitait. Elle s'y engagea, mais prévint que Claude n'irait peut-être pas à cause d'un gros chagrin dû à une grande contrariété, et que l'on ne devait pas l'attendre pour organiser un jeu plutôt qu'un autre.

Ils avaient déjà fait quelques prises lorsqu'ils entendirent un véhicule quitter la ferme. « Le taré se tire ! » pensa William avec perversité.

Catherine Maréchal, dans un court pantalon corsaire, appuyée sur les coudes, allongée sur un plaid, feuilletait des revues, lisant des articles, ou des romans photos, tandis que sa fille et son garçon se chamaillaient à l'orée d'un bosquet de noisetiers.

« Eh ! Thierry ! J'avais promis à Sabine Terrart de chercher pourquoi sa voiture ne marchait pas. Tu sais la Juvaquatre verte dans la grange. Tu pourrais pas venir avec moi pour étudier ça ?

— Ben ! C'est embêtant ! J'vais pas laisser ma femme et les gosses tout seuls. Catherine va faire la gueule, si c'est un peu long. Et si Chomard revient pendant ce temps là, il appréciera sans doute pas nous voir tripatouiller une de ses bagnoles.

— Non ! Non ! La bagnole lui appartient, à elle ! Elle l'a eu avant de se mettre avec lui.

— Dis donc ! T'en sais des choses ! Et tu sais aussi comment elle s'appelle...

— Euh ! Je l'ai vue à la kermesse de Vallières, l'autre fois, et on a discuté un peu.

— Tiens ! Tiens ! Vous m'en direz tant, jeune homme !

— Qu'est-ce que vous vous chuchotez, Messieurs ? Je parie que vous ne parlez pas chiffons !

— Oh ! Rien, ma petite bonne femme ! William me rappelait qu'on avait dit à la ferme, qu'on vérifierait la cause de la panne de leur Renault. C'est à coup sûr deux fois rien. Tu veux venir avec nous avec les gamins, ou tu surveilles les lignes ?

— Ça va être long ?

— On regarde juste, en principe.

— Ouais, en principe !... Boooou ! Le cambouis... Je vais m'occuper des cannes plutôt. »

Catherine Maréchal se leva, déposa un baiser sur les lèvres de son mari, et lança, sans quitter celui-ci des yeux :

« Soyez sages, les enfants ! »



Elle lui fit un clin d'œil, après avoir un bref instant fixé William. Et même abrité du soleil de juillet par l'ombre d'un aulne, William sentit une vague de chaleur lui monter aux joues. Ils se munirent de la boîte à outils ne quittant jamais le coffre de la 403.

Les aboiements de Rufus les accueillirent quand ils arrivèrent dans la cour. En invitant le chien au silence, Sabine Terrart s'avança vers eux. William, malgré le sourire de la femme, la jugea malheureuse. Un sourire bien pâle !...

« ... Bon ! Il y a de l'essence dans le réservoir ! Pas tellement, mais c'est pas la panne sèche. C'est déjà ça d'éliminé. On va jeter un coup d'œil à l'allumage.

— Faudra vérifier l'arrivée du carburant, la pompe à essence, quoi !...

— Pousse-toi William, laisse-moi faire ! Va pas abîmer tes belles mains blanches de commerçant... Les bougies... La clef... Ça a l'air correct... Passe-moi le jeu de cales... Sur ce modèle de guinde, l'écart des électrodes, ça doit être ça... C'est bon... »

Thierry Maréchal examina rapidement les fils électriques du faisceau d'allumage, leurs connexions. Puis il souleva la tête de l'allumeur afin d'examiner les contacts du rupteur.

« On va mettre le piston au point mort haut et vérifier le calage du moteur. Tiens William, si tu veux, mets ces gants, et tourne la manivelle doucement... Très doucement ! Hein !... Attends, ce tournevis-là est assez long et devrait faire l'affaire... Vas-y ! Doucement ! Doucement, doucement !... Stop !... Ma petite ampoule, avec ses fils à pinces... Okay ! La batterie à l'air convenable... Les vis platinées sont en bon état, et l'écartement est bon... On peut refermer ça ! Hop ! Et passer à autre chose...

— Eh ! Thierry ! Attends ! T'as oublié de remettre le doigt de distribution !

— Hein ! Le doigt de... Ben ! Je l'ai pas enlevé ! C'est vrai... Y'en a pas ! Aaaaah ! S'il manque, c'est pas étonnant que le moulin tourne pas !

— Il est peut-être tombé en roulant...

— Oh ! Non, Madame ! C'est normalement emboîté sur l'extrémité de l'axe, là ! Et puis ça, où s'emboîte les fils des bougies, est fixé au-dessus en plus. Et c'était en place. C'est pas possible cette histoire !... Je vois... Ouais... »

Les deux hommes se regardèrent. Sabine Terrart fixait le Delco, et semblait comprendre.

« Madame, vous connaissez le principe de fonctionnement d'un moteur à explosion ?

— Le principe, oui.

— Un mélange d'air et d'essence vaporisée est aspiré dans les cylindres... Le filtre à air... La tubulure par où arrive l'essence, la pompe... Le carburateur où s'effectue le mélange qui va dans les chambres d'explosion, les cylindres du moteur... Où vont et viennent les pistons mis en mouvement par la détente des gaz, provoqués par la combustion, l'explosion, du mélange air plus vapeurs d'essence... Ce sont les bougies... là, qui enflamment le mélange en faisant une étincelle dans le cylindre au moment voulu... Grâce à du courant électrique... Batterie... Dynamo, quand le moteur est lancé... La bobine qui gonfle le courant... Le Delco... L'axe, là, il tourne quand tourne le moteur... Et à son extrémité, devrait y avoir un petit bras, un doigt, un « doigt de distribution » du courant aux bougies... sous la coiffe, là, il frotte contre des plots, reliés par des câbles aux bougies...

— Oui, merci. J'ai compris, je crois, Monsieur Maréchal. J'ai compris...

— Nous sommes... désolés. Mais... Il y a peut-être autre chose...

— ...

— William ! Au chantier, j'ai rentré une Juva, celle d'un bonhomme, le petit père Fonfrède. Il l'avait garé dans une cave, et le coteau est friable par chez lui, un morceau du plafond s'est écrasé sur la voiture... enfin... est tombé sur la voiture et l'a écrasée. La caisse est foutue. C'est un modèle de même cylindrée. On peut récupérer des pièces dessus. La prochaine fois on amènera ce qu'il faut et on essaiera... Et je vous dis que ça tournera !...

— Je vous remercie, mais... Euh ! Quel est le prix de cette pièce ?

— Rien du tout ! Elle sera prélevée sur une voiture à la casse. Rien du tout.

— Merci ! Merci !... Vous pensez, que... Vraiment... La pièce n'a pas pu se perdre... toute seule... Norbert...

— Vous m'aviez dit que la panne s'était produite dans la cour, si je me souviens bien... Ni vous, ni... Norbert n'avez trouvé... Rien... dans la cour ?

— Non !... Si Norbert... Peut-être vaudrait-il mieux, ne pas...

— On peut faire ça, comme aujourd'hui... seulement s'il s'absente.

— Merci, Monsieur Deboissy ! C'est... ennuyeux... Vous croyez que c'est là, la seule pièce qui manque... Il suffit de retirer ce « doigt »... pour mettre en panne la voiture... ?

— La prochaine fois nous le vérifierons bien ! Ne vous en faite pas... Vous devriez pouvoir bientôt utiliser votre véhicule. »

Le dernier dimanche de juillet, Alain, accompagné de sa femme Colette, était des leurs. Cette fois-ci Claude rejoignit le fils et la fille des Maréchal et leur fit découvrir les alentours malgré les recommandations de leur mère leur ayant prescrit de ne pas s'éloigner.

Chomard vint les trouver. Il apporta quelques bouteilles de vin dans un panier. Dans la maisonnette, près de l'eau, il offrit de régaler les pêcheurs et leurs « petites dames ». Maréchal et Deboissy n'acceptèrent qu'un seul verre, pour trinquer. Les femmes s'abstinrent de boire. Colette, au quatrième verre d'Alain, manifesta une certaine impatience et au cinquième dut appeler son conjoint à plus de modération.

Norbert Chomard, contrarié de ne pas trouver là de buveurs à sa hauteur, ou ne sachant pas résister aux tracasseries de leurs moitiés, ne tarda pas à s'esquiver. Vingt minutes plus tard une Aronde arrivait à la Mardellerie. Un quart d'heure après, Chomard au volant de sa 202 suivait la Simca, et remontait l'allée des Bordiers vers le chemin de Vaugaland et Souvigny.

S'étant plaint d'une sérieuse migraine, due selon lui, à la réverbération du soleil à la surface de l'étang, Alain Roncelet, dans une semi-léthargie, somnolait, assis au pied d'un saule, le dos appuyé contre le tronc, Colette à son côté, prête à s'occuper de lui si nécessaire. Catherine après avoir joué un peu avec les enfants revenus dans les parages, les surveillait du coin de l'œil.

William Deboissy et Thierry Maréchal jugèrent le moment venu d'aller réparer la Renault de Sabine Terrart.

Le doigt de distribution mis en place, la tête d'allumeur refermée... le moteur, après quelques tours, démarra.

« Merci ! Merci beaucoup !... C'était donc bien cela !

— Eh ! Oui, Madame !... Hum ! Si vous ne voulez pas qu'il s'en rende compte... Euh !... Voulez-vous qu'on dépose la pièce pour vous la donner, et qu'on vous montre à nouveau

comment la mettre ?... Y a pas plus simple... Vous avez vu !... Si la voiture est assurée, vous pouvez rouler dès aujourd'hui...

— Merci, mon vieux Thierry ! T'es un as ! »

Sabine Terrart, pourtant manifestement satisfaite, arborait une mine sombre. William tenta de la distraire.

« Le petit Claude a l'air plus en forme que la dernière fois.

— Oh ! L'autre fois... Il avait eu un gros chagrin. Il avait perdu Pimpin... Un beau lapin qu'il avait tout à fait apprivoisé...

— Je suppose qu'il le gâtait ce lapin. Et l'ingrat petit animal s'est évadé, malgré les bons soins de son jeune maître ?

— ... Non... Non ! J'avais fait cuire une poule... Mais en rentrant, pour le déjeuner, sur un coup de tête, Norbert avait décidé que je devais lui préparer un lapin... Il l'avait déjà capturé et... Et, il s'était... trompé. Il avait attrapé le Pimpin de Claude.

« Quand Norbert l'a jeté sur la table, entre les couverts... que Claude l'a reconnu... »

Un ivrogne, toujours saoul, doublé d'une brute épaisse ! Ne pouvait-elle donc pas le quitter ? N'avait-elle nulle part où aller, personne, pas de famille qui pût l'accueillir et la protéger, elle et son gosse, de ce rustre, de ce débile ? William plaignait de tout son cœur cette femme et son fils.

Il ne savait que dire. Et il n'aurait pu parler, sans que sa voix ne s'éraillât. Maréchal demeura longtemps silencieux, lui aussi. Et tous trois regardaient le moteur sous le capot relevé de la Juvaquatre, sans plus s'y intéresser vraiment.

Fin juillet, tous les actes signés et enregistrés à l'étude de maître Legendre, William devenait propriétaire de l'immeuble abritant l'ancienne boutique des Tampier ; presque en face de sa droguerie. Il avait prévu d'y ouvrir un magasin de jouets. Aucun magasin de ce type, spécialisé, n'existait à Amboise.

Il s'attellerait bientôt au nettoyage, à la réfection des locaux. L'ouverture devrait avoir lieu début octobre, dernier délai ; pour les artisans chargés des principaux travaux, déjà commandés, vers le vingt septembre, « au plus tard ».

Durant la fermeture annuelle de ses commerces au mois d'août, il renonça à prendre une semaine de vacances au bord de mer, à Arcachon, ou Biarritz, comme il l'envisageait au préalable. N'ayant réservé ni chambre d'hôtel, ni résidence, la décision ne lui coûta pas trop.

Ayant avoué un besoin d'argent, pendant la fermeture de la quincaillerie Yves Maignant travailla donc à la remise en ordre de l'édifice récemment acquis, à la préparation de la nouvelle boutique, et ne prit pas tous ses congés cette année là.

Les Roncelet en Vendée, et les Maréchal en Bretagne, William se retrouvait seul pour aller pêcher à l'étang du sieur Norbert Chomard.

Le premier dimanche d'août, il résista à la tentation. Il ne souhaitait pas importuner Sabine Terrart, il ne voulait pas risquer de la contrarier, ou rendre Chomard méfiant, en s'imposant trop souvent à la Mardellerie.

Le deuxième dimanche, il n'y tint plus. Les plans de sa nouvelle boutique, ses projets d'aménagement ne le distrayaient plus suffisamment. Il chargea son attirail dans la DS et se mit en route.

Il commençait à ralentir en approchant du croisement avec l'allée des Bordiers, lorsque la Peugeot de Chomard en déboucha, et, dérapant dans la manœuvre, en une trajectoire incertaine, dans un nuage de poussière, prit la direction de Vallières.

Il rangea la Citroën sur le bas côté, face à l'entrée de la cour, face aux grands piliers, au vieux portail irrémédiablement ouvert. Il hésitait. Que devait-il commander qui donnerait le moins de travail, le moins de peine à Sabine Terrart ? Il pouvait demander à Gisèle, son employée de maison de dépouiller des lapins ou de plumer des poules, de les vider !... Mais cela ne vexerait-il pas la jolie Sabine ? Peut-être vendait-elle autre chose ? La dernière fois, il avait entendu un porc grogner... Acheter un jambon fumé, par exemple, si cela était possible, voilà qui améliorerait l'ordinaire, et procurerait un plus de liquidités, sans doute bienvenues, au foyer Terrart-Chomard.

Le chien l'accueillit de quelques jappements plaintifs, et après quelques couinements se réfugia dans sa niche.

William s'approcha de la porte ouverte. Il tendit le bras et frappa à une vitre. Il attendait. Et le cruel soleil d'août brûlait déjà le haut de son crâne si dégarni. En appelant après avoir tapé à nouveau contre les carreaux, il pensait à la casquette militaire à longue visière laissée sur la banquette arrière. Il entendit un grincement à l'intérieur, comme produit par... les pieds d'une chaise sur du carrelage. Et un bruit, un choc... comme une chaise qui se renverse ! Il frappa encore à la porte, et en demandant s'il y avait quelqu'un, il monta sur le seuil, tendit le cou vers la relative pénombre de la vaste pièce, dont il sentait la fraîcheur pénétrer son cuir chevelu... Un autre bruit, suivi d'un gémissement. Une femme gémissait ! Sabine Terrart ?

L'air froid de la salle, obscure encore à ses yeux éblouis par la vive lumière de plein été du grand jour extérieur, lui hérissa les cheveux ! Oubliant sa retenue polie, il s'avança. Sa vision s'accoutumait déjà. Il la vit, là, sur la gauche, au sol. Cherchant à s'aider d'un petit banc pour se relever, elle l'avait renversé. Elle avait la bouche en sang, et les yeux fermés. Il s'approcha. Avant de lui porter secours, de se baisser vers elle, se souvenant d'expériences désagréables sous d'autres cieux, il reconnut les lieux, en commençant par la pièce la plus voisine, une chambre dont la porte était grande ouverte. Le petit Claude y gisait, sur le dos, inanimé... L'enfant était chaud et respirait... Deboissy poursuivit rapidement son inspection. Personne d'autre ! Pas de Norbert Chomard ! Et la ferme n'avait pas été cambriolée, a priori...

Claude portait des marques de gifles violentes au visage, avait saigné du nez, avait une pommette enflée et écorchée, et un peu de sang dans les cheveux. William le palpa doucement, surveillant les réactions de l'enfant, puis il le fit pivoter avec précautions, lentement et d'un bloc, sur le flanc, il lui replia la jambe du dessus pour le maintenir dans cette position, et un bras sous la tête. Il le couvrit d'une couverture arrachée au lit proche. Il rejoignit la grande cuisine, la pièce principale du logement. En s'accroupissant près de Sabine Terrart, jambes pliées sous elle, recroquevillée dans l'angle formé par une haute armoire et le mur, il remarqua la petite voiture rouge gagnée à la kermesse ; le toit, en ayant été enfoncé, avait fait éclater les vitres de plastique. Un avant bras en travers de l'estomac, cherchant de l'autre à agripper le montant du meuble, Sabine Terrart essayait de se relever.

« Ne forcez pas ! Doucement ! Attendez ! »

Il lui prit les bras. Elle se ramassa vivement sur elle-même, se protégeant la figure, la tête, la poitrine, le ventre, de ses bras, de ses jambes.

« N'ayez pas peur ! N'ayez pas peur ! Vous ne craignez plus rien ! C'est William ! William Deboissy ! Je vais vous aider ! Chomard est parti à ce qu'il semble ! »

Elle ouvrit les yeux. Un œil ! L'autre ayant une paupière déjà très enflée.

Elle le reconnut. Et se laissant aller au sol, elle pleura, en se cachant la face. Avant qu'il n'eût le temps de lui offrir à nouveau son assistance, et de lui dire qu'il était nécessaire peut-être de se hâter... en appelant Claude, elle se redressa violemment. Il la soutint. Quand il lui dit... et qu'elle aperçut son jeune fils inerte, elle s'effondra dans ses bras. Elle retrouva ses esprits aussitôt.

William entra la Citroën dans la cour, la gara près de la porte, en ouvrit les portières. Il lança ses cannes contre le pied de la façade. Il coucha l'enfant sur le siège arrière, et aida sa mère à prendre place à l'avant.

« Je vous conduis à Amboise, aux urgences. Je pense que pour Claude, au moins, c'est préférable à la simple consultation de votre médecin habituel... »

Le petit garçon revint à lui. William stoppa un instant pour permettre à la mère de rejoindre son fils à l'arrière, et d'être ainsi en mesure de le reconforter pendant le reste du trajet.

Sabine Terrart était méconnaissable. Elle et son fils passèrent la nuit à l'hôpital.

Dans la matinée du lendemain, William téléphona pour prendre de leurs nouvelles. Puis il leur rendit visite.

Elle lui avoua ne pas avoir d'assurance, de protection sociale. Elle souhaitait ne pas rester plus longtemps en observation, mais s'inquiétait au sujet de son fils. William lui demanda de demeurer près de Claude, et de ne pas se soucier outre mesure : demeurait toujours la possibilité de demander une prise en charge exceptionnelle, ou bien de se retourner contre Norbert Chomard, ou encore... il pouvait, lui, William Deboissy, avancer la somme nécessaire au règlement des soins. Elle le remercia encore pour tout, son intervention, sa prévenance, sa gentillesse, et s'engagea à le rembourser dès qu'elle serait en mesure de le faire.

Elle se sentait honteuse, coupable de ne pas être en mesure de mieux s'occuper de son fils, de ne pas avoir su, et pu le protéger. Elle était debout, s'était habillée, bien résolue jusque-là, mais pour aller où, à quitter, elle, l'hôpital, prête à signer une décharge pour exonérer les médecins de toutes responsabilités la concernant. Comme si cela était vraiment nécessaire, songeait-elle. Les « docteurs », ces notables, ces éminents savants, tous évidemment très compétents, à la mémoire infailible, à l'intelligence prodigieuse, affectaient de considérer, s'efforçaient d'imposer la médecine comme une science exacte et aboutie... Pour frimer, subjuguier les humbles, en remontrer au petit peuple, aux gens simples, au commun des mortels, pour justifier les revenus élevés que leur valait la maîtrise d'une science si utile, si complexe, si fiable... Sauf quand ça tournait mal ! Par incompetence, par « je-m'en-foutisme » ! Sauf en cas d'erreur, de diagnostic, de manipulation... Sauf quand on ne savait pas, on ne maîtriser pas encore... mais bientôt !

Tournée vers la fenêtre, Sabine Terrart, lèvres tremblantes, fendues et enflées, paupière gonflée et bleuâtre, bras croisés et serrés, fondait en larmes. William Deboissy s'était approché.

« Détendez-vous. Vous êtes à l'abri, ici. Et entre de bonnes mains. Reposez-vous. Restez près de Claude. Demain ou après demain, nous serons fixés. Nous saurons s'il n'y a plus rien de fâcheux à redouter pour lui... et pour vous aussi... De mauvaises séquelles... »

Ils étaient tout près l'un de l'autre ; à se frôler. Elle se tourna vers lui, n'osant pas lever les yeux, mal à l'aise, consciente de sa laideur. Elle se sentait reconnaissante, mais éprouvait de la gêne, une certaine amertume à la fois, à l'idée de lui être redevable. Était-ce la condition des femmes de toujours dépendre d'un homme ? D'un homme, pour les entretenir, les protéger, les surveiller, les conseiller... les aimer, les engrosser !... Les aimer ? Les hommes pouvaient-ils aimer les femmes, vraiment les aimer, comme l'histoire, la littérature, le cinéma nous en laissaient espérer la possibilité ?... Et les femmes... ? Ses larmes redoublèrent. Se portant la main au front, elle inclina la tête. Du front, du dos de la main, elle lui toucha l'épaule. Il la prit dans ses bras. Tous deux pleuraient.

Norbert s'était esquivé sans qu'elle sut trop où il se trouvait, comme à l'accoutumée.

La Juvaquatre réparée lui avait permis, le samedi après-midi, avec Claude, de rendre visite, elle ne l'avait pas vue depuis fort longtemps, à sa mère vivant à proximité de Pontlevoy.

Elle avait laissé un mot en évidence sur la table pour expliquer son absence. Elle était rentrée un peu plus tard que prévu.

Norbert, étendu en travers du lit ronflait, son haleine fétide et chargée de relents éthyliques envahissant la chambre. Elle dîna avec Claude, s'efforçant au silence pour ne pas réveiller son concubin. Elle nettoya la table, froissa et jeta le mot dans la poubelle. Elle dormit dans le deuxième petit lit disposé dans la chambre de son fils, à la grande joie de celui-ci.

Quand le dimanche matin ils se levèrent, Norbert Chomard était toujours dans sa chambre. La mère et son enfant prirent leur petit déjeuner et sortirent. Elle donna sa pitance au chien qui se contenta d'agiter furieusement la queue, mais n'aboya pas. Ensuite ils marchèrent jusqu'à l'étang où Sabine récita à Claude un des poèmes qu'elle composait parfois pour lui. Puis ils revinrent à la ferme, où elle décida de laver la voiture... sa voiture !

Elle rentra ensuite pour préparer le repas. Chomard était debout, et vidait un verre, s'appuyant d'une main sur une bouteille presque vide qu'il cramponnait par le col, et posée sur la table. Ne prenant pas le temps d'avalier son breuvage, il l'invectiva aussitôt, s'étouffant à moitié, crachant, toussant, éructant, vociférant. Il lui reprochait sa disparition de la veille, son absence de la nuit. Il ne voulut pas la laisser s'expliquer, il ne l'écoutait pas, il ne comprit pas pourquoi elle souleva le couvercle de la poubelle. Norbert criait. Claude apeuré se mit à pleurer. Accusé de ne pas ranger ses jouets, il vit sa nouvelle petite voiture rouge jetée sur les dalles et écrasée d'un coup de talon rageur, reçut une paire de gifles et un coup de pied dans la poitrine. Sabine Terrart s'interposa. Mal lui en prit.

Norbert revenu ivre à la Mardellerie, fut contrarié de ne pas y trouver son amie. Il avait « cuvé » toute la soirée, la nuit, une bonne partie de la matinée, et s'était réveillé de fort méchante humeur. Il souffrait d'une migraine atroce et avait besoin de se désaltérer. Et plus il buvait, plus il avait soif, comme d'habitude. L'accélération de l'élimination de la masse aqueuse de son organisme provoquée par sa consommation excessive d'alcool, lui échappait totalement.

Mais sa lucidité, dans son état second, ne lui faisait aucun doute. Cette catin de Sabine avait fait la fête le samedi soir, jusqu'au dimanche midi ! Elle l'avait ridiculisé, la garce ! Et de plus elle tentait de le rouler dans la farine en lui servant des boniments à dormir debout !

Ah ! Elle n'allait pas se foutre de lui longtemps, celle-là ! Avec son moutard, en plus ! Il la frappa, histoire de remettre un peu d'ordre dans sa propre maison ! Histoire de se faire respecter ! Ah ! La Juva roulait à nouveau ! Eh bien ! Ça n'allait pas durer longtemps non plus ! Chomard sortit, se saisit d'une masse, de celles avec lesquelles on enfonce les piquets des clôtures, et à grands coups redoublés entreprit de démolir la Renault.

À peine calmé il sauta dans sa 202 et partit se consoler de ses déboires, rejoindre ses copains de boisson, au bistrot de Vallières.

Sabine Terrart et son fils, dotés d'une bonne santé et d'une forte constitution sous une apparence gracile, avaient bien tenu le coup, bien supporté les coups. Mieux qu'il ne l'avait paru à William Deboissy au premier abord.

Sabine avait envisagé un moment de retourner à la Mardellerie. William redoutant cette éventualité était bien résolu à s'y opposer. Mais ils n'eurent pas à s'opposer sur ce sujet. Le lendemain matin, William Deboissy conduisit Sabine Terrart chez la mère de celle-ci, avec le pauvre petit Claude.

« Je passerai prendre vos affaires à la ferme.

— Non ! Non, n'y allez pas, ce serait imprudent. Norbert... Comme tout le monde à la campagne, il a un fusil, lui aussi... On ne sait jamais. Je vous en prie ! N'y allez pas ! Vous m'avez déjà beaucoup aidé, et je n'ai rien de grande valeur là-bas. Pour me distraire, sûrement, de... Vous m'aviez dit de prendre mes papiers, mon livret de famille, tous les documents me concernant, quelques vêtements et ce qui est nécessaire pour la toilette, pendant que vous installiez Claude dans la voiture, c'est l'essentiel, après tout. Ne risquez pas inutilement... un accident ! Norbert, il n'est pas toujours... Il vaut mieux le connaître un peu avant de...

— ... Oui, en effet. Et même en le connaissant, n'est-ce pas... Soignez-vous, suivez scrupuleusement le traitement qui vous a été prescrit...

— Ma pauvre fille ! Sabine, tu te rends compte ! Qu'est-ce que tu vas devenir, seule, avec ton gosse, et sans travail ?... Combien de temps tu vas rester ici, chez moi ?

— Je n'en sais rien, Maman ! Je n'en sais rien. Nous en reparlerons plus tard. Tous ces détails n'intéressent pas monsieur Deboissy.

— Votre fille va se refaire une santé chez vous, au calme. Bientôt elle aura retrouvé la forme, et trouvera un emploi, et avec un emploi, un logement. Nous l'y aiderons. Je vous le promets. Je... Je vous le promets, Sabine, je vous aiderai... »

La postière, travaillant au mois d'août, se hâtant vers son bureau, arrivait à la hauteur des tables en terrasse du « Tope là Bérard ».

« Tiens, vise un peu, Norbert, t'as perdu la tienne, mais v'là la deuxième du bled ! V'là l'autre putain !

— Qu'est-ce que vous avez dit ? Qu'avez-vous dit ?

— Rien ! On n'a rien dit, nous !

— Non ! Rien !

— Mon pauvre Norbert ! Sabine, elle aurait bien dû vous quitter plus tôt. Moi, je n'aurais pas pu vous supporter ! Oh, non ! Je vous aurais largué dès le premier jour, s'il y avait jamais eu un premier jour !

— Non, mais ! Qu'est-ce qui lui prend à celle-là !

— Répétez-le, si vous l'osez seulement, ce que vous avez dit, bande de lâches !

— Tu vas pas nous faire chier longtemps comme ça, poufiasse !

— Vous me traitez de putain ! Je ne suis pas une putain ! Vous le voudriez bien ! Mais, non ! Et quand bien même j'en serais une, qu'est-ce qui vous autoriserait à me mépriser comme ça ? Pour vous toutes les femmes sont des putains, ou vous en rêvez ! Sauf vos mères, vos très saintes mères, évidemment ! À croire qu'elles vous ont conçus et pondus par les oreilles ou les narines, vos mères ! et par l'opération du Saint Esprit ! Et à vous voir, on peut se demander quelle gueule il a le Bon Dieu ! I'doit être craignos, Dieu, le Père !

— On va pas se laisser emmerder par une bonne femme, et pas par celle-là en plus ! Une traînée !

— Vous pouvez bien déblatérer sur moi ! Comme si vous étiez des parangons de vertu, et...

— Moi ! J'ai fait la guerre, moi ! Et... Me faire traiter de con, c'est un peu fort !

— Moi aussi, je l'ai faite, la guerre ! On va pas se faire engueuler par cette gueuse, sans blague. Pour qui tu t'prends ! Connasse !

— Ouais, moi... La guerre, moi aussi !

— Pas étonnant qu'les allemands i's soient rentrés si facilement, alors, pour venir baiser vos femmes ! Avec une bande de poivreaux pareils en face d'eux !

— Toi, i's auraient même pas eu besoin d'te violer, tu leur aurais ouvert les cuisses... ! »

Un des hommes se leva, tenta de lui saisir le bras. Mais il heurta en se déplaçant la chaise de Chomard resté assis, à contempler le dessus de la table. Elle put se dégager. Un autre, plus éméché encore, attrapa la bride de son sac à main. Elle tira tout aussi brusquement, laissant la bride dans les mains de l'agresseur, manqua de basculer en arrière, et s'échappa aussitôt sur la chaussée.

William Deboissy freina. Dans un bref couinement de pneus maltraités la Citroën stoppa.

La femme était arc-boutée face à la voiture, les mains sur le capot. Après un coup d'œil dans le rétroviseur et de trois quart arrière avant d'ouvrir sa portière, William descendit. La femme avait ramassé son sac à main et contourné la voiture, à l'opposé des deux types qui s'approchaient, la mine menaçante.

« Que se passe-t-il ici ? Qu'avez-vous donc contre cette dame ?

— Une dame !!! Vous ne la connaissez pas ! On a fait la guerre, nous, Monsieur, et s'entendre dire que c'est pas étonnant qu'avec des soldats comme nous, les boches ont pas eu grand mal à venir jusqu'ici... Ça fait mal au cœur !

— Il fallait lui expliquer, Messieurs ! Lui expliquer ! On ne lève pas la main sur une femme désarmée ou sans armes ! Je ne l'ai jamais toléré de mes hommes, ni en Indochine, ni en Algérie ! Jamais !

« Elle a oublié, sans doute. Il fallait lui rappeler la politique militaire de la France d'avant guerre, de la France du Front Populaire, l'aveuglement des hommes politiques, malgré les mises en garde de certains spécialistes, deGaulle entre autres, l'inadéquation de notre armement, vis à vis de celui de l'Allemagne, la supériorité mécanique de l'armée allemande, de meilleurs chars, et de beaucoup plus nombreux avions, un plus grand nombre de pièces



d'artillerie, la supériorité de sa logistique, de son organisation, un commandement interarmes, par exemple, de ses méthodes d'entraînement, lui dire les cent trente mille de nos soldats morts en quelques semaines en 1940, les combats héroïques des cadets de Saumur ! De 1939 à 1945, deux cent dix mille hommes de France sont tombés au champ d'honneur.

« Lui expliquer, que la défaite de notre vieille nation, l'armistice humiliante, étaient principalement dues à la mentalité, à la politique des gens de gauche au pouvoir alors, prenant toujours leurs désirs pour des réalités !

« On pourrait ajouter au « crédit » de la gauche, depuis, les quatre vingt treize mille hommes de notre camp, Français et indigènes ayant combattu sous nos couleurs, tombés en Indochine<sup>1</sup> ! Pour ce qui est de l'Algérie... Il faudra encore attendre un peu.

« Ce sont les dirigeants de la France d'avant guerre que l'on aurait dû arrêter, traîner devant les tribunaux de la libération, eux que l'on aurait dû juger ! Eux ! Les vrais responsables ! »

Les hommes se rassaient, et l'un d'eux, ayant sorti un mouchoir de sa poche, se tamponnait le coin des yeux.

« Euh !... Excusez-moi, Messieurs, j'ai peut-être été un peu loin ! Mais...

— Nous aussi ! Nous aussi, Sophie Huron !

— Ah ! Monsieur Chomard ! Je ne vous avais pas reconnu. Serez-vous à la Mardellerie en fin d'après-midi ? J'aimerais pouvoir m'entretenir avec vous, avant de rentrer sur Amboise ce soir.

— Humpf !... J'y serai...

— Entendu. À plus tard, alors. Au revoir, Messieurs ! ... Et vous, Madame, puis-je vous reconduire quelque part ? »

William Deboissy conduisit Sophie Huron jusqu'à la poste. Le visage de cette femme ne lui était pas inconnu... La femme de la kermesse, qui avait salué Sabine Terrart ! Elle lui conta sa mésaventure par le détail.

« Monsieur... Vous connaissait Norbert Chomard ?

— Un peu. J'ai quelquefois pêché dans son étang, près de sa ferme.

— Autant vous le dire puisque vous le rencontrez ce soir... Ménagez le quand même... Enfin, c'est surtout pour vous que je dis ça ! Son amie l'a quitté récemment... Il n'est déjà pas très fin habituellement, alors... Quoique... Il avait l'air abattu, tout à l'heure, plus qu'autre chose. Il avait le vin mauvais ! Peut-être aura-t-il le vin triste maintenant.

— N'avez-vous pas salué Sabine Terrart lors de la remise des prix, le dernier dimanche de juin ? Vous aviez une petite fille avec vous.

— Oui, c'est vrai. Vous étiez là ? Oui ! Oui, je vous reconnais maintenant. Et vous aussi vous avez parlé avec Sabine. Assez longtemps paraît-il. Et vous l'avez raccompagnée. En DS. Comme moi aujourd'hui... C'est bien comme voiture !... Sabine, vous la connaissez... bien ?

— Hum !... Oui. Un peu...

— ... Moi, je pense qu'elle doit être chez sa mère. Où voulez-vous qu'elle trouve asile, la pauvre... J'aimerais pas être à sa place. Elle a déjà tenu des petits boulots à la campagne,

---

<sup>1</sup> Journal Officiel, janvier 1955 : Français de métropole : 20700 ; indigènes du corps expéditionnaire : 27700 ; légionnaires : 11600 ; soldats des armées régulières associées : 17600 ; Africains et Maghrébins : 15200.

avant. Sans métier, sans diplôme... Enfin, si ! Elle a son certificat d'étude, tout de même. Elle aurait pu mieux faire, vous savez... Issue d'un autre milieu, avec... des parents différents...

— Sûrement... Des parents en mesure de s'occuper d'elle vraiment, quand elle était jeune...

— Il aurait fallu quelqu'un pour s'occuper d'elle, oui !... Si elle ne rencontre pas « le » prince charmant, et faut pas rêver, je ne sais pas trop ce qu'elle va devenir... Au mieux, ouvrière dans une usine, si elle trouve le moyen, les moyens ! un jour de quitter le coin... Avec Chomard, elle a pas dû rigoler tous les jours !... Elle n'a pas mon caractère. Elle est trop bonne cette femme, trop gentille. Les hommes en ont profité. Et les hommes la méprise. Comme ceux que vous venez de voir, par exemple, me méprisent. Vous savez, ce n'est pas facile d'être mère célibataire. Fille mère !... Vous ne pouvez pas comprendre, vous êtes un homme ! Vous ne pouvez pas savoir ce qu'on endure... La simple vie de tous les jours...

— Vous ne pouviez pas savoir pour les combats, au début de la dernière guerre mondiale ! Vous êtes trop jeune pour les avoir vécus, et... vous êtes une femme !... Mais vous pouvez essayer de les imaginer, de les comprendre !... Non ?...

— Touchée ! Je peux essayer, oui... Pardon !

— Moi aussi, je peux essayer. »

Il avait arrêté son véhicule près de la poste. Leur discussion achevée, elle descendit et le remercia pour son intervention, et ses excellents réflexes. William redémarra, puis, plus loin, prit la direction de Pontlevoy.

L'amélioration était flagrante. Sabine Terrart retrouvait lentement visage humain. Mais elle était d'humeur morose. La cohabitation avec sa mère dans la petite maison rurale, au confort tout relatif, se révélait, autant que William put en juger, assez difficile. Sabine préféra sortir pour discuter. Elle tenait Claude par la main. Quelques piérides venant un instant lui tourner autour de la tête, Claude se libéra, chercha à les attraper, sans y parvenir, puis y renonçant, s'intéressa à leurs virevoltes au-dessus d'une touffe de pois de senteurs, et le long d'une planche de choux.

« Je suis heureux de vous voir tous deux vous rétablir si rapidement. Claude retrouve déjà sa joie de vivre !

— Il est jeune. Je souhaite qu'il n'attache pas plus d'importance qu'il n'en mérite à cet incident... et que ça ne le perturbe pas...

— Vous-même... N'y attachez pas trop d'importance... Peut-être cela vous permettra-t-il de repartir d'un bon pied. C'est une rupture, certes, la fin de quelque chose... Mais c'est surtout l'occasion... l'opportunité d'un nouveau départ. Avez-vous une idée de ce que vous allez faire ensuite ?

— Non ! Non. Avec la tête que j'ai en ce moment, je ne peux pas encore chercher un emploi... Mais dès la semaine prochaine, je tenterai... Je ne peux pas rester à la charge de ma mère. Il me faut gagner de quoi vivre, m'habiller... Et Claude, qui grandit tout le temps, aussi...

— J'ai rencontré Norbert Chomard en venant. Il prenait un verre avec des amis à Vallières. Je me suis arrêté. Je lui ai demandé si je pouvais passer le voir ce soir. Il est d'accord... S'il ne s'y oppose pas... pas trop... je récupérerai vos affaires et celle de votre fils... Si vous le souhaitez. Vous pourrez bientôt remettre vos robes... plutôt qu'en emprunter à votre mère, quand sèche les vôtres...

— Je ne pense pas que c'est une bonne idée, Monsieur Deboissy. Cela peut être dangereux ! Je vous en prie ! Nous nous débrouillerons... Le propriétaire de la maison qu'occupe ma mère, est un vieil ami à elle. Ils se connaissent bien. Et je l'ai bien connu aussi... Il... C'est lui qui m'avait donné la Juvaquatre, après l'avoir remise en état. Je... Ne vous en faites pas, si je ne trouve pas d'autre solution d'ici... prochainement... j'irai le trouver, et j'espère qu'il ne me refusera pas son aide, sa recommandation. »

La voix de Sabine Terrart s'enrouait. William tourna la tête vers elle. Une larme roulait sur sa joue. Lui tournant le dos pour cacher ses pleurs, elle pivota lentement vers le jardin, vers Claude, qui debout dans une allée étroite entre deux plates-bandes, les observait avec un grand sérieux. Elle sortit un mouchoir d'une poche. William regardait, songeur, une fine robe estivale, agitée mollement par un léger vent de sud-ouest, sécher sur un fil à linge.

« N'y aller pas ce soir, je vous en prie ! Norbert... Il n'est pas toujours facile à amadouer ! Il buvait ce tantôt, m'avez-vous dit... Ce soir, on peut redouter...

— Rassurez-vous ! Je ne suis pas sottement téméraire. Et, j'en ai vu d'autres. Je pense également être de taille à me défendre si notre entrevue prenait un tour désagréable. Dites-moi, s'il vous plaît, où, à la Mardellerie, je peux trouver ce que je dois vous ramener de là-bas... à ma prochaine visite. »

En cette fin d'après-midi, Chomard était dans un état acceptable, compte tenu de ses libations, et de l'heure avancée. La Renault était irrécupérable. Les coups avaient gravement endommagé la carrosserie, tordu les montants du pavillon. Ceux portés sous le capot arraché, contre les parties mécaniques, le moteur et ses accessoires, avaient provoqué des dégâts tout aussi importants. Le coût des réparations à envisager se révélait prohibitif. Norbert s'en était pris après son retour et la disparition de sa concubine aux affaires de celle-ci, à celles de Claude. Il avait déchiré, puis brûlé les quelques vêtements qui restaient, les cahiers et les livres scolaires, et aussi les paperasses qui lui étaient tombées sous la main et avaient servi à allumer le feu. Chomard montrait, avec un rictus imbécile aux lèvres, les débris carbonisés et les cendres froides toujours sur le foyer de la vieille et large cheminée rustique. En brisant les cannes à pêche trouvées près du seuil contre l'angle du mur de l'entrée, il avait cassé une vitre de la porte. Plus tard quand il cloua rageusement et malhabilement une plaque d'Isorel sur l'emplacement du carreau brisé, les autres se fendirent.

« Il s'agissait de mes cannes à pêche...

— Ça m'étonne pas ! C'est vous l'heureux élu ! Vous avez plus beaucoup d'poils su'l'caillou, mais un bellâtre comme vous, c'est pas ça qui l'gêne pour draguer les filles ! Hein ! Le samedi soir ! C'est vous qui l'avez pinée, cette salope de Sabine ! Hein ! Samedi soir ! Et l'dimanche matin aussi, si ça s'trouve !

— Des conneries, tout ça, Chomard !

— Ouais ! Faut pas croire, j'savais bien à quoi m'en tenir avec elle, de toute façon ! J'm'y attendais ! L'a ça dans le sang !

— Chomard, cessez donc ces enfantillages ! Et écoutez-moi attentivement ! Attentivement ! Compris ! Car j'ai pas envie de me répéter : samedi, votre concubine est allée rendre visite à sa mère...

— Ben tiens !

— Ta gueule, Chomard ! Écoute ! Samedi après-midi, chez sa mère ! Elle t'a laissé un mot, bien en évidence, sur la table pour t'en informer ! Mais en rentrant, t'étais plein comme une huître, comme d'habitude ! Et t'as rien vu ! T'avais trop bu ! En rentrant, samedi soir, elle t'a trouvé ivre mort, étendu en travers du lit, tu prenais toute la place. Tu puais, t'avais mauvaise haleine ! Et, comme sans doute t'es pas spécialement fin quand t'es saoul, plutôt que risquer de te réveiller, elle a préféré dormir dans la chambre du gosse. Le lendemain matin, tu cuvais toujours ! Elle a fait une promenade avec le gamin, elle a nettoyé sa bagnole, que t'as bousillé, Chomard ! Quand elle revient à la cuisine pour préparer le repas tu lui casses la gueule, à elle, et aussi à son gosse ! T'avais l'esprit encore trop embrumé de la veille, et tu recommençais déjà à picoler ! Je viens à l'étang le dimanche, je m'arrête ici pour passer ma commande, et je les trouve. Je les emmène à l'hôpital ! Connard !

— Je...

— Ta gueule ! Ferme-la ! Et écoute-moi bien ! J'te préviens, qu'elle décide ou non de revenir auprès de toi, tu lui tapes dessus encore une fois, tu touches à un de ses cheveux, à elle ou au gosse, j'te casse les reins ! Et avant j'te fais avaler tes dents ! Et crois pas que ce sont des paroles en l'air !... À moins que, pour ne pas me compromettre... Parce que toi, t'es pas un gars très fier, tu serais bien foutu d'aller chialer à la gendarmerie... Outre-mer, je me suis fait quelques relations, des mecs qu'ont pas froid aux yeux, qu'aiment la castagne, et qui ne sauraient pas me refuser un petit service, ils y prendraient un tel plaisir ! d'autant plus qu'ils ont toujours besoin de fric, ces mecs-là, et que du fric j'en ai un peu, moi, figure-toi !

— Arrête un peu, pêcheur de malheur ! Tu vas me faire peur ! »

Au début de l'altercation Norbert Chomard avait pâli et reculé devant William Deboissy. Mais il s'était ressaisi, et brusquement rapproché de la table. Il prit une bouteille par le goulot ; le petit doigt contre le corps de la bouteille. Il sembla hésiter, la prit de l'autre main. Peut-être souhaitait-il seulement boire une rasade de piquette pour se donner du courage... William estima préférable de ne pas prendre plus de risques. Il réagit aussitôt. D'un coup du tranchant de la main à la base du cou, sur l'épaule, d'un violent coup de poing à l'estomac qui souleva les talons de Chomard, il prit l'avantage.

Norbert Chomard était blanc comme un linge. Plié en deux sur une chaise, il reprenait difficilement son souffle. Deboissy l'avait sorti, assis au-dehors. Il craignait, un peu, avoir frappé trop fort, provoqué l'éclatement de la rate, ou un problème majeur au niveau du foie. Le foie de Chomard devait être fragile ! Mais Chomard reprenait des couleurs.

« Aaaaoooh ! Oooaaah ! Merde ! La vache !... Vous êtes dingue !

— Tes copains de saoulerie, qui rient à tes dépens, en t'encourageant à boire, te trouvent peut-être drôle, moi pas ! Toi aussi t'es dingue ! Et si un jour tu fais du mal à Sabine, ou à Claude Terrart, les types qui te ferons la peau, tu les trouveras encore plus dingues que moi ! »

Disant cela, il s'approcha et se pencha vers Chomard. Celui-ci prenant peur voulu s'écarter et tomba de son siège, dans la poussière de la cour. Il voulut se relever, mais le manque de coordination dans ses mouvements, sa faiblesse, dus à son état d'imprégnation éthylique et aux coups reçus lui valurent de s'effondrer encore, face contre terre. En se tournant sur le flanc en position fœtale, il fermait les yeux, attendant la suite de la correction. Il ne les rouvrit qu'en entendant la Citroën démarrer. Il se redressa péniblement, et en clopinant traversa la cour aussi rapidement qu'il le put. Après avoir franchi les colonnes émoussées soutenant les

portes affaissées, cet affligé Hercule courbé autour de sa douleur, se pressant d'une main le foie, cria des injures, brandit un poing rageur en direction de son vainqueur s'enfuyant de devant lui. Quand il vit la DS s'arrêter à l'extrémité de l'allée des Bordiers, en travers du carrefour avec le chemin de Vaugaland, et entamer une marche arrière, il eut un sursaut et ramena son poing contre sa poitrine. Il se hâta, voulut refermer le portail. Le lourd et haut vantail, aux vagues et pulvérulentes traces de peinture verte dévorée par la rouille, ses gonds rongés par le temps et le manque d'entretien, sous ses efforts fébriles bascula et en un fracas métallique se coucha dans le passage en soulevant un nuage de poussière amère.

Dans son rétroviseur, William Deboissy avait aperçu la silhouette hargneuse de Norbert Chomard, juste avant de la voir disparaître comme il débutait sa manœuvre. Il ne rentrerait pas directement à Amboise. Il avait décidé de revoir Sabine Terrart dès ce soir !

« C'est quand même pas la première fois qu'un bonhomme tape sa bonne femme ! T'avais trouvé un type qui voulait bien de toi et de ton môme, et faut qu'tu trouves le moyen de tout foutre en l'air !

— J'étais simplement venu ici... Et il a cru que...

— Et tu vas... Vous ! allez rester combien de temps ? Hein ! Tu te rends compte ! T'imagines pas que je vais vous entretenir éternellement !

— Non, je sais bien. Dès que je serais un peu plus présentable... Si je trouve rien, je demanderais à monsieur Gérôme... Il s'était montré gentil avec moi, et...

— Tu vas pas tourner autour de Gérôme ! Je veux pas ! Tu vas le laisser tranquille !

— Mais je ne compte pas te le prendre, maman... Il est trop âgé de toute façon pour que...

— Tu te fous de moi ! Tu crois qu'il te trouvera trop jeune ou trop bien foutue, lui ? C'est le seul qui m'ait jamais vraiment soutenue ! Si jamais tu le détournes de moi... ! Laisse-le tranquille ! Laisse-le tranquille ! Laisse-nous tranquilles ! Et débrouille-toi autrement, tu veux ! Si t'es venue pour me le prendre, autant que tu fiches le camp tout de suite ! Je me laisserai pas faire ! Laisse-moi tranquille ! Laisse-moi ! »

Espérant rassurer sa mère sur ses intentions, Sabine s'approcha. Mais elle fut repoussée sans ménagement. Claude un peu effarouché par l'agressivité de sa grand-mère s'accrochait à la robe de sa mère.

William vit Sabine Terrart, dehors, essuyer les joues de son fils et le moucher. Elle entendit la voiture et releva les yeux, un peu surprise de son retour.

« Comme prévu, je suis passé à la Mardellerie. J'ai vu Norbert Chomard... Votre voiture est irrécupérable à mon avis... Et il a brûlé les affaires que vous aviez laissées, même le cartable de Claude... Euh !... Tenterez-vous de revivre avec lui ?... Retourneriez-vous près de ce... Norbert Chomard ?

— Non. Je... Je crois que je l'ai aimé. Je lui étais reconnaissante d'avoir bien voulu de moi, de Claude. Mais... Non ! À plusieurs reprises déjà, je m'étais demandée... Et je me disais que j'étais ingrate, que... Mais j'estimais que je n'avais guère le choix. J'essayais de faire de mon mieux pourtant, pour que notre vie, nos vies, celle de Norbert, celle de Claude, la mienne, soient... les plus normales possibles. Mais je n'arrête pas d'y penser depuis... Je n'ai pas plus le choix qu'auparavant, mais... S'il arrivait une nouvelle fois malheur à Claude... J'ai décidé de rompre là, de ne pas essayer de recoller les morceaux... Je n'aime pas... Je n'aime plus Norbert ! Je ne l'ai jamais aimé, sans doute. J'ai cru l'aimer, un temps. J'ai cru que je pouvais

l'aimer. J'ai essayé de l'aimer, j'ai voulu l'aimer. En vain. En vain ! Et lui, je ne sais pas si... Non, je ne pense pas qu'il m'a jamais... qu'il a jamais éprouvé pour moi... Et il boit trop. Il est devenu trop dangereux... Trop dangereux pour Claude ! Oui, il boit trop... Je n'y retournerai, que... s'il veut bien... Sauf... Si je ne peux pas faire autrement que d'y retourner... Je ne pourrai pas m'imposer longtemps ici, chez ma mère.

— ... La discussion avec Chomard tout à l'heure a un peu dégénéré, et nous en sommes venus aux mains.

— Vous êtes blessé ? Vous n'auriez pas dû vous y arrêter...

— Tout va bien ! Pour lui également. Même s'il a eu du mal à supporter certains moments de notre... échange. Il doit être tout à fait remis maintenant.

— Vous vous êtes battus ! Heureusement, vous ne semblez pas en avoir souffert !

— J'ai pu le mettre hors d'état de nuire assez facilement. Je n'y ai pas grand mérite. Il n'était pas vraiment en pleine possession, j'imagine, de tous ses moyens... Et vous, comment allez-vous ? Vous avez l'air plus abattue que lors de mon départ dans l'après-midi...

— Oh ! Rien ! Une dispute, sans importance, avec ma mère.

— Je... Je voulais... Hum ! Je me suis dit que Norbert... Ce n'est pas très loin de chez lui, ici... Et après notre... Après que je l'ai... Euh ! En plus il me soupçonne de... Il vous... Il nous soupçonne d'avoir tous deux, samedi soir... Bref, il croit que nous étions ensemble. Je redoute qu'il veuille se venger... Et vous, ici, cela lui serait facile. J'ai pensé... Vous voyez, vous seriez plus en sécurité... et pour travailler, aussi...

— Euh ! Oui, je vous écoute...

— Je possède des logements. Ils sont loués. Mais j'en ai toujours gardé un de libre. À Amboise. Il donne dans la rue Lamartine, et par le jardin dans la rue Cour le Roy. Je l'utilise... Enfin, je l'ai utilisé, plus ou moins, parfois, comme garçonnière. En ville, vous seriez plus à l'abri. Il y a plus de gens, les voisins... Et c'est plus loin de la Mardellerie. Et... Hum ! J'ouvre un magasin, fin septembre, ou début octobre. Je vais devoir embaucher une vendeuse... Je... Vous pourriez... Vous voudriez bien être vendeuse ? Des jouets ! Vendre des jouets ? »

Dans la relative fraîcheur du soir, William Deboissy avait terriblement chaud. Il s'était lancé ! Cela avait été beaucoup plus difficile qu'il se l'imaginait. Il craignait de paraître vouloir en faire trop, de l'indisposer, de la blesser dans sa fierté. Elle le dévisageait, ouvrant grands ses beaux yeux humides. Il baissa un instant les siens, et vit Claude portant alternativement des regards sur sa mère et sur lui.

« Pourquoi voulez-vous faire tout cela pour moi ? »

Que demanderait-il, qu'exigerait-il d'elle en retour ?... Serait-ce trop cher payer, même si cela ne durait pas, un logement, un emploi ? Le pied à l'étrier, un nouveau départ dans la vie ? Non, c'était donné ! D'autant plus que William Deboissy était bel homme, prévenant, sobre, et, lui semblait-il, non-fumeur de surcroît ; jamais elle n'avait perçu, face à lui, évoquant un cendrier plein, l'haleine lourde et suffocante d'un fumeur. Elle demeurait néanmoins perplexe, réticente. Lui faudrait-il donc encore être la chose d'un homme, dépendre de sa bonne volonté ? Devrait-elle donc toujours se contenter de quelques moments de plaisir fugaces ? Elle aspirait à connaître autre chose ! Le bonheur ! Aimer et être aimée ! Pourtant, comme William Deboissy était désirable ! Quelle sotte elle faisait ! Souvent elle s'était montrée moins exigeante, plus... facile !

Elle fixait l'homme devant elle. Elle remarqua alors que ses joues, les joues de l'homme, de l'homme qui avait rossé celui qui avait porté la main sur elle, et lâchement sur Claude, rougissaient, et son front également.

« Parce que... Je... Vous m'avez été, dès la première fois où je vous ai rencontrée, très... sympathique. Parce que vous avez besoin d'aide, que je peux vous apporter cette aide, que je serais heureux... que vous l'acceptiez.

— Je vous suis déjà tellement redevable...

— N'exagérons rien. Je n'ai fait jusque-là que vous assister dans le danger.

— En ce moment précis, je ne suis plus, à proprement parler, en danger, et pourtant, vous êtes là, et tout disposée encore à... à m'assister. »

Pouvait-elle envisager avec cet homme, William Deboissy, plus qu'une aventure sans lendemain ? C'était un commerçant aisé, un bourgeois. Il la jetterait dès qu'il serait las de sa nouvelle conquête. Elle, elle se sentait disposée à se laisser aller à l'aimer... Mais elle n'avait rien !... Rien à perdre ! Tout à gagner à accepter ! Au moins une chance inattendue de changer de condition, de milieu, une chance pour Claude de connaître autre chose que la vie de la ferme, le fumier, le purin, le dur et peu gratifiant travail de la terre. Il valait mieux pour lui être fils de vendeuse, de caissière, que fils d'une fille mère, fille de ferme, astreinte, pour un salaire de misère, à satisfaire bon gré mal gré, tôt ou tard, plus ou moins fréquemment, les besoins d'adultère de ses patrons, de grossiers paysans aux manières peu délicates, aux mentalités frustes. Une telle opportunité ne se reproduirait pas. Une telle chance ! Il lui fallait s'essayer dans ce poste de vendeuse qu'on lui proposait. William Deboissy lui offrait sur un plateau ce qu'elle n'aurait jamais osé espérer. Et elle minaudait, faisait la fine bouche ! Il était honnête, un brave type ! Plus brave et honnête que tous ceux qu'elle avait rencontrés, avec qui elle avait couché, à qui elle s'était donnée, corps et âme, pour prendre un instant de plaisir, pour faire plaisir, par crainte de déplaire, de décevoir, par ennui, pour rien...

« N'ayez pas de complexes, d'ici là les séquelles de votre... accident, auront disparues. Vous aurez le temps de vous familiariser avec les lieux en participant à la mise en place du stock. Et vous ne serez pas seule, au début tout au moins. Vous y arriverez ! Il suffit d'être souriante, aimable, patiente... Voilà le plus difficile, et qui exige des qualités rares, dont vous semblez être heureusement pourvue. Savoir compter un peu aussi, pour rendre la monnaie et additionner en fin de journée les billets et les pièces contenus dans le tiroir caisse. Toutes choses que l'on parvient aisément à accomplir.

— Je... Vous savez... J'ai... mauvaise réputation, je crois. Avant, je n'étais pas... très sage. J'ai eu Claude en dehors du mariage. Et Norbert n'en est pas le père... C'est un travail en relation avec le public... Les gens...

— Allons donc ! Les gens ont leurs propres soucis, leur propre histoire, et les problèmes des autres ne les intéressent pas, ne les obnubilent pas. La plupart vous seront inconnus. Et eux vous connaîtront avant tout par votre fonction. Le principal : sourire, amabilité, patience... Et souci du chiffre, j'oubliais !

— Entendu, William ! Monsieur Deboissy ! D'accord ! D'accord et merci !... Quand dois-je me rendre... Et où précisément, à quelle adresse ?

— Euh ! Eh bien ! Je pensais... vous conduire à Amboise dès ce soir... Ce sont mes démêlés avec Norbert Chomard qui m'ont décidé à vous proposer cela sans plus attendre. Mais... j'y pense depuis... depuis plusieurs jours... Et puis... Et puis, voilà ! »

Sur le volant, William Deboissy avait les mains moites. Il était essoufflé. Son cœur battait à tout rompre.

Il songeait avec étonnement au détachement de la mère de Sabine Terrart, voyant sans alarme, avec soulagement lui avait-il semblé, partir sa fille. Il s'attendait de la part de la dame à plus de méfiance, plus de réticence.

Il se souvenait encore de Mi Ling, qu'il ne sut pas protéger, pas aimer. Il se souvint comme il l'avait perdue, pour ne pas avoir osé plus tôt la prendre avec lui, l'emmener. Il avait trop attendu. Il s'était décidé à la fin, quand tout était perdu, à aller la chercher, à la ramener, envers et contre tout, avec lui en métropole. Mais les viets avaient fait payer la maîtresse du lieutenant Deboissy, du lieutenant français. Et, un triste jour, ce fut de toute sa gorge ouverte d'une oreille à l'autre que MiLing lui souriait horriblement, lorsque, trop tard, il retourna chez elle afin de lui dire enfin combien il l'aimait.

Il avait toujours un cœur capable d'aimer. Il voulait aimer. Il aimait ! Et il ne voulait pas perdre cet amour. Il voulait tout faire pour protéger l'objet de cet amour qui, assez soudainement, renaissait en lui. Ce n'était pas Mi Ling qu'il retrouvait à travers Sabine Terrart, cette femme en péril. Non, c'était bien de Sabine dont, malgré lui, il était amoureux. Malgré lui ? Il ne faisait rien pour échapper à cette fatalité ; elle le réjouissait !

Le logement, entièrement meublé, près du centre ville, était une maison particulière accolée à ses voisines d'un côté par un garage surmonté d'une grande pièce sans affectation spéciale, de l'autre par la cage d'escalier sur les deux niveaux, aussi, au rez de chaussée, par des W.-C., un cellier, la cuisine, et à l'étage par une des chambres, la salle d'eau, un grand débarras.

Au centre, en face de la porte d'entrée et du petit hall ; se trouvait le séjour, donnant à la fois dans la cuisine, et, par une porte-fenêtre sur une courette et le jardin. Au-dessus du séjour une chambre, et au-dessus de l'entrée un petit salon par où l'on accédait à la grande salle vide sur le garage.

Même si dans la demeure, saine et bien exposée, aucune odeur désagréable de moisi ne planait, William ouvrit les fenêtres côté cour. Mal à l'aise, Sabine Terrart avait posé dans le hall le cabas à provision composant tout son bagage, et restait figée là, debout, son fils se serrant contre sa jambe et ne lui lâchant pas la main.

Elle était très embarrassée. Et sa gêne s'accrut lorsque William Deboissy l'ayant invitée à découvrir la maison, ils en vinrent à visiter les chambres, quand il lui montra les armoires, et dans les armoires les draps pliés, empilés, et dans la salle d'eau, une baignoire équipée d'une douche, un siège de W.-C. en plus de celui du bas, et un bidet. Elle s'imagina à califourchon, occupée à sa toilette intime. Elle se figura William Deboissy pensant à la même chose, elle, là... Et cela augmenta son trouble. Sabine Terrart fixa un instant le radiateur en fonte, puis levant les yeux se découvrit dans les miroirs de l'armoire de toilette. Ses cheveux, tirés en arrière en une queue de cheval retenue par un petit bracelet de caoutchouc plusieurs fois enroulé, dégageaient son visage. Au lieu d'être ainsi mis en valeur, il portait toujours les traces des coups reçus et était très pâle autour des hématomes, elle le jugea affreux à voir.



La maison était dotée du chauffage central, de tout le confort moderne ! Sabine se donnait l'impression d'une sauvage à peine humaine, tout juste sortie de sa brousse, découvrant la civilisation. Elle prit cruellement conscience de l'archaïsme de ses conditions de vie antérieures, d'appartenir à une catégorie sociale défavorisée, à une bande de ploucs arriérés !

William Deboissy lui plaisait de plus en plus. Elle, se sentait de moins en moins sûre d'elle. Comment dans l'état où elle se trouvait pouvait-il s'intéresser à elle ? À elle, avec son enfant ? Pourrait-elle jamais le séduire ? Et le garder ? Serait-elle jamais en mesure de lui plaire vraiment ?

Elle était prête à lui donner tout ce qu'il lui demanderait ! À lui manifester sa gratitude ! Dès maintenant s'il le souhaitait ! Claude saurait rester sage en attendant... Ils furent sages tous les trois.

L'équipement de la cuisine était au diapason de l'ensemble : eau chaude et froide par mélangeur sur l'évier, une cuisinière fonctionnant, non pas au bois ou au charbon, mais au gaz, avec une plaque de cuisson électrique ! Dans l'angle opposé à la gazinière, une machine à laver le linge ! Et un réfrigérateur américain !...

Il y avait une cave aussi. Et dans la cave la chaudière au mazout du chauffage central.

Sabine Terrart s'inquiéta. Le loyer d'un tel logement devait atteindre une somme exorbitante ! Si William Deboissy venait à le lui réclamer, si elle se montrait incapable de remplir convenablement les attributions du poste qu'il lui proposait, jamais elle ne pourrait y faire face, non plus lui rembourser les frais engagés auprès de l'hôpital ! Elle lui fit part de ses appréhensions.

« Sabine, considérez-vous avec Claude comme mes invités... Plus tard, le cas échéant, nous pourrions prendre d'autres dispositions. Nous en reparlerons alors, si besoin est. Demain il conviendra de faire quelques emplettes, notamment pour garnir le frigo... Il n'y a pas de lait. Mais vous trouverez du thé et du café. Des biscottes aussi. Du miel, de la confiture et du chocolat... Là, des conserves... Euh !... Ben ! Voilà ! Vous devriez pouvoir tenir jusqu'à demain matin, au moins... Hum ! Je vous laisse vous reposer un peu, maintenant. Passez une bonne nuit. Et toi aussi, mon petit bonhomme !

— Merci ! Merci ! Même quand je vous aurai remboursé l'hôpital, les médicaments... Je ne pourrais jamais vous manifester suffisamment de... reconnaissances, vous... Vous...

— Bientôt, vous aurez un emploi, un salaire, une couverture sociale, un « statut », une expérience professionnelle supplémentaire. Vous serez mieux armée devant la vie, tout s'arrangera tout seul ! Vous verrez. »

Le lendemain il les accompagna lors de leur achats en fin de matinée. Il les laissa déjeuner seuls. L'après-midi il revint et les conduisit en voiture visiter les locaux de la nouvelle boutique où allait travailler Sabine Terrart.

Il avait remarqué les regards insistants ou fuyants lancés à Sabine par certaines personnes, et son embarras. Il lui offrit une paire de lunettes de soleil aux verres suffisamment larges, masquant à la fois le haut de la pommette et le sourcil. Sur le visage de Sabine ainsi appareillée, n'apparaissaient plus que la légère enflure de la lèvre et les traces d'une blessure au côté de la mâchoire, une petite plaie ne devant plus durer longtemps. Au pied du château d'Amboise, en sortant de chez l'oculiste, elle semblait, avec ses verres fumés, une touriste parmi de nombreux touristes ; et Claude, la reconnaissant à peine, ne cessait de tourner vers elle des yeux admiratifs et interrogateurs.

« Vous allez avoir besoin de renouveler votre garde-robe. Et il vous faut une tenue de travail.

— Je... Je n'ai pour ainsi dire pas d'argent. Il me faudra attendre mon premier salaire pour...

— Je vous fournis les tenues de travail. Pour le reste... Je vais vous verser un acompte ! Ce n'est pas plus compliqué !

— Merci !

— Qu'en dites-vous : nous pourrions faire... ces achats... ensemble ? Nous pourrions en profiter pour nous promener, à Tours par exemple, c'est les vacances après tout. Il y a plus de commerces là-bas, plus de choix. C'est plus vivant. Claude a-t-il déjà vu Tours ?

— Non ! Non. Nous sortions assez peu à vrai dire. Je ne sais pas si je peux accepter. Déjà...

— Cela ne vous ferait-il pas plaisir ? Et à Claude ?

— Si, cela me ferait plaisir... Oui, bien sûr... Mais...

— Cela me ferait plaisir, à moi aussi... que vous m'accompagniez... de vous accompagner... »

Sabine Terrart respira profondément. La chaleur du soleil d'été, ses rayons réfléchis par les hauts murs de calcaire blanc bardant les flancs du promontoire fortifié dominant la ville, l'inondait tout à coup, la suffoquait, lui pénétrait le ventre, lui gonflait, lui tendait la poitrine. Afin de mieux voir, de mieux boire le regard de William Deboissy, elle porta la main à ses lunettes pour les ôter. Se souvenant de sa triste apparence, elle s'en dispensa. L'index et le pouce sur la branche des lunettes, appuyés contre la tempe, elle acquiesça, et lui sourit, oubliant la légère douleur de ses lèvres.

Autant émue que le furent peut-être voilà des siècles certains barbares sortant de leurs épaisses forêts de Germanie et découvrant sur la rive du Rhin, pour la première fois de leur vie, une ville romaine admirablement bâtie, en pierre, Sabine tomba en extase devant le panorama de Tours s'offrant à elle. À ses pieds, depuis la place au faîte du coteau surplombant la ville au nord, la perspective en enfilade de l'avenue de la Tranchée, du pont Wilson, de la rue Nationale et de l'avenue de Grammont, la symétrie des anciens pavillons de l'octroi sur la rive droite, de l'autre côté du fleuve des immeubles de la place Anatole France, et le vert pâle des toits de cuivre de la grande Bibliothèque, et les tours de la cathédrale Saint-Gatien, celles de Saint-Julien, de Saint-Étienne, le dôme de la basilique Saint-Martin, abritant le tombeau du Saint, la haute et antique Tour Charlemagne.

Et les magasins, grands ou petits, comme autant de cavernes d'Ali-Baba ! L'hôtel de ville classique, aux gigantesques caryatides baroques, aux imposantes toitures arrogantes ! Devant le palais de justice, comme un de « ces palais romains, le front audacieux », les bassins et leurs jets d'eau, entourés de pelouse ! Derrière ses lunettes, les yeux de Sabine s'écarquillaient. Et ses yeux s'embaient, ses verres également, comme elle regardait, attendrie, William Deboissy porter dans ses bras Claude riant aux éclats dans la fine pluie de gouttelettes qu'une légère brise prélevait aux jaillissements égayant la place Jean-Jaurès.

Ce fut une agréable journée.

Dans de belles poches en papier rigide et glacé, des vêtements, un cartable de cuir, et d'autres merveilles, et des boîtes aussi, dans les boîtes de beaux escarpins et des souliers d'enfant. William avait laissé seule Sabine Terrart au rayon de la lingerie féminine de l'un des deux grands magasins du centre et elle avait renouvelé ses dessous. Dans une boutique, elle

avait essayé un élégant tailleur ne nécessitant aucune retouche et l'avait gardé sur elle, avec un corsage neuf. En revenant vers la DS, Claude, affublé d'un bob de marin US, marchait entre Sabine et William qui chacun lui tenait la main. À plusieurs reprises les adultes, l'un coiffé d'un panama, l'une d'une capeline neuve, coururent un peu, à l'instigation de William, et à la plus grande joie du petit garçon, le cramponnant plus fort alors, le soulevèrent dans les airs. Claude s'esclaffait, nullement éprouvé par ces acrobaties. Et Sabine Terrart sentait son cœur chavirer, enfler. Elle sentait sa gorge se nouer, ressentait une envie de rire ou de pleurer, peut-être aussi, de joie ! Un aperçu du bonheur ? Le bonheur était-ce cela ? Était-ce donc si simple, si bon ?

Sur le chemin du retour, Claude se plaignit d'avoir faim. Ils approchaient de Vouvray. William proposa de dîner sans plus attendre, au restaurant. Il invita Sabine à la Closerie de Beldonat, peu éloignée. Fondante, par politesse elle résista, mais à peine, à son honnête proposition. La soirée étant particulièrement douce, la brise étant tombée, ils s'installèrent en terrasse, Sabine tournée vers les jardins, conservant ses grandes lunettes sombres sur son joli nez heureusement non endommagé.

Son entrée consommée, elle sauça son assiette. Elle s'avisait un peu tard que William Deboissy n'en faisait rien, lui. La manœuvre étant presque menée à terme, elle l'acheva. Si le serveur fut surpris de trouver de la vaisselle propre à débarrasser, il n'en laissa rien paraître. Elle s'efforça par la suite à un peu moins de spontanéité. Lui mangeait avec distinction, sans complexe, sans paraître se soucier des regards du personnel ou des autres clients. Elle aurait aimé parvenir à faire preuve de la même décontraction, de la même aisance. Claude eut besoin d'aide, mais ne lui fit pas honte, il se montra propre, patient et calme.

William aida Sabine à décharger ses paquets et, lui évitant un aller et retour, en porta jusque sur le seuil. Courtoisement elle l'invita à entrer.

Il sortit d'un petit pochon de papier un petit paquet à l'emballage coloré, agrémenté d'un galon doré savamment bouclé et tire-bouchonné. Derrière ses lunettes de soleil qu'elle portait encore malgré l'heure tardive, et bien qu'elle fût à l'intérieur, l'ingénue Sabine ouvrait encore grand les yeux. Elle n'osait y croire ! Déjà William lui offrait une bague de fiançailles ! Elle en était toute retournée. Elle quitta ses verres, enfin.

« C'est pour Claude ! Vous savez, quand je vous ai laissés durant une dizaine ou une douzaine de minutes, au bar, place de la Victoire, après que nous nous étions rafraîchis et pendant que vous vous occupiez de Claude qui n'en pouvait plus de se retenir, le pauvre ! je me suis rendu « Au bonheur des enfants », dans l'angle opposé... Je vous avais dit que j'avais réservé par téléphone quelque chose qu'après plusieurs coups de fil j'avais trouvé là... C'était cela ! Je ne savais pas trop quand lui donner... Puis-je lui offrir maintenant ? »

Sabine était heureuse pour Claude, mais un peu désappointée. À trop espérer, on se fourvoie parfois !... Oui ! William Deboissy était vraiment très gentil, très sympathique. Bien sous tous rapports ! Il ferait un père, un « beau-père » excellent pour Claude, elle en était sûre ! Il ferait aussi, sûrement, un excellent mari, un excellent amant ! Il était charmant ! Elle était charmée.

Claude également était aux anges. En tremblant il déballa le petit paquet. Apparut une petite boîte. Et de la petite boîte, avec maintes précautions, il extrayait enfin une petite voiture rouge. Sa mère le débarrassa des emballages. Il tenait le modèle réduit de ses deux mains. Il

leva deux ou trois fois le regard vers William et s'absorba dans la contemplation du véhicule minuscule.

« Oh ! Merci, M'sieur William. T'as réparé mon auto de la kermesse ! Elle est encore plus belle ! Tu l'as repeinte !

— Ah, non, mon petit bonhomme ! Je suis désolé. Mais ce n'est pas celle que tu avais gagnée. C'en est une autre. Elle est toute neuve celle-ci. La première n'était pas réparable, tu sais. Je l'ai bien vu à la ferme... Trop endommagée ! Ça arrive avec les autos, avec les grandes, les vrais, aussi. Alors, je me suis dit, il en faut une neuve ! Tu vois, ce sont les mêmes gens qui l'ont fabriquée, dans les mêmes usines, avec les mêmes machines, la même peinture, de la même couleur... C'est une Jaguar Mark II.

— C'est vrai, man-man m'l'avait dit. C'est marqué dessous... T'es gentil, toi, Monsieur William. Man-man, é't'aime bien. Et moi aussi, tu sais ! »

Sabine Terrart se sentit devenir cramoisie. Elle imaginait difficilement quel spectacle elle pouvait montrer. Le pourtour de son œil gauche ayant déjà viré du bleu au bistre, comment se teintait-il alors ? Elle crut défaillir. Mais dans l'ombre naissante, William qui avait relevé un instant les yeux vers elle, les baissait à nouveau vers Claude. Sans rien remarquer ? Ou l'affectait-il seulement ? Ils se concentrèrent tous sur la petite voiture que l'enfant examinait sous tous les angles, soulevant et refermant le capot, scrutant les détails du moteur factice.

« Sabine, je vous demande pardon. Tout ce qui vous est arrivé... Si je ne vous avais pas proposé de remettre en état de marche votre Juvaquatre... Il ne vous aurait pas fait de mal. Il ne vous aurait pas battue, et votre fils non plus !

— Non ! Oh, non ! Il ne faut pas vous en vouloir ! Non, au contraire ! Il est heureux que vous soyez venu à la Mardellerie, que, tout ça... Je suis heureuse de vous avoir connu... de vous connaître... »

Claude s'était installé à la table de la cuisine, sur laquelle il faisait rouler son auto. Mais la fatigue, les émotions, l'heure tardive avaient eu raison de sa résistance. Il posa la tête sur son bras replié et somnola aussitôt. Il se réveilla en sursaut, manquant basculer de sa chaise. Depuis le hall tout proche les deux adultes s'en aperçurent. Sa mère vint à la rescousse.

« Nous sommes tous un peu las, je crois. Je vais me retirer... Bonne nuit Sabine !... Bonne nuit Claude.

— ... Bonne nuit...

— Je vous remercie pour la belle journée, la promenade et... enfin... pour tout ! »

Elle aurait voulu lui crier de rester. En peu de temps Claude dormirait. Elle pouvait bien pour une fois ne pas lui faire sa toilette du coucher... Elle tenait Claude dans ses bras. Elle aurait voulu dire à William de monter, de ne pas la laisser seule ce soir, cette nuit !... Il lui tendit la main. Elle s'approcha. Mais le poids de l'enfant... Elle se rapprocha encore. Il s'avança vers elle. Elle dégagea une main. Claude glissa un peu. Elle le replaça. Elle fit un petit pas supplémentaire. Ils étaient près l'un de l'autre, face à face ! Claude entre eux deux, dans les bras de Sabine ! William se pencha vers l'avant, marquant une légère hésitation. Mais

il ne retint pas son mouvement. Elle, s'inclinait, maintenant toujours le dos de Claude. Ils se baisèrent les joues.

« William... William... Ne partez pas ! S'il vous plaît, restez ! »

William resta.

Lorsqu'elle se réveilla... Elle était seule dans son grand lit. Seule !

Elle était fatiguée par la journée de la veille, la délicieuse soirée de la veille. Elle était percluse des séquelles du triste dimanche précédent... Une semaine ! Une semaine au cours de laquelle elle avait connu le désespoir, la douleur, et puis l'espoir ! L'espoir, pour elle et son fils de réussir leurs vies ! Elle avait trouvé quelqu'un d'aimable à aimer, qui aurait pu les aimer ! Et elle avait tout gâché ! Tout gâché !... Il était parti.

Que s'était-elle donc imaginé en se jetant si vite dans ses bras ? En l'attirant dans sa couche ? Gagner son respect, son amour ? Tout était foutu, perdu ! Il allait la mépriser. Peut-être la jeter dehors ?... Pouvait-il rêver d'une épouse qui couchât si... facilement ? Elle se sentit d'un coup vieille, très vieille, lasse de la vie. Lasse de vivre. Son âme, son corps n'étaient que douleurs. Elle sursauta !... Un bruit ! Une chasse d'eau ! Elle n'avait pas eu encore le temps de s'y habituer. Claude s'était déjà levé ! Un robinet qui coulait. Et Claude éprouvant sans doute durement lui aussi sa solitude dans son grand lit, poussa tout doucement la porte...

Et... William... Ce fut William Deboissy qui passa la tête dans l'entrebâillement.

« Euh ! Excusez-moi... Excusez-moi, Sabine... Peut-être n'aurais-je pas dû déclencher la chasse... Je t'ai réveillée... De vieilles habitudes de célibataire auxquelles il me faudra essayer de remédier... Je ne fais pas toujours attention aux autres.

— Tu es toujours là ! Tu es là ! Oh ! J'ai eu si peur de te perdre !

— Me perdre ? Déjà ! Nous n'avons même pas eu le temps de nous fâcher une seule fois !

— Mais tout ça a été si vite. Je... Je croyais que tu ne voudrais plus de moi... que...

— Sabine ! Sabine ! Ne pleure pas ! Ne pleure pas ! Je suis là ! Je veillerai sur toi... sur Claude aussi... Je suis là... Je suis là... »

Ils étaient tous deux assis sur le lit et elle pleurait. Il la serrait contre lui. Il lui baisait le front, les cheveux.

« Lâche-la ! Lâche-la ! Toi aussi tu fais du mal à maman !

— Oh, mon petit Claude ! Non, non ! William ne me fait pas de mal ! Il est gentil. Si je pleure, c'est parce que je suis contente. Contente qu'il soit là ! Tu comprends, Claude, des fois on peut pleurer de joie. Viens là mon bonhomme, viens nous dire bonjour !...

— ... Ça sent drôle ici, M'man !

— Ah ! J'ai pourtant fait un nœud à la... Et je l'ai jetée un peu plus tard...

— C'est rien Claude. William et moi, on a joué ensemble. On s'est dépensés et on a eu chaud. Comme toi quand tu pédales très fort sur ton vélo. On a transpiré. Ça sent la sueur, surtout.

— Mon vélo... !

— T'en auras bientôt un autre, gamin. Mais t'en auras pas vraiment besoin, tu sais, l'école se trouve tout près d'ici. Je vous ferai voir. Et puis en ville, c'est plus dangereux qu'à la campagne, le vélo. Il y a beaucoup plus de circulation. »

William avait tiré les draps sur lui. Claude s'approcha avec prudence. Sa mère lui fit des bisous et le cajola. Elle l'invita à nouveau à saluer William.

« C'est vrai, hein ? Tu veux pas y faire de mal, à man-man ? »

Encore une fois il fallut le rassurer. Claude finit par se déridier et se laisser aller. Des chatouilles de Sabine lui firent retrouver la bonne humeur. Elle le renvoya bientôt dans sa chambre. Ils s'allongèrent.

« Vous savez, William, si Claude vous voyez dans le plus simple appareil, ne vous en formalisez pas... Norbert ne prenez pas de précautions particulières, et... j'avoue que moi-même, j'en suis venue à ne plus y faire attention... Claude sait comment... enfin... comment un homme, et une femme sont faits. »

N'avait-elle pas encore été maladroite ? Elle le regarda, inquiète.

« Moi aussi, je sais comment une femme est faite ! Et je ne me lasse pas de ce spectacle ! »

Il souleva les draps, dévoilant le corps de Sabine. Elle portait toujours des marques sombres tardant à se résorber. Quel malheur ! Quel sacrilège ! Porter atteinte, préjudice à une si belle œuvre de la nature, à une si fragile, et par là si vénérable beauté ! Chomard était un être vil et abject !

Elle guérit. En quelques semaines. Elle était de plus en plus belle, et plus belle encore que William ne l'avait jamais rêvé depuis leur première rencontre.

Une vie de rêve, depuis qu'il voyait Sabine ! Depuis qu'il partageait avec elle non seulement ses moments de loisirs, mais aussi nombres de ses heures de travail. Sa vie lui semblait plus pleine. La compagnie de la sensuelle Sabine, si attachée au plaisir des sens, l'amour qu'ils se portaient mutuellement donnaient un sens à sa vie.

« Bon ! Ça marche pas mal pour un début. Je vais passer moins de temps aux jouets. Il y a un peu de laisser aller en face et de l'autre côté, à la droguerie et à la quincaillerie. Je t'enverrai la jeune Villedieu pour te seconder. Il est bien entendu qu'en mon absence, c'est toi qui diriges la boutique, hein !... Tiens ! Passe-moi les boîtes de Croix Magiques, pendant que je suis encore de ce côté, je vais les ranger ici.

— Pardon ? Les croix... quoi ?

— Ben ! Les Croix Magiques ! Là ! Sur ta droite !

— Ah ! Excuse-moi, je les avais complètement oubliées... Excuse-moi !

— Bah !... Et t'excuse pas sans arrêt... Alors, ça vient !

— Oh ! Oh ! Minute papillon !... Hum !...

— Minute papillon ! Minute papillon !

— Excuse-moi, William, je ne voulais pas te fâcher !

— Mais tu ne me fâches pas. Au contraire, ma petite chérie ! Ne t'excuse pas... « Minute papillon », voilà la nouvelle enseigne du magasin ! Minute papillon, c'est plus rigolo que « Jeux, jouets, joie »... J'étais pas très inspiré ce jour là... Minute papillon ! L'enseigne, un papillon à l'allure comique. Faudra réfléchir à ça, aux détails à développer sur ce thème... Et rapidement, car Noël sera vite là ! Et pour les achats de jouets, il faudra que tout Amboise, et les environs acquièrent le réflexe « Minute papillon » ! Chouette, ton idée !

— Ouh ! Ouh ! Ce n'était pas une idée, mon idée, à proprement parler. Je n'ai fait qu'une réflexion assez commune...

— Quand même ! Quand même ! Tu as eu le mérite de la faire, cette réflexion ! Et de cela je te remercie ! Et cette belle « idée », on la fêtera... ce soir... à la quincaillerie... seuls tous les deux !

— Aïe ! Aïe ! Aïe ! Cette fois, c'est bien toi qui as une idée derrière la tête, pas de doute ! Qu'est-ce que tu as imaginé, grand coquin ?

— Hé ! Hé ! Tu le sauras bien assez tôt, ma jolie petite chatte !... Chuuut ! On vient ! Des clients, des clients encore ! Chouette, chouette, chouette, ouaouh ! Par ici la monnaie !... Messieurs-Dames ! »

Et le soir, tandis que Claude dormait déjà, derrière les volets de tôle déroulés, abaissés, masquant totalement les vitrines de la Quincaillerie Générale, ne laissant pas même filtrer la lumière, Sabine et William s'aimèrent.

Elle descendit, en se dénudant, effectuant un long et lent effeuillage langoureux, le grand escalier desservant les galeries de l'étage. Elle l'avait bien descendu, il en était bien remonté.

Debout sur ses escarpins aux talons fins et hauts, elle lui tourna le dos, elle se pencha en avant, écarta les bras et s'appuya sur les deux grosses boules de laiton, qu'elle saisit à pleines mains, au bas des rampes.

Et lui, ces belles courbes, ces rondeurs offertes l'affolaient. Il se glissa entre elles, se saisissant lui aussi de beaux globes ronds et doux, mais chauds.





## CHAPITRE IV

Avant que n'ouvrît la boutique de jouets, Sabine put aller chercher son fils le soir à l'école de la place Richelieu. Ensuite, après les cours, Claude se rendit au domicile de William, où Gisèle, l'employée de maison, le surveillait après lui avoir servi son goûter, en attendant que Sabine vînt le chercher, après la fermeture du magasin. Plus tard, plus particulièrement le dimanche matin, Claude fut hébergé dans l'arrière boutique quand les travaux de réhabilitation des annexes de « Minute Papillon » s'achevèrent. La place n'y manquait pas alors.

Cette organisation déplut tout à fait à Yolande Deboissy. Tout cela lui déplaisait au plus haut point. Ce gosse et sa mère lui déplaisaient ! Et William ne se cachait pas d'avoir cette « mère », cette fille mère, pour maîtresse, de l'adorer, et d'adorer ce bâtard d'on ne savait qui ! La maudite paysanne de Vallières et son rejeton !

Ah ! Que William la décevait ! Dire qu'il avait repoussé Adèle Péguet, une brave femme, une honnête fille, d'une famille convenable ! Il exagérait, tout de même ! De plus, il l'avait embauchée, cette fille, lui qui auparavant prétendait : « pas avec une employée, cela ferait trop d'histoires, et créerait une mauvaise ambiance » !

L'hypocrite ! Le chenapan ! Ne voilà-t-il pas, que, ne se satisfaisant plus de coucher chez cette gueuse tous les soirs ou presque, il en était venu à partager avec elle son déjeuner et son dîner, chez lui ! Chez William ! Avec le moutard ! Et Gisèle pour les servir ! Avant de rentrer forniquer chez elle le soir ! Chez elle ! C'était une façon de parler, puisqu'il la logeait, l'entretenait ! Les entretenait !

En revenant de la messe le dimanche matin elle décida de mettre les points sur les « i ». N'était-ce pas là son devoir de mère ? Elle se devait de conseiller, voire de morigéner son fils si besoin était ! Et il en était grand besoin ! Il dépassait les bornes, et il était grand temps de le lui faire savoir ! Mieux valait tard que jamais !

« Tu voulais me parler ? C'est urgent ? Tu sais bien que le dimanche, en fin de matinée, c'est le grand rush aux magasins... Bon ! Eh bien ! Vas-y, rentre ! T'en fais une tête ! Qu'est-ce qui se passe ? Rien de grave j'espère. »

William débarrassa sa mère de son sac, de son chapeau rond et noir à voilette. Il l'invita à pénétrer dans le salon. Claude s'était redressé et relevé en les entendant. Il tenait à la main un ouvrage aux belles gravures dont William lui avait récemment fait cadeau, et contant l'histoire fabuleuse du roi des chats. Au seuil de la pièce, voyant l'enfant, Yolande Deboissy ne put s'empêcher de grommeler.

« Ah ! Qu'est-ce qu'il fait là aujourd'hui ce petit monstre ? »

L'enfant l'avait entendu. Et l'avait comprise, avait compris le sens de ses paroles, en avait justement apprécié le ton. Une moue lui déforma les traits, et il éclata en sanglots. Il restait debout, désarmé, la tête inclinée légèrement et tenait son livre devant lui, verticalement, à deux mains, à hauteur de la taille.

« Mais qu'est-ce qui te prends de lui dire ça !

— Je ne lui ai pas adressé la parole ! Il n'a qu'à pas écouter aux portes ! Ça ne lui était pas spécialement destiné !

— Comment aurait-il pu ne pas t'entendre ? Hein ! Tu te fous de moi ou quoi ? »

William s'approcha de Claude et essaya de le consoler. Puis il s'enquit auprès de sa mère du but précis de sa visite.

« Puisqu'on ne peut pas parler sans que ce gamin écoute, il serait préférable que tu l'emènes dans une autre pièce, William !... Merci ! Et ne prends pas cet air boudeur. Je vois que tu n'as pas la conscience tranquille, et que tu dois déjà avoir une idée des reproches que j'ai... que je dois ! te faire...

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires encore ? Qu'est-ce que c'est que ces façons ? Lui jeter ça à la figure ! Tu te rends compte, ce pauvre Claude !

— Depuis que tu t'occupes d'eux, il n'est plus si pauvre ce morveux ! Et que faisait-il ici, d'ailleurs, un dimanche ?

— Tu déconnes, maman, là ! Pousse pas le bouchon trop loin ! Tu sors de l'église, de la messe. Tu as communiqué, je parie ! L'eucharistie ! Le sacrement de l'Eucharistie ! Tu viens de gober le dieu vivant, tout amour et charité ! Charité chrétienne ! Charité chrétienne ! Elle est belle ta charité chrétienne ! « *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui, et antiquum documentum novo cedat ritui, praestet fides supplementum sensuum defectui* »<sup>2</sup> ! Chierie !

— Ne blasphème pas, je t'en prie ! Je t'en prie ! Parlons posément...

— Si tu veux le savoir, Claude était là parce qu'en fin de semaine j'ai fait repeindre et retapisser certains locaux et que les émanations de peinture...

— Entendu ! Entendu ! William, venons en aux choses sérieuses, je ne te cacherais pas que ta conduite me désole. Cette femme, cette fille ! Mère ! Une employée ! Mon Dieu ! J'aurais préféré encore que tu jettes ton dévolu, tout compte fait, sur Geneviève Cartand, ou... Galvaing, comme elle se fait appeler maintenant. Au moins, si elle n'a pas eu une conduite irréprochable, elle n'a pas de gosse à ses basques, elle ! C'est ta mère qui te parles, William ! Ce n'est pas sérieux, tout cela, dis-moi ? Réponds ! Je te rappelle que tu as renvoyé ce brave Germain Malbry sous le prétexte qu'il se serait arrogé un droit de cuissage ! Et toi que fais-tu avec elle ? Hein ? Dis-moi donc ! Ça y ressemble furieusement !

— Pfuuu !... Nous nous sommes connus... au sens biblique du terme, avant qu'elle commence à travailler à Minute Papillon...

— Quel nom pour un commerce, tout de même ! « Minute Papillon » !... Avant qu'elle commence à travailler !... Pas longtemps avant ! En tout cas, ce que je constate, c'est qu'avec elle, ça n'a pas traîné... T'avais sûrement déjà décidé de l'embaucher ! À la fin juin : Oh non ! Tu ne la connaissais pas ! À la rentrée, le mal est fait ! Au moins, écoute-moi, je t'en conjure,

2 « Qu'il est grand ce sacrement ! Humblement nous l'adorons. Que les règles antiques s'effacent, et aux nouveaux rites cèdent la place. Un si bel acte de foi supplée à l'impuissance de nos sens qui, pris en défaut, défont. » Traduction : Imelriek d'Aurac.

n'en tombe pas amoureux ! Utilise-la, si tu ne peux pas t'en empêcher, mais laisse-la bientôt tomber ! Elle serait bien foutue de te demander de reconnaître son gosse, et toi... William, c'est du patrimoine familial dont il s'agira en définitive, tôt ou tard. Tout ce travail ! Celui de ton père, et ton travail à toi aussi, tomber un jour dans les mains de... de... oui ! d'un inconnu ! Tu y penses !... Et pense à ton âme, également ! »

Sa mère était assommante. Vraiment ! William bâilla. Il aspira profondément par la bouche et souffla par les narines. Ne cesserait-elle jamais de lui « pomper l'air » ? Il soupira.

« Tu vois, heureusement que je ne suis pas tous tes avis au pied de la lettre : si je décide d'épouser Sabine, nous pourrions nous marier à l'Église, par contre, si je fréquentais Geneviève Galvaing, si je souhaitais l'épouser, elle, il te faudrait obligatoirement te contenter d'un mariage civil, seulement civil ! entre elle et moi ; Geneviève Galvaing est divorcée, ne l'oublie pas !

— Certes ! Mais c'était une façon de parler, pour te dire, pour te faire comprendre... Adèle Péguet, elle... Je ne désespère pas de te ramener à la raison, un jour prochain. Nous en reparlerons... Nous déjeunons ensemble tout à l'heure, comme convenu ?

— Puisque tu me le demandes, je te réponds : non ! Je crois que nous nous sommes suffisamment vu aujourd'hui. Je te raccompagne. »

Il réconforta encore le gamin, fort affecté d'avoir été traité de monstre d'une façon peu amène par une vieille dame impressionnante que sa mère elle-même semblait redouter.

William redescendit à temps pour la fermeture. Il conduisait Claude. Ainsi, tous deux, main dans la main, parcourant les rayons de la Quincaillerie Générale, gagnant par les dépôts ceux de la droguerie Toucouleurs, traversèrent la rue Lakanal, rejoignirent Sabine à Minute Papillon.

« J'avais invité Sophie Huron et sa petite. Elle est passée ici, au magasin, dans la semaine. Je croyais que tu déjeunais avec ta mère... Ça t'ennuie ?... Je crains qu'il soit un peu tard pour la joindre et décommander. Mais je vais essayer.

— Non ! Non, ce n'est pas grave !

— Ça te contrarie... Dis ! Mange avec nous, si tu veux ! Je... Ça me ferait plaisir. Je serais assez flattée... de te présenter, tu sais... Tu veux bien ?

— Oui ! Entendu. Mais tu sais, je la connais déjà, Sophie Huron.

— Ah !...

— Fais pas cette tête là ? Je l'avais aperçue à la remise des prix, fin juin, quand vous aviez échangé quelques mots, et puis j'ai failli l'écraser devant la terrasse du café de Vallières, en allant te voir le jour où... tu es venue ici. Tu te souviens, je t'avais raconté comment j'avais pris rendez-vous... avec Norbert.

— Oui, oui ! Ça me paraît si loin. Pourtant ce n'est pas si vieux. »

Sophie, la postière de Vallières, la petite fonctionnaire, manifesta un peu d'embarras. Sabine lui avait parlé de William, lui avait vanté ses mérites, chanté ses louanges. Et Sophie s'était renseignée, elle savait maintenant ce que représentait William Deboissy. Elle gardait un bon souvenir de l'homme lui ayant évité peut-être, des démêlés plus sévères avec la clique des piliers de bistrot de Tope là Bérard. Elle était intimidée. C'était un homme comme celui-là

qu'il lui faudrait ! Sabine avait eu beaucoup de chance ! Et il fallait bien avouer que Sabine et William, physiquement au moins, étaient très bien assortis. Un beau couple !

« Nous pourrions ouvrir une bouteille. En dessous, à la cave, il y en a d'un vin liquoreux plaisant habituellement aux dames. »

Cette réflexion faite, William sentit la gêne le gagner. Il se racla la gorge. Sabine, dont il avait cherché le regard avec une légère inquiétude lui sourit gentiment, confiante.

« Du Sauternes... Il n'est pas question de s'enivrer. Simplement d'en prendre un petit verre, ou deux, et de le savourer lentement. »

En remontant de la cave, il trouva Sabine dans la cuisine. Il lui chuchota quelques mots. Elle lui répondit dans un murmure.

« Sophie Huron t'est-elle suffisamment sympathique pour envisager d'en faire l'un des témoins de notre mariage ?

— Tu... Tu parles sérieusement ? Tout cela est si récent... Tu souhaites... m'épouser ?

— Sabine, cela t'étonne-t-il ? Te plairait-il de devenir ma femme ?

— Oh ! William ! William ! Oui ! Oui ! Oui, cela me plairait !... Mais... n'est-ce pas un peu tôt ? Ne risques-tu pas de regretter... plus tard ?

— Je t'aime Sabine, et j'ai envie de t'aimer toujours plus ! Aaaah ! Tu me plais, tu me plais, tu me plais ! Et j'ai envie que nous soyons l'un à l'autre plus encore ! Marions-nous !

— Moi aussi ! C'est pareil ! Marions-nous ! Oh, oui ! Comme tu me le demandes, que tu en es heureux, que j'en suis heureuse ! Oh ! William ! Quel bonheur de t'avoir rencontré !

— Mais, chère Madame, tout le bonheur est pour moi ! »

Sabine, éclatant en sanglots, se plaqua contre lui. Lorsque William demanda à Sophie Huron si elle acceptait d'être invitée en tant que témoin à leur mariage prochain, Sabine laissa encore échapper quelques pleurs, tout en serrant convulsivement sur la table, la main de William. Claude commença à s'alarmer, mais se rassura bien vite, William lui frictionnant doucement les cheveux du bout des doigts, Sabine lui souriant à travers ses larmes.

Le second témoin fut Thierry Maréchal.

Alain Roncelet de retour de vacances, de passage par Vallières, s'invitant à la Mardellerie histoire de se faire offrir un verre, y fut très mal reçu. Il supporta difficilement de s'entendre traiter de « complice » ! Selon Maréchal, à qui il se confia, il reprochait à Sabine Terrart et à William, son « interdiction d'étang ». Il s'estimait trahi au même titre que Chomard. On ne l'invita pas.

« Ses manœuvres de séduction ont porté leurs fruits ! William, je n'assisterai à ce mariage que s'il est agrémenté d'un contrat de séparation de biens. Sinon cela me sera trop difficile à endurer.

— Sabine me l'a spontanément proposé. Elle souhaite que les choses soient claires à ce sujet, afin qu'ultérieurement une éventuelle séparation cause un minimum de problèmes. Et aussi pour ne pas t'indisposer d'avantage. Elle pense à te ménager, elle ! Dommage que ce ne soit pas réciproque !

— Elle est plus raisonnable que toi ! Peut-être est-elle réellement désintéressée, après tout. Je l'espère pour toi... Marie-toi à Saint-Denis ou à Saint-Florentin, plutôt qu'à Notre-Dame-du-Bout-des-Ponts... Je n'aime pas tellement le curé du Bout-des-Ponts ; des rumeurs prétendent que le célibat lui pèse, et...

— Nous ne nous marions pas à l'Église, maman. Nous ne sommes pas croyants, ni l'un ni l'autre. À la mairie seulement. Puis un repas, le soir, avec... disons... un comité restreint.

— Mon Dieu ! William ! Quelle honte ! Et... Avec son enfant, elle ne pourra même pas se marier en blanc ! Que va-t-on penser de nous ? Seigneur ! Pourvu que tes excentricités ne te fassent pas perdre des clients !

— Au contraire, ils viendront plus nombreux voir la mariée qu'ils n'auront pas pu reluquer gratuitement à la messe, et ils achèteront un petit quelque chose en manière d'alibi... C'est quand même pas la fin du monde ! Maman, je sais que je te demande beaucoup, mais peux-tu me promettre de faire bonne figure ? Pendant la cérémonie, à la mairie, le repas... Et après ?

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé... Mais puisque c'est elle, cette Sabine... Puisque c'est... Sabine, que tu veux, et puisque tu prends certaines précautions élémentaires, je suis bien obligée de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Tu es mon seul enfant, mon seul fils !... J'espère, sincèrement, que vous serez heureux tous deux... tous trois, même ! Pour commencer... Si d'aventure vous le désirez, il sera toujours possible plus tard, de régulariser en vous mariant alors devant Dieu. »

Le repas eut lieu au ravissant manoir de Braye, dont les tourelles, au sommet d'une large prairie taillée en pelouse, dominaient la Loire à l'est d'Amboise.

William et Sabine n'abandonnèrent pas leurs activités commerciales à l'approche de Noël. En guise de voyage de noces, ils se contentèrent le dimanche et le lundi suivant d'un séjour dans un luxueux hôtel, le Belvédère, château à l'architecture classique, magnifique et imposant, aux allures de palais tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur.

Sabine affectait un air blasé, mais s'efforçait de tout voir en prenant bien garde de ne pas s'ébaubir. L'hôtellerie était la propriété d'un authentique aristocrate, et il se révéla assez laborieux de faire comprendre à Claude ce que représentait le concept de « noblesse ».

Les hauts plafonds aux poutres travaillées et polychromes, les murs tendus de tapisseries anciennes aux motifs singuliers évoquant des mythes antiques et bibliques ou des scènes de vie moyenâgeuses ou du grand siècle, émerveillèrent Claude.

L'enfant apprécia fort l'austère beauté des lieux, les halls, salles à manger, salons, escaliers, les vastes corridors, la chambre immense, les lits à baldaquin. Et le parc, aux grands et vieux chênes, les branches puissantes et tourmentées retenant encore des feuilles dentelées et brunes, et les hauts et majestueux cèdres verts et sombres déployant orgueilleusement leurs larges étages dans l'air froid de l'hiver commençant ! Et la Cadillac Eldorado Brougham, le long et large véhicule américain du baron Arnault Usqawas de Gwerlac, le châtelain hôtelier, présent ces jours-là en son domaine !

Depuis lors, et pour très longtemps, Claude ne qualifia plus de belles que les automobiles made in the U.S.A., et les grosses anglaises, en souvenir ému de la petite voiture rouge gagnée à Vallières et offerte par William, puis quand sa mère s'offrit à la suite plusieurs cabriolets ou coupés Triumph, les sportives britanniques. Il se montrait très fier qu'elle vint parfois le prendre à la sortie de l'école, ensuite à la sortie du lycée, à bord d'une Spitfire rouge, d'une TR7 vert bouteille, ou plus tard d'une Rover 3500 Vanden Plas.

Claude ne pouvait pénétrer sans s'émerveiller dans la boutique, où, en haut derrière la vitrine, un grand papillon multicolore battait irrégulièrement des ailes, et montait et descendait dans les airs quand entrait ou sortait un client. Tous ces gentils animaux extraordinaires aux doux et beaux pelages ! Toutes ces boîtes enfermant des jouets prodigieux : des piles de modèles Matchbox, Dinky-Toys, Norev, Solido ! Dans d'autres boîtes colorées des avions, des bateaux en multitudes de petites pièces détachées à assembler, à peindre ! Des jeux de cartes, de pions ! Et les énigmatiques figurines des jeux d'échec aux apparences si semblable d'un jeu à l'autre, et pourtant si différentes, et d'aspect et de taille ! Et les trains ! Le circuit de trains dans la vitrine de droite, passant entre des arbres, entre prairies et montagnes, près d'un village aux immeubles bizarres, aux pignons comme découpés en escaliers, les toits très pentus, franchissant un viaduc aux arches nombreuses, avant de redescendre dans la vallée et de recommencer son odyssée. Et sur les étagères, les boîtes des belles locomotives, des jolis wagons et voitures à voyageurs ! Noms magiques que ceux de Jouef, Hornby, Fleischmann et plus encore celui de Märklin, dont les grandes machines à vapeur émettaient en roulant de la fumée par leurs cheminées, dont les machines électriques disposaient de pantographes frottant réellement sur la caténaire tendue sur des poteaux de la même marque ! Ah ! Des jouets superbes et sophistiqués pas vraiment destinés aux enfants. Car les grands, les adultes jouaient aussi, sans même souvent avoir besoin de jouets, à toutes sortes de jeux, que Claude découvrirait petit à petit en grandissant. Et ces noms étranges ou familiers dans un même rayon : des blocs de « balza », des baguettes de « peuplier »... « Okoumé » ! « Hêtre » ! « Acajou » !... Mais Claude ne restait jamais très longtemps et devait se hâter vers son goûter et ses leçons, ses devoirs. Avant d'être dévolu aux jeux, aux jouets, le magasin l'était au travail, au commerce. Et Claude, sans oublier de se divertir, devait songer à travailler lui aussi, afin de forger sa vie qui commençait.

## CHAPITRE V

Claude demeura le seul enfant du ménage environ deux ans. Mais, au troisième Noël, une petite sœur lui avait déjà été donnée. Il n'eut pas à pâtir de l'arrivée de Clotilde. Si sa mère le délaissa peut-être parfois, son beau-père fit toujours son possible pour s'occuper de lui un peu plus encore qu'auparavant. L'état quasi larvaire d'un enfant en bas âge inspirait presque de la répugnance à William, aussi n'eut-il pas en cela beaucoup à se forcer.

« Vous êtes, mes enfants, des orgueilleux et des présomptueux ! Vous n'êtes pas croyants ! Bon ! Je l'admets ! Mais ne refusez pas à Claude, qui fut baptisé à la naissance, et je vous en félicite Sabine, une éducation religieuse ! Nous sommes quand même en pays chrétien, ne vous en déplaie, et catholique ! Vous avez bien suivi des cours de catéchisme, tous deux, lorsque vous étiez jeunes ! Cela n'a pas affecté votre libre arbitre auquel vous tenez tant ! Ne refusez pas à Claude ce dont vous avez bénéficié, ne lui refusez pas l'occasion d'acquérir une culture religieuse, positive... Pour les arguments négatifs, William, je te fais confiance, tu sauras bien les lui exposer. Ensuite, quand Claude aura grandi, développé son jugement, il pourra choisir, croire ou ne pas croire. Et ce, avec, en sa possession, un maximum d'éléments d'appréciation. Librement ! Sans avoir été endoctriné par ses parents ou les séances de catéchèse, dont les influences s'équilibreront... Et tout le monde sera content, aura fait son devoir... »

Sur les injonctions de la grand-mère Yolande à ses parents, Claude dut suivre des cours de catéchisme, auxquels il sacrifia ses matinées du jeudi. Cela ne lui déplut pas en définitive. Au contraire. Il en vint à y prendre plaisir. Il découvrait un nouvel univers, extraordinaire. Le temps prenait un sens. Noël, l'Épiphanie, l'Annonciation, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint... La vie se déroulait en s'articulant autour de ces fêtes religieuses qui reliaient les hommes entre eux partout dans le monde, les reliaient à ceux qui les avaient précédés depuis la venue du Christ, depuis que les prophètes avaient répandu la parole divine, les reliaient à ceux qui viendront ensuite.

« Oui ! Oui ! Oui, Claude ! Mais les choses ne sont pas aussi simples que ça. Tu vas bientôt entrer au lycée... En histoire, tu découvriras les civilisations anciennes, le Moyen-Orient ancien, là où est né le judaïsme, et le christianisme qui en procède. Tu découvriras que les chrétiens, ou avant eux les juifs, les hébreux, n'ont rien inventé. Tous les schémas lisibles dans les grandes religions monothéistes préexistaient.

« Ô sublime invention de Dieu, de Yahvé, le fait de s'incarner au sein d'une femme pour prendre forme humaine ! Le Christ, l'Oin, le Dieu vivant ! Tu parles !

« Tu découvriras l'Égypte ancienne, les pharaons ! Les anciens souverains de ce pays.

« À Deirel-Bahari, en Égypte, une femme qui fut pharaon justement, nous a laissé le récit de sa conception : elle a été conçue au sein de sa mère, non pas par l'opération du Saint-Esprit, bien que cela y ressemble, mais par le dieu Rê. L'ange Gabriel est considéré par les musulmans comme la manifestation du Saint-Esprit... Et Marie « tressaille d'allégresse », image ô combien érotique, lors de l'Annonciation qui lui est faite de sa prochaine maternité, lors de la conception de Jésus en son sein ! N'y a-t-il pas là un parallèle troublant... ?

« Le dieu Rê, dieu suprême du panthéon de la religion de l'antique Égypte, a fécondé la mère d'Hatshepsout ; et c'est grâce à cette conception divine qu'elle a pu devenir pharaon, grâce au statut divin que sa naissance lui conférait. Elle était une déesse ! Elle était un pharaon ! Elle était dieu, née de dieu. Comme tous les pharaons ! Comme de nombreux grands hommes de l'antiquité, qui se sont prétendus, plus ou moins, d'essence divine !

« Y croyaient-ils ! Était-ce de leur part de simples professions de foi à visées politiques ?

« Jules César par sa famille descendait de la déesse Vénus. Alexandre le Grand du divin serpent Python, si je me souviens bien... Et Nabuchodonosor II, faisant débiter un texte par : « Après que Mardouk, le Seigneur des Seigneurs, m'eut conçu, et qu'il eut conformé mon corps dans le corps de ma mère »<sup>3</sup>, lui aussi, fils de Dieu !...

« De nos jours encore, l'empereur du Japon est de filiation divine !

« Tu me dis, en substance : « Dieu s'est fait homme par bonté, pour partager notre condition et être plus à même de nous guider, car il est soucieux du salut de son peuple. Le Christ est notre bon pasteur, nous ses brebis, ses agneaux »... Les chrétiens, ses moutons, oui ! Des moutons que son clergé s'efforce de fabriquer au moule !... Le bon pasteur, mais c'est tout simplement l'image qu'aimaient à donner d'eux les rois des temps jadis ! Les rois d'Égypte, et d'Assyrie, et de Babylonie ! Tu vois, Claude, « rien de nouveau sous le soleil », comme disait déjà Qôhêlet<sup>4</sup>...

« Et tout est comme ça ou presque ! Ils n'ont pas inventé le monothéisme, les chrétiens ou les juifs, ni grand chose d'autre, mais ils voudraient nous le faire croire ! Et pour le reste c'est pareil !

« Ils aimeraient bien nous faire croire qu'avant eux, le néant ! Les juifs, les chrétiens tentent de nous faire valoir la valeur incomparable de la Bible ! Mais tu pourras lire, d'anciens textes égyptiens de sagesse, des textes d'origines akkadienne ou sumérienne, des passages de l'Épopée de Gilgamesh, dont des chapitres entiers ont été pratiquement recopiés ou plagiés par les rédacteurs « inspirés » des textes bibliques ! Rien d'original dans tout ça ! Pas plus que les « chérubins » du temple de Salomon, soutenant l'Arche de l'Alliance, qui n'étaient rien de moins, rien de plus, que des génies ailés à la mode assyro-babylonienne !

« Le pharaon Aménophis IV, alias Akhenaton, qui a initié le monothéisme, son successeur Moïse, ont eu une foutue inspiration ! Mais ont-ils été inspirés par Dieu ?... Inspirés par un dieu ?... Alors là, il n'y a rien de moins sûr !

« Je ne sais pas vraiment quels buts poursuivaient Akhenaton et Néfertiti, son épouse, en tentant d'imposer leur nouveau dieu, le dieu unique Aton, à l'Égypte... Sûrement accaparer plus de pouvoir encore, un pouvoir religieux plus phénoménal, en évinçant le tout puissant clergé de l'ancien dieu Amon-Rê... Certains pourront prétendre qu'ils préparaient ainsi la révélation biblique, et indirectement la venue du Christ, que Dieu contrôle toute l'histoire humaine qui, pour ainsi dire, serait « orientée » par lui. Permetts-moi... ou plutôt, j'ose me

3 Babylone. Inscription de l'East-Indian-House. In « Des dieux, des tombeaux des savants ». C.W.Ceram. Édition Plon.

4 L'Écclésiaste, I (9). « Ce qui a été, c'est ce qui sera ; ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera : rien de nouveau sous le soleil ». Traduction Émile Osty.Seuil.



permettre d'en douter sérieusement ! Ou si Dieu s'intéresse au monde des hommes, il doit s'y intéresser de temps en temps seulement, avec distraction... Autrement, il roupille, en s'en foutant bien de ce qui peut nous arriver ! Ou alors, Dieu c'est un débile de première pointure ! Ou encore, ses desseins sont tout à fait insondables, imprévisibles, surprenants, et il conviendrait de se méfier de lui, ce qui revient à peu près au même ! Ou encore, c'est un salaud de la pire espèce ! Ou bien, il n'existe pas, ce qui paraît le plus logique.

« Dieu, on peut nier raisonnablement qu'il existe ! Que ce soit le dieu des chrétiens, celui de Pierre, Paul, ou Jacques... n'importe quel dieu ! Il est par contre impossible de nier le sentiment religieux, irraisonnable ! d'une importante tranche de l'humanité... Hélas !

« Mais la plus grande chance du monothéisme, ce fut la défaite des Hébreux devant Titus qui détruisit Jérusalem<sup>5</sup>, et devant l'empereur Hadrien, plus tard, qui les força à abandonner la ville<sup>6</sup>. La plus grande chance du monothéisme, ce fut la mode des cultes orientaux dans l'Empire. La plus grande chance du monothéisme, ce fut la tolérance des anciens en matière religieuse, leur ouverture d'esprit, dont les chrétiens, eux qui, depuis, ont brimé, massacré les autres plus que tous les Néron de l'antiquité, ont essayé de nous faire douter ! La plus grande chance du monothéisme, ce fut la faconde des Pères de l'Église, due à leur culture, celle de la civilisation qu'ils dénigraient, due à leur science de la rhétorique, puisée dans l'art du vieux monde, et que leurs professeurs, pétris des anciennes vertus, leur avaient enseignée ! La plus grande chance du monothéisme, ce fut que Constantin, le fils du César, de l'Auguste, Constance Chlore, eut une mère chrétienne !

« Tu me dis, en substance, aussi : « Rends-toi compte, depuis deux mille ans la plus grande partie du monde, la plupart des hommes civilisés sont chrétiens, n'est-ce pas prodigieux, n'est-ce pas révélateur ? Cela serait-il possible s'il n'y avait pas la providence, la Divine Providence, Dieu ? » Et je te réponds, moi, que voilà bien le point de vue étriqué d'un chrétien, d'un catholique, d'un occidental christianisé !

« D'abord... deux mille ans, n'exagérons rien ! Le christianisme triomphant dans l'empire romain, c'est à partir de Constantin I<sup>er</sup> le Grand, et après 313. Et 313, après Jésus Christ ! Donc, à peu près mille six cent cinquante ans « before present » seulement !

« L'Empire aurait pu être de religion mithraïque, ou isiaque, pourquoi pas... Mais, en 312, les armées de Constantin, qui, accessoirement, était chrétien, ont vaincu celles de Maxence ! Pas de chance ! Ou bien, « in hoc signo vinces »<sup>7</sup>, dans une optique chrétienne, divine providence ? Hein ?

— Euh !... Ben !... Si Dieu existe, ça paraît logique, normal, qu'il aide... ses disciples !

— Ses ouailles, ses zéloteurs... Mais à ce moment là, il est relativement inefficace, empoté, Dieu ! Pas si costaud que ça, le Dieu « unique », « tout puissant », « créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible » !

« Actuellement, plus de trois milliards d'habitants sur terre !... On compte, en étant très... vraiment très optimiste, sept cent millions de chrétiens sur la planète, à condition de considérer qu'en France, par exemple, tout le monde est chrétien, moi, Sabine, les communistes... tout le monde !... Certains, des chrétiens eux aussi, comme de bien entendu, les estiment même joyeusement à environ sept cent cinquante millions, d'autres, gaiement

5 En 70.

6 En 133.

7 « Sous ce signe, tu vaincras ». Référence à la voix céleste accompagnant, dans le mythe chrétien, la vision qu'aurait eu Constantin, où lui fut révélée l'image du labarum (étendard impérial doté du monogramme du Christ et d'une croix ; en fait un symbole solaire).

« arrondissent » à huit cent millions ! Eh bien ! Dieu, il lui reste encore du boulot à accomplir, et des armées à rassembler, et plus impressionnantes que celles de Constantin, et des victoires à remporter pour convertir, faire accéder au salut, au paradis, malgré eux, les quelques milliards de lascars qui sont ou bien athées, ou païens, ou animistes... ou « infidèles » !

— Oui, mais petit à petit le christianisme se répand, et tôt ou tard...

— C'est mal parti ! On note plutôt pour l'instant un frémissement de l'Islam, principalement en Afrique... Là où le christianisme recule, précisément...

— Le christianisme, c'est quand même la religion la plus aboutie, la plus évoluée. Le curé...

— Qu'il aille raconter ça à un musulman, un juif, un confucéen, un taoïste, un shintoïste, un bonze, un brahmane... le curé !

— C'est quand même une merveilleuse aventure humaine qui nous relie à travers toute la terre, à travers toutes les époques, à une foule de gens qui ont partagé, qui partagent la même chose, les mêmes convictions !

— Ah ! Oui ! Et qu'est-ce que cela prouve ? Si les vieilles religions n'avaient pas été récupérées en partie, leurs manifestations les plus tenaces relookées, les vieux mythes vidés de leurs sens, de leurs contenus, ridiculisés, si les fois anciennes n'avaient pas été extirpées, si nos aïeux n'avaient pas été convertis par force, si on ne leur avait pas lavé le cerveau pendant des siècles et des siècles... Les chrétiens ont fait subir à l'ancien monde occidental, assez lentement, ce que les conquistadores chrétiens et leurs missionnaires ont fait très rapidement subir aux Incas, aux indiens d'Amérique... ce que les jésuites ont tenté de faire subir aux Japonais, qui, eux ! ont eu l'intelligence de les foutre dehors avant qu'il ne fût trop tard !...

« Les puissants de jadis n'ont pas tardé, du tout, à voir quel parti ils pouvaient tirer du christianisme... Un dieu unique et tout puissant gouverne l'univers ! Et les rois, les princes de ce monde, sont dépositaires d'une part de l'autorité souveraine de Dieu ! Cela ne leur a pas échappé... Tu pourras étudier, t'intéresser à la façon dont s'est opérée la conversion des scandinaves en Europe du nord, en Islande, comment Charlemagne a converti les Saxons, ou ses sujets Francs ou Germains... Pas seulement par la lecture lénifiante des Saintes Écritures, tu le verras ! Par l'intimidation ! Par la menace ! Par la contrainte ! Par la mort ! Par le glaive !... Et pourquoi, par exemple, ne trouve-t-on plus guère de mégalithes debout en France, seulement en Bretagne ? Hein ? Peux-tu me le dire ?

— ... Hum ! Les Gaulois... Les... Celtes, et les bretons sont d'origine celte, ont dressé les... menhirs, les dolmens...

— Que nenni ! Primo, les Celtes ont peuplé presque toute l'Europe, se sont même aventurés un peu plus loin, et secundo, ce ne sont pas les Celtes qui ont dressé ces monuments, mais des populations de l'âge de pierre, du néolithique !

« Le culte des mégalithes a perduré à travers les temps. À l'époque où les Celtes se sont répandus en Europe, ils étaient toujours empreints d'un caractère sacré. Et plus tard aussi, jusque sous Charlemagne !...

« Couronnement de Charlemagne, Charles le Grand, en l'an huit cents, à Rome, capitale de la chrétienté ! Et Charlemagne a pondu un édit ordonnant que l'on abatte les pierres que le peuple idolâtrait toujours, les pierres près desquelles on célébrait un culte, les hauts piliers de pierre, ou les grandes tables de pierre, objets d'une dévotion particulière ! Le très chrétien Karlus Magnus, Charlemagne !...

« Mais à l'époque de Charlemagne, la Bretagne était indépendante ! Et l'édit de l'empereur des Francs n'y fut pas promulgué, et encore moins appliqué !...

« Tu vois, quand tu me parles de deux millénaires de christianisme... qu'est-ce que cela veut dire ?... Les campagnes furent longtemps fort peu christianisées. Dans la très chrétienne France... dans ce qui allait devenir la très chrétienne France, le christianisme ne s'imposa que très lentement.

« À partir du III<sup>ème</sup> ou du IV<sup>ème</sup> siècle, à cause de Tertullien et d'Augustin, pendant très, très longtemps on assimilera les paysans à des païens ! Le christianisme était un phénomène urbain, dans l'empire romain, d'abord la religion de l'élite, convertie surtout pour complaire à Constantin et à son entourage... puis dans l'empire carolingien...

— Eh ! Will ! Tu ne crois pas que tu le saoules un peu avec tout ça ! Il a bien le temps de lire des ouvrages sur tous ces sujets-là.

— Évidemment ! Mais je crois qu'il est utile de tempérer un engouement malsain. Saint, mais malsain ! Si vous voyez ce que je veux dire !

— Nous voyons ! Nous voyons, William ! Je vois ! Je vois, ce que tu veux dire ! C'est un miracle ! Les écailles me tombent des yeux ! Ah ! C'est ma route de Damas ! Ô joie !

— Sabine, si tu te moques... ! Ah ! Mais ! Et quand Clotilde s'y mettra, ça ne va pas être triste... Néanmoins...

— Néanmoins ?

— Néanmoins, Claude... Tu dis que le christianisme, en gros, c'est une belle aventure collective à travers le temps et l'espace, qui permet aux hommes de se retrouver par-delà les continents, par-delà les âges, que c'est beau ! Moi, je dis que cela aurait pu être mieux, plus beau ! Que c'est triste, et pas si beau que ça en a l'air !

« Les rois, les puissants, avant le christianisme, avant le monothéisme, se satisfaisaient de régner sur les corps, après, ils voulurent régner sur les corps et les esprits, les âmes ! Et je prétends également que le christianisme a rompu une continuité religieuse, intellectuelle, mentale, qui remontait à l'aube de l'humanité. Dans son souci, son acharnement à éradiquer les anciennes croyances, il a détruit, causé la perte irréparable d'un patrimoine culturel fantastique, dont les quelques bribes parvenues fortuitement jusqu'à nous, donnent une image encore saisissante. Combien de vieilles pratiques, mais aussi et surtout de mythes anciens perdus, ou dont la signification première nous est irrémédiablement perdue. On devine dans tel ou tel texte conservé par hasard, par bonheur, quelles sommes d'observations renfermaient les vieilles légendes. Depuis la nuit des temps les hommes observaient le ciel nocturne, les astres, leurs positions ! Et grâce à certains de ces récits qui sont arrivés jusqu'à nous, sous des métaphores révélatrices pourtant, nous sont parvenues des descriptions de cieux oubliés, disparus, où les étoiles, les constellations n'occupaient pas sur la voûte céleste les mêmes emplacements qu'aujourd'hui. La science nous éclaire maintenant là dessus... Précessions des équinoxes, modification de l'inclinaison de l'axe de rotation terrestre... Si les religions monothéistes n'avaient pas triomphé sur une bonne partie du globe, sans doute aurait-on davantage l'impression d'une humanité plus... humaine, plus tolérante, plus consciente du long chemin parcouru, sans cassure alors, depuis qu'une étincelle d'intelligence illumina l'esprit naissant de l'homme se redressant et levant les yeux vers les étoiles !

« Le christianisme, les monothéismes ont créé une rupture, sciemment, avec ce qui précédait, en le niant, en le détruisant, au lieu de le dépasser, de vouloir l'intégrer. Une sagesse, disons-le, une expérience, l'expérience humaine de dizaines et de dizaines de milliers d'années, en occident au moins, ont été perdues ! À croire qu'avant l'an un de notre foutue ère chrétienne il n'y avait rien ! Rien du tout ! Rien de valable ! Ni...

— Amen ! *Ite missa est* ! Et si nous dînions !... Au fait William, il faudrait que tu voies ma Triumph. Elle a des petits ratés, parfois. L'allumage, sûrement. L'écartement des électrodes des bougies... Ou peut-être un gicleur est-il en train de se boucher... Tu pourrais t'en occuper, dis ?

— Ah ! Ça fait du bruit ? Détonation à l'échappement ? Ou tu sens simplement un ralentissement du moteur quand ça arrive ?

— Euh !... Oui, le moteur... Je ne sais pas trop... Il ne tourne pas rond...

— Tu pourrais la faire voir à Langinier. Il fera un tour avec, et...

— Tu sais bien que ce genre de type ne me prend pas au sérieux ! Il va encore me dire : « elle a rien, votre auto, ma petite Dame ». Je ne suis pas sa petite dame ! Et en plus il n'est pas agent de la marque !

— Ne t'emballes pas Sabine...

— Toi, c'est pas pareil, évidemment, t'es issu d'une famille respectable, t'es un homme, et en plus t'es costaud ! Et on te respecte ! On prend en compte ce que tu dis ! Moi... une femme... de la part d'un garagiste en plus... forcément, j'y connais rien, j'y comprends rien et en suis bien incapable ! À ses yeux, je ne suis qu'une gourde !... « Ma petite Dame » ! J'ai horreur de ça ! Si moi je disais à un homme : « mon petit Monsieur » !... T'imagines ! Mon petit William !... Souviens-toi quand l'axe de la pédale d'embrayage de la DS s'était rompu, d'un côté seulement, les vitesses passaient mal... C'est sur moi que c'était tombé ! Enfin, bref, j'étais passée le voir, cet imbécile prétentieux, cette grande gueule ! Et il avait trouvé que non, tout était O.K., que les vitesses passaient bien ! Tu parles ! Quand tu l'as essayé, à l'arrêt même, immédiatement tu as pu poser le bon diagnostic, après t'être penché sur la pédale, avant d'avoir soulevé le capot ! L'autre gros con !... Ou si tu ne veux pas t'en occuper... demande à Thierry Maréchal... S'il te plaît !

— Excuse-moi, Sabine. Je verrais ça moi-même... Mais, pour la peine... en paiement, en acompte, un bisou !... Hmmmmm !... Merci ! Comme c'est bon ! Un avant goût du paradis ! Aaaaah ! J'ai vraiment trouvé houri à mon... houri à ma... ma houri à moi ! Encore un ! Encore un !... Hmmmmm ! »

À l'automne Claude allait entrer en sixième, au lycée François Guizot, place Richelieu, à deux pas de l'école primaire qu'il fréquentait jusque-là. Et cela, ne l'affectait pas outre mesure.

Ces vacances qui débutaient, marquaient tout de même, il en avait conscience, une transition importante dans le cours de sa vie. Il ferait maintenant partie des « grands » ; aux yeux des plus jeunes demeurant à l'école Claris de Florian... Mais au lycée municipal il se compterait parmi les petits, au moins jusqu'à l'examen du brevet. On ne devenait vraiment « un grand » qu'après, à ce qu'un camarade ayant un frère à François Guizot lui avait confié, et « grand tout court » qu'après le baccalauréat et après avoir eu vingt et un ans !

En attendant de nouvelles grandes vacances commençaient, où Claude allait s'efforcer d'oublier l'école. Comme chaque année, pendant deux mois et demi, elle ne compterait plus du tout au rang de ses préoccupations. Ses bons résultats, la facilité avec laquelle il apprenait, il assimilait, lui avait valu de toujours se voir dispenser du moindre travail scolaire durant l'été. Il passait de vraies vacances ! Mais la rentrée, une fois arrivée, n'en était que plus difficile à supporter.

On lui avait acheté une nouvelle bicyclette cette année-là. La troisième depuis qu'il habitait Amboise. Son beau-père, qui l'aimait beaucoup, et qu'il aimait beaucoup, ne le laissait manquer de rien... Claude, cependant, s'attristait que William ne fut pas de son avis sur de

nombreux sujets. Et plus spécialement le jeudi, aux repas, lorsque la discussion portait sur les thèmes abordés au catéchisme, ou le dimanche quand Claude racontait ce qu'il avait compris et retenu du sermon ou de ce que la grand-mère Yolande, qu'il accompagnait à la messe, lui en avait expliqué. William avait un avis sur tout ! Il semblait tout connaître ! Et cela était utile souvent, quand, à la suite de l'école, ou d'une discussion avec un camarade, Claude souhaitait une précision sur des thèmes aussi variés que « le radeau de la Méduse », « le phare d'Alexandrie », « le panache blanc d'Henri IV », « Louis XIV et la Fronde (qu'il avait failli perdre) », un pape qui s'appelait du nom très drôle de « Pie VII », « la vérité ayant autant d'enveloppe que les oignons », les « champignons atomiques »... Mais William se montrait souvent très contrariant, très énervant.

Claude vivait néanmoins heureux et benoîtement entre sa mère Sabine, toujours joyeuse et le prévenant William. Et même, il en était venu à bien aimer Clotilde qu'il avait un peu redoutée et jalouée au début, craignant qu'elle ne prît trop de place dans la vie de ses parents, à son détriment. Mais Clotilde, si petite, ne pouvait pas lui vouloir de mal, et elle lui souriait, et elle aimait qu'il jouât avec elle. Elle était rigolote ! C'était sa petite sœur ! Il en éprouvait de la fierté. Il s'en sentait responsable aussi, surtout quand, lors de promenades, il arrivait qu'elle lui tendît sa gentille menotte fragile et que, vigilant, il la lui tînt avec précaution.

Simplement le soir, parfois, il regardait la lune, depuis la fenêtre de sa chambre, après avoir entrouvert les volets. Et il se souvenait. Pas nécessairement très nettement. Mais il se rappelait ! L'étang, les reflets, les ombres, les odeurs, le parfum lourd de la vase, les fragrances d'humus et de feuilles, les bruissements du vent dans les roseaux et les hautes branches, des bestioles dans les herbes ! Tout ! Confusément. Précisément aussi. Et il respirait plus fort.

Il avala à plusieurs reprises sa salive. Il renifla quelques coups, pour empêcher son nez de couler.

Il se souvenait de la voix de sa mère récitant un poème dans l'obscurité, devant les eaux calmes et sombres piquées d'étoiles, comme le ciel au-dessus. Il revoyait la feuille où sa mère avait écrit une louange à lune, et qu'il tenait, lui, en tremblant un peu, tandis qu'elle la lisait dans une lumière parcimonieuse.

Et la lune ! Et les grands arbres !... Il se souvenait ! L'étang lui manquait. La pluie battant les feuilles, imprégnant la terre, picotant la surface des eaux ! Le murmure de la brise, le souffle des bourrasques provoquant des frottements, des craquements dans la ramure, sous les cieux clairs ou chargés de nuages, dans la lumière du jour, au grand soleil, ou dans la pâleur de la lueur lunaire !

À l'étang, la nuit, avec sa mère, il ne s'y était rendu que trop rarement. Quand... Norbert... Quand Norbert amenait des amis à lui, et qu'ils faisaient trop de vacarme en s'amusant, en jouant aux cartes, en parlant trop fort, en criant.

L'étang ! L'étang de la Mardellerie lui manquait. Il en éprouvait une secrète nostalgie, une nostalgie de sa petite enfance, de certains de ses moments privilégiés.

Sabine avait oublié la teneur précise de ces strophes. Émue qu'il y attacha de l'importance elle promit à Claude de les réécrire le plus fidèlement possible. Elle commença de s'y employer le soir même où il le lui demanda. Elle tapa à la machine le lundi suivant le résultat de son labeur.

Un début d'après-midi, sur sa bicyclette à double plateau, quadruple pignon, aux grandes roues aux pneus fins et étroits, Claude sans en référer à sa mère, non plus à William, prit la

décision l'aller à Vallières rendre visite à Nathalie Huron qui était un peu plus jeune que lui. Geneviève était maintenant exclusivement au service de la grand-mère Yolande. Il prévint seulement Annie, la nouvelle bonne qu'il ne rentrerait peut-être pas goûter.

La mère de Sophie Huron, pendant les heures de travail de celle-ci, gardait Nathalie. Elle autorisa les deux jeunes à partir ensemble en promenade à vélo.

Claude entraîna Nathalie sur les routes, les chemins de la campagne environnante. Et ils roulaient entre les haies, sous des voûtes de branches tapissées de multitudes de feuilles vertes, dans une fraîcheur estivale de sous-bois, en plein soleil, entre des champs de blé, entre coquelicots et bleuets, dans la canicule de la belle saison.

Ils débouchèrent sur le chemin de Vaugaland sans que Claude, tout d'abord, ne s'en aperçut. On avait recouvert le chemin de bitume ! Le chemin de Vaugaland, goudronné !... Ils approchaient de la Mardellerie. De chez lui... quand il était petit ! Voilà si longtemps ! À l'époque Nathalie était toute petite, elle aussi ! Elle était devenue une jolie fillette presque aussi grande que lui, avec une longue tresse, et portait une robe rayée de rose et de blanc, laissant voir des jambes nerveuses que le pédalage, la vitesse, le vent permettaient à Claude de découvrir complètement. Comme le temps avait vite passé ! Et il semblait à Claude surgir dans un monde inconnu, mais curieusement familier.

L'allée des Bordiers était telle qu'autrefois ! Claude n'y pu résister. Il voulut revoir l'étang. Il invita Nathalie à le suivre.

« C'est chez Norbert Chomard, et maman j'crois bien qu'elle l'aime pas tellement. J'aime mieux pas y aller !

— Viens ! Norbert j'l'ai r'vu... un jeudi, dans l'après-midi, en mai. J'me promenais au Bout-des-Ponts, j'venais d'avoir mon nouveau vélo, celui là... I' sortait de chez Lenoir... tu sais la quincaillerie, le concurrent à William... mais c'est tout petit chez lui... Norbert, i' sortait avec un paquet... Et pi moi, j'venais de crever un pneu, alors j'étais descendu de vélo... Et on s'est reconnu... Enfin, lui d'abord, i' m'a reconnu. Et pi on a parlé. I' m'a demandé si ça allait bien, moi, maman, et tout... I' m'a dit qu'i' faisait maçon, maintenant, en plus. I' m'a dit que lui, maintenant, il avait mis de l'eau dans son vin ! I' rigolait en disant ça ! I' m'a raconté qu'i' buvait plus pour ainsi dire, qu'i' s'était rendu compte que c'était pas bon pour lui, qu'ça l'rendait malade et moins fort. Et pi, qu'à cause qu'i' buvait il avait pas pu se r'mettre avec une femme, après que maman et moi... La dame, elle voulait bien de temps en temps, mais pas quand il avait bu... Alors, i' boit plus ! Ça a été dur qu'i' m'a dit, qu'il avait dérouillé. Et pi aussi, il m'a dit qu'i' regrettait pour lui, pour moi, et pour maman, que ça c'est mal fini... Et qu'i' me d'mandait pardon pour Pimpin !... Pimpin, c'était mon lapin...

— Ah ! T'avais un lapin à toi !

— Oui ! Mon lapin ! I' s'était trompé, pa'ce que... I' voulait qu'on mange du lapin, ce jour là... Eh ben ! Norbert, il est plus comme avant ! Le jeudi que j'te parle, il a mis mon vélo dans sa camionnette, et i' m'a conduit chez Poncet, le marchand de Solex, qu'a réparé mon pneu ! »

Ils s'engagèrent dans l'allée. Ils dépassèrent la ferme où il semblait n'y avoir personne. Ils appuyèrent leurs bicyclettes contre la maisonnette et descendirent vers la rive. La pièce d'eau parut à Claude de moindre importance que dans son souvenir, où elle prenait les dimensions d'un lac. Mais, il s'agissait seulement d'un bel étang. Il faisait beau ; il faisait chaud, même à l'ombre des arbres. Claude proposa à Nathalie de se baigner. Elle hésitait.

« Ben ! J'ai pas de maillot de bain !  
 — Ça fait rien. Moi non plus ! Ici, on craint pas d'être embêtés. Et si quelqu'un vient, on l'entendra. »

Il se déshabilla et engagea Nathalie à en faire autant. L'eau était relativement fraîche. Il renonça à s'immerger totalement, se satisfaisant de se tremper les pieds et les mollets ; sachant que le fond descendait assez rapidement, sans trop s'éloigner de la rive. Il se retourna vers la jolie fillette en attente sur le bord. Les bras le long du corps elle le regardait. Il la contemplait en silence.

« ... Et pi, elle est peut-être pas très propre, l'eau !  
 — Oui. Peut-être, après tout. Et elle est pas si chaude que ça !  
 — Euh !... T'es pas malade, hein !  
 — Ben ! Non ! Pourquoi ?  
 — Eh ben ! Parce que... »

Il suivit son regard, et baissa donc les yeux. Il s'avança, sortant de l'eau et s'approcha d'elle.

« C'est parce que je te trouve gentille et mignonne. T'es jolie, et je t'aime bien... C'est pour ça. »

Il lui prit la main et l'entraîna vers la maisonnette.

« Avant, la clef, elle était toujours sur le rebord en pierre au-dessus de la porte... Je te fais la courte échelle, t'as qu'à monter et la prendre...  
 — C'est pas bien ! On a pas le droit, j'suis sûre !  
 — J'ai habité ici. Et je connais bien Norbert ! Vas-y, monte !...  
 — ...J'la trouve pas ! »

Il l'attira vers les hautes herbes, plus loin, en direction du boqueteau de noisetiers et de vieux aulnes.

« Tu peux toucher, si tu veux. Tu verras, c'est tout dur ! »

Il aplatit un cercle d'herbes ; Ils prirent garde de ne pas tâcher la robe en l'étendant soigneusement, et posèrent par-dessus la petite culotte de Nathalie.

Norbert Chomard regagnait la Mardellerie. Au volant de sa camionnette il descendait en roue libre la longue pente douce de l'allée des Bordiers. Il conduisait plus calmement qu'auparavant. Au point mort, il économisait de l'essence, mais se déplaçait aussi rapidement peut-être qu'un cheval soutenant un petit trot. Il avait déjà ainsi pu voir la veille un coq faisane et deux faisanes, et juste avant de remettre les gaz au niveau de l'étang pour aborder la légère remontée de l'allée en direction de la ferme et du chemin de Vaugaland, un grand lièvre.

Il venait d'achever le relèvement du muret de la mère Baptiste que le fils Dudeffand, en manœuvrant le tracteur paternel près du jardin de sa voisine avait éboulé avec le soc de la charrue. Cela représentait plus de travail qu'il n'y paraissait. Il avait négocié la réfection de la

chape de ciment devant les soues du père Duffand justement, et avait laissé là-bas la bétonnière.

Il remarqua les bicyclettes et s'arrêta derrière la maisonnette. Il voulait vérifier qu'il s'agissait bien de quelqu'un de ses « abonnés », et pas de resquilleurs. Donnant un rapide coup d'œil alentour il ne remarqua aucun pêcheur, mais aperçu un jeune garçon, nu, portant seulement des tennis blanches et bleues, descendre précipitamment des basses branches d'un arbre.

Chomard prit son souffle... Apercevant une seconde tête, il se retint de crier un quelconque avertissement. Il décida de laisser ces gosses continuer leurs « jeux ». Il battit en retraite jusqu'à son véhicule et rentra chez lui ; où il se saisit aussitôt de ses jumelles et grimpa quatre à quatre dans le grenier des anciennes écuries... Il ne vit pas grand chose... Mais quand même...

Nathalie alarmée par la dégringolade tout juste contrôlée de Claude, et bientôt terrifiée par le claquement de portière et le bruit de moteur dont le démarrage la surprit totalement se rhabilla en hâte.

- « J'te l'avais dit qu'j'voulais pas venir ! C'est ta faute !
- Il est parti. C'est pas si grave !
- Tu t'rends pas compte ! Qu'est-ce que maman va dire ?
- T'auras qu'à pas lui en parler ! C'est tout !
- Han !... »

Elle enfourcha sans plus attendre son vélo. Elle hésita. Devait-elle risquer le passage devant la ferme ou prendre à droite et suivre l'allée dans l'autre direction. Claude la renseigna sur la disposition des lieux.

« Ça monte par là. Pas trop, mais ça monte. Et t'arrives dans les bois... Par là, vers la ferme, c'est plus court...

- J'veux pas passer devant chez lui ! Hein ! Si i' nous attrape !
- Eh bien, passons par les bois ! Allez, hop ! En route !
- S'il nous suit avec son auto, et qu'i' nous rattrape, en plein dans la forêt ! Hein ! C'est ta faute ! On aurait pas dû !
- Tu m'agaces à la fin ! Y a qu'à passer à travers champs pendant qu'tu y es... Bon ! On passe devant chez Norbert. On roule l'un à côté de l'autre. Moi dans la bande de terre du chemin, du côté de la ferme... Comme ça... Tu pourras te sauver si... si... Eh ben ! À ce moment là, s'il cherche à... alors je lui rentre dedans forcément, i' pourra pas t'avoir, toi... Alors tu pédales du plus vite que tu peux et tu t'arrêtes pas surtout !
- C'est ta faute !
- Ouais ! Ben ça va ! J'ai compris !... C'est parti ! On y va ! »

C'était dommage. Elle était pourtant bien jolie, même en colère après lui, avec de la confiture de groseille au-dessus de la lèvre. Si elle avait été plus gentille, il aurait bien aimé essayer de lui lécher la confiture, en lui faisant un gros bisou comme il arrivait à William de le faire à sa mère ; William faisait souvent des baisers à Sabine, et ils aimaient bien ça tous les deux, cela des rendait heureux. Mais Nathalie, elle, elle n'avait pas trop apprécié les tentatives



de Claude. Elle trouvait ça dégoûtant ! Lui ne trouvait pas ça dégoûtant ! Au contraire ! Il trouvait cela très émouvant, très échauffant, très stimulant.

Comme elle boudait en mastiquant sa tartine, il refusa de continuer à partager son goûter, salua la grand-mère, et s'en retourna, seul.

Passer par le chemin de Vaugaland ne rallongeait pas son trajet. Il opta pour cet itinéraire en roulant vers Amboise.

À hauteur de la Mardellerie, il freina, et s'arrêta dans le carrefour. Il demeura un temps indécis, puis finalement s'engagea à nouveau dans l'allée des Bordiers. Comme plus tôt dans l'après-midi des jappements saluèrent son approche, et continuèrent comme il restait debout, hésitant encore, entre les deux piliers de l'entrée.

« Viens donc, Claude ! Couché le chien ! Couché ! C'est le p'tit Claude ! »

Claude poussa dans la cour sa bicyclette qu'il tenait toujours par le guidon, et l'appuya contre le mur, près de la porte. Il s'exprima, saluant Norbert, d'une voix un peu enrouée.

« Oui, bonsoir Claude !... Ben ! Reste pas planté là... Rentre ! »

Ils s'assirent. Norbert lui raconta à peu près la même chose que l'autre fois. Il regrettait d'avoir perdu Sabine. Il reconnaissait ne devoir s'en prendre qu'à lui-même. Mais retrouver une femme aussi jolie qu'elle, aussi... « aimable », n'était pas évident, pas évident du tout ! Sans se montrer particulièrement exigeant dans ses choix, toutes les femmes à qui il avait proposé de venir vivre avec lui avaient refusé l'offre. Si lui n'était pas très exigeant, il fallait croire que les femmes l'étaient, elles !

« Ah ! Claude ! Les filles ! Hein !

— Oui... C'est pas facile.

— T'as aussi des problèmes de ce côté là ?... Avec la petite de tout à l'heure ?

— Ben ! Oui ! Vous... Tu... nous as vu... tout à l'heure ?

— ... Je t'ai reconnu... Mais pas tout de suite quand t'es descendu de l'arbre. Et puis ton vélo... Elle, c'est pas la fille à Sophie Huron, des fois ?... Je sais plus comment elle s'appelle...

— Nathalie.

— Et avec Nathalie, ça n'a pas marché comme tu voulais ?

— Au début, si... Ensuite, « Non pas ça », et « Pas ça non plus », « C'est dégoûtant »... Et elle a eu peur quand elle a entendu ton p'tit camion. Et elle veut plus que je revienne la voir.

— En somme, nous voilà tous les deux tout seuls ! Tous les deux en manque !

— En... manque ?

— Ouais !... Tu comprends pas ?... Euh ! On aimerait bien jouer avec une fille, une femme, faire des choses... se mettre tout nu, se toucher... comme tu faisais ce tantôt... la toucher, la caresser, et elle, pareil, qu'elle nous touche... et tout ça, quoi ! Mais faut trouver quelqu'un qui veut bien jouer à ce jeu-là... On a drôlement envie de jouer, mais on peut pas, on est tout seul ! Ça nous manque drôlement de pas pouvoir faire souvent une partie de ce jeu-là ! Ça nous manque ! On est en manque.

— Oui... Alors, on est... en manque, tous les deux !

— Remarque, toi, Claude, ça devrait pas durer. T'es plutôt joli garçon. Et tu manqueras pas de filles, quand t'en rencontreras des plus grandes que ça commencera à travailler

sérieusement. Quand on grandit, ça devient plus important que quand on est petit. Tu devrais pas avoir de mal à trouver des filles qui voudront bien, qui demanderont que ça même... La Nathalie, elle est sans doute trop jeune encore pour toi. À mon avis tu plairas... tu plais déjà beaucoup aux filles... Et sûrement à certains garçons aussi.

— Ah bon ! À des garçons ?

— ... Euh ! Hmmouais !... Il y a des fois, des hommes... quand ils ne trouvent pas de femmes... pour jouer avec, ils trouvent des fois des hommes qui veulent bien... Et aussi, il y en a qui préfèrent jouer avec des hommes... Et aussi il y a des femmes qui vont avec des femmes... D'autres qu'aiment mieux des plus jeunes, ou des plus vieux... même qu'aiment mieux des moches, des laids, des gros... Quand tu mélanges tout ça, il y a des possibilités ! On dirait, en tout cas ! Mais il faut trouver « LE » partenaire... Tu comprends ?

— ... Ah !... Et c'est bien, une femme avec une femme ? Deux dames ensemble ? Ou, un... homme avec un autre homme ?... Deux monsieurs... deux messieurs... ensemble ?

— Booof !... Je sais pas trop... Faudrait le tenter, pour savoir... Ça doit pas être si mal, puisque ça se fait depuis que le monde est monde !... Je sais plus où, j'ai lu... Je lis pas beaucoup, mais enfin... Ou j'ai entendu dire... Jules César... Tu connais déjà, un romain de l'ancien temps ?

— Oui, oui ! Il a conquis la Gaule, la France de maintenant, l'Espagne, et l'Angleterre, et l'Égypte ! C'était un peu avant Jésus.

— Exact ! Eh ben ! Il faisait les deux, lui ! Avec les femmes, et avec les hommes. D'après ce que je me souviens, il était un homme pour les femmes, et une femme pour les hommes<sup>8</sup>...

— Ça veut dire quoi... au juste ?

— Hum !... Pfff !... Avec Nathalie, il y a bien dû avoir des moments où... où tu avais grandi... grossi... durci... Hein ?

— Oui, c'est vrai !

— Bon ! Eh bien !... Donc, quand... quelqu'une plaît à quelqu'un... Et réciproquement, l'inverse... et même sans que l'inverse soit nécessaire... »

Il lui expliqua les choses, simplement, sobrement, d'un point de vue relativement concret. Et se livra à quelques digressions sans prétentions exhaustives.

« Voilà ! Quand on ne peut pas faire tout ça, ou une partie de tout ça, on est « en manque », mon joli petit Claude, et on est malheureux. Tu vois, on est tous les deux en manque et tout seuls ! Sans personne à qui causer de ces choses là. Et sans personne avec qui les faire.

— ... On en cause, tous les deux !

— Ben !... Oui, mon petit chéri !

— Dis, Norbert, tu m'aimes bien, hein ?

— ... Oui, je t'aime bien.

— Moi aussi je t'aime bien... Et tu me dis « mon petit chéri » ! Et tu dis que... tu me trouves... joli ?

— Euh !... Oui. T'es plutôt mignon, faut bien le reconnaître.

— Ben alors, pourquoi qu'on essaierait pas tous les deux ensemble ?

— ...

— Tu disais, tout à l'heure, que les hommes avec les jeunes garçons, aussi... »

---

8 Suétone. « Vies des douze Césars ».

Claude s'était levé et approché, et serré contre Norbert toujours assis.

Celui-ci sentait bon l'eau de Cologne et le dentifrice mentholé. En rentrant après sa journée de travail, avant le repas, il s'était douché. Il avait adopté une hygiène stricte dans l'espoir de séduire plus aisément, et ce même au cas où se produirait une rencontre décisive au moment le plus inattendu. Il avait procédé à quelques travaux à la Mardellerie, et outre la restauration du portail et des piliers le soutenant, il avait doté le logement d'une salle de bain, non pas luxueuse, mais digne des appartements les plus modernes de l'époque.

L'enfant le tenait à bras le corps et appuyait sa joue contre sa large poitrine. Norbert en sentait la chaleur à travers sa chemise. Et malgré son col ouvert, cette chaleur lui était difficile à supporter.

« Dis, si tu veux, je peux monter sur tes genoux ? !... »

Il avait mis une main sur les reins du garçon. Il la laissa glisser plus bas sur, puis sous les petites fesses fermes et rebondies et en les soulevant l'aida à s'installer. Ils s'étreignirent, le menton dans le cou l'un de l'autre. Puis ils se baisèrent sur les joues d'abord, puis sur la bouche.

« Mon petit ! Mon petit ! Mon petit Claude ! On va fermer la porte, hein ! »

Il maintint contre lui le gamin déjà grand, qui s'agrippait à sa taille de ses cuisses nerveuses, et à ses épaules de ses bras accrochés l'un à l'autre derrière sa nuque. Norbert portant ainsi Claude, verrouilla l'entrée, et gagna la chambre.

« Ça creuse tout ça, mon pauvre petit bonhomme !

— J'avais pas goûté avec Nathalie... Juste un biscuit, avant qu'elle s'énerve... Et alors je suis parti !

— Et c'est pour ça que ton estomac et ton ventre gargouillaient. Je les ai entendus nettement... quand j'avais l'oreille dessus et que... J'ai pas pensé à te proposer quelque chose quand t'es arrivé tout à l'heure. J'imaginai pas... que t'allais rester si longtemps. Claude, mange pas trop vite quand même !

« Tu sais... Claude... faudra que ça reste un secret entre nous ! Tu comprends, entre nous deux ! Nous deux, seulement ! Personne d'autre ne doit savoir... pour nous deux... Ce qui s'est passé entre nous ! Faut pas en parler ! À personne ! Ni à Nathalie, ni à aucun copain, ni à aucune copine ! Ni à Sabine, ta mère, ou à son mari, ton beau-père ! Hein ! À personne ! Tu peux me le promettre ?... C'est sérieux, Claude !

— J'te promets ! Nous deux, on s'aime bien, et j'te promets. J'le dirai à personne. Personne ne l'saura. J'te promets. Euh !... Dis... Tu veux bien ? Je pourrai revenir, hein ? Et... on fera des trucs, tous les deux, hein ?

— ... Oui, d'accord. Mais surtout, je t'en pris, mon bonhomme, surtout n'en parle pas !... Bon sang ! Il est tard ! La nuit est déjà en train de tomber...

— Oh ! Est-ce qu'il y a la lune en ce moment dans le ciel ?

— Euh !... Je crois bien que oui...

— Je l'ai regardée, c'est vrai, la nuit dernière, après avoir été faire pipi. Tu sais, Norbert, maman, elle m'avait écrit des poèmes sur la lune ! J'en ai appris un, et je l'ai sur une page qu'est pliée dans la petite sacoche sous ma selle. Dis ça t'ennuierait qu'on aille le lire à

l'étang ?... Hein ? Avec maman, on l'a fait des fois... Je me souviens plus trop comment c'était, mais je me souviens que c'était vraiment bien. Dis, tu veux, Norbert ?

— Bon ! Ben !... On va prendre une pile pour y voir clair sur le papier... Quoi qu'i' fasse encore un peu jour... Et la lune, va-t-elle être levée ?

— Ça fait rien !... On y va !

— Oh ! Minute, papillon !

— Minute papillon !... Quand William, i' dit ça à maman, i' rigolent tous les deux. C'est comme ça qu'i's ont appelé le magasin de jouets. C'est super comme nom, c'est rigolo !

— Mmmouais... C'est rigolo...

— Ouais ! C'est comme ça qu'ils l'ont appelé le magasin, parce que maman, elle avait dit ça à Willam, une fois, au début, dans le magasin, justement. C'est super, le magasin ! I' y a plein de drôles de trucs !

— Ah ! C'est toi qu'est un drôle de gosse, mon petit Claude ! »

Dans le soir, le disque lunaire, encore pâle, se montrait tout de même au-dessus des bois. Ils se tinrent debouts sur la rive, tandis que, mi-déchiffrant, mi-récitant, Claude déclamait malhablement, avec en fond sonore les stridulations têtues d'une multitude de grillons.

« Ô Toi, divine Ishtar ! Ô divine Astarté !  
 Ô Sihh ! Ô Séléne ! Ô Toi, divine Lune !  
 Depuis toujours louée, belle divinité,  
 Tu nous gardes des horreurs de la nuit ! Ô Lune !  
 Ô Toi, déesse de vie ! Divine Astarté !

Déesse de la vie naissant dans les ténèbres,  
 Au cœur de la terre, dans sa profonde nuit  
 Chaude et humide, d'où le grain donne du fruit,  
 Où s'enfonce le dur soc, avant les semailles !

Déesse de la vie naissant dans les ténèbres,  
 Au sein des corps, dans le beau ventre doux des femmes,  
 Chaud et humide, près de leur généreux cœur,  
 Débordant d'amour pour le fruit de leurs entrailles !

Ô Lune ! Grand tourment sur la terre des hommes,  
 Quand les étoiles chétives, toutes tremblantes,  
 Orphelines de Toi, se voient transies de peur !  
 Sous les cieux ombreux, impossible de dormir,  
 Alors que sur nos têtes guette l'Épouvante !

Ô Lune ! Sublime au faite des cieux, Tu luis !  
 Et les hommes et les femmes sont en émoi,  
 Car ils ne craignent plus les ombres de la nuit.  
 Déesse des eaux, sous Ta bonne face ronde,  
 Près des sources vives, des lacs, où Tu Te mires,  
 Au bord des mares, des étangs, ils font la ronde.

En Ton amour les êtres sont en grande joie !

Et les très robustes petits Nains courageux,  
Sortant des cavernes sans crainte pour leurs yeux,  
Car douce est Ta lueur sous la voûte des cieux,  
Hors du royaume pierreux, gambadent, heureux !

Et les très nobles Elfes, beaux et délicats,  
Et les gentilles Fées, leurs si belles compagnes,  
Leurs jolis petits poings tendus, à bout de bras  
Agitent des rubans, au loin sous la ramure.  
Libres et légers, des mots doux ils se murmurent,  
Se donnent la main, folâtraient dans la campagne,  
Se donnent des baisers,  
Et dansent, guillerets,  
Entre les feux follets ! »

La lecture achevée, Claude se taisait. Il tendait l'oreille, il scrutait les eaux, leur surface aux faibles vaguelettes scintillant dans le clair de lune naissant, le fouillis grisâtre des roseaux, agités doucement d'un vent léger, les ombres des sous-bois.

Il se souvenait. Il se souvenait, plus jeune, sa mère à ses côtés, avoir cru un instant, fugitivement apercevoir, entendre « et les Nains », « et les très nobles Elfes », « et les gentilles Fées »... Mais il n'entendit que les crécelles des grillons opiniâtres, qu'un bruissement d'herbes sèches, provoqué peut-être par le trotinement menu d'un hérisson en maraude, que quelques clapotis dus aux activités nocturnes de quelque ragondin, ou à des sauts de poissons cherchant à gober des insectes. Au loin, il ne vit aucune lueur, et promenant le faisceau de la lampe, pas même la phosphorescence des yeux d'un habitant des bois, renard, ou chat errant. Mais la nuit n'était pas si épaisse qu'alors, et Claude avait grandi, et appris. Et la magie libérée par les mots déjà prononcés jadis, s'était diluée, dissipée dans les airs, dans le temps. Et l'esprit de Claude moins sensible qu'alors ne se portait ce soir là plus au rêve comme autrefois, comme parfois encore. Mais pas aujourd'hui.

Aujourd'hui Claude avait l'esprit ailleurs, l'esprit préoccupé de lui-même et pas suffisamment d'impalpables chimères, l'esprit occupé à se découvrir, à découvrir sa propre personne, son jeune corps qu'il sentait vivre, palpiter, en ce moment même, en pensant à Nathalie, à Sylvie aussi, moins farouche, qui avait déménagé aux vacances de Pâques pour suivre ses parents à Nantes où son père avait obtenu une promotion... en pensant à Norbert.

Comment avait-il pu se laisser aller à... ? Norbert s'en voulait terriblement ! Le manque ! Dans quels embarras s'était-il embarqué ? Pourvu que le gosse se tût et gardât pour lui leurs exploits de la soirée ! Ah ! Il n'était pas à proprement parler en retard pour son âge, celui-là ! Ce devait être héréditaire cette disposition... au sexe ! Comment acquérir la certitude que ce petit salopiot de Claude n'en vînt à vendre la mèche ?

« Hein ? Dis, Norbert, ça t'a plu ?... Moi, la fin me plaît bien...

— ... Oui !... Oui, la fin... Euh ! Les petits nains... et les fées... Relis-le encore une fois, Claude, si tu veux ! »

La nuit s'épaississait. Norbert caressa la tête du jeune garçon pendant que celui-ci lisait de nouveau, tenant d'une main la feuille de papier, de l'autre la lampe électrique. Norbert laissa sa grosse patte descendre sur la gracile et fragile nuque de Claude. Ses doigts, son pouce reposaient de part et d'autre, à la base du cou, sur les épaules de l'enfant. La lecture arrivait à son terme. Le jeune garçon se tourna vers lui.

« C'est bien. Oui. Donne-moi la pile, Claude !

— Norbert... Dis, toi non plus, tu n'en parleras pas ? Tu diras rien à maman ! Je crois qu'elle se mettrait en colère si elle savait ! Elle m'en voudrait, je suis sûr ! Et elle le dirait peut-être à William ! Tu diras rien non plus, hein ?... »

Norbert avait glissé la lampe dans sa poche, puis ramené Claude, qui le dévisageait dans la pénombre, contre lui. Ses doigts se recouvraient sur la nuque rejetée en arrière, ses pouces forçaient le menton vers le haut. Et l'enfant confiant lui caressait les hanches à travers le pantalon, et l'entrejambe au travers de l'entrejambe.

« Oh ! Norbert, comme t'es fort ! Tes mains sont dures ! Ça me plaît bien que tu sois fort comme ça !... T'es tout dur !... C'est parce que j'te plais ?... Je suis content d'te plaire !... Moi aussi, ça y est... je suis dur... Attends... Attends !... Maintenant, ça... ça... ça me fait... mal... »

Ces dernières paroles articulées avec difficulté, parvenaient lentement à l'esprit de Norbert Chomard... Rêvait-il ? Songeait-il ? Était-il tout à fait éveillé ? Il reprit pleinement conscience, et relâcha son étreinte.

« Pardon !... Ça t'a plu ?... Foutu gamin ! Sacré petit Claude !... Il est vachement tard ! Il serait grand temps que tu rentres chez toi, avant que tes parents s'inquiètent... Remarque, on aurait pu y penser plus tôt... Ils doivent déjà s'inquiéter, et pas qu'un peu !... Je vais te reconduire. »

La bicyclette fut chargée à l'arrière de la camionnette. Au sortir de la cour, Norbert hésita, puis tourna à gauche en direction des bois.

« Par où on passe ? On prend pas par le chemin de Vaugaland ? Ça va nous rallonger !

— Tu t'en apercevras pas. C'est pas comme si t'étais à vélo. On va passer par les bois, et par la forêt d'Amboise. On va joindre l'utile à l'agréable. On verra peut-être du gibier. J'en vois souvent en passant par là, même en plein jour. Et je te montrerai un fossé, près de l'étang des Jumeaux, où il y a plein de têtards. Ça grouille tant là dedans qu'on dirait une soupe au tapioca, mais pas de la même couleur ! Faut voir ça !

— La nuit, ils se cachent pas pour dormir ?... Et... C'est la saison des têtards en ce moment ?

— ... »

C'était la faute à Claude tout ça ! C'est Claude qui l'avait provoqué, lui avait mis en tête toutes ces idées, avait fait les premiers pas ! Il aurait dû le corriger, lui apprendre à bien se comporter !... Le pauvre gosse, il ne croyait pourtant pas mal faire ! Avait-il... Avaient-ils mal

agi ? Norbert avait pourtant fait montre d'un certain contrôle : il n'avait pas cédé aux demandes de Claude souhaitant expérimenter plus qu'il n'en aurait sans doute aisément supporté sans avoir subi au préalable une préparation progressive ! Et Norbert ayant montré dans son égarement sagesse et mesure, un examen médical de Claude, ne pouvait établir quoi que ce fût à son encontre. À supposer que Claude en vînt à évoquer leurs jeux, restait à Norbert la ressource de nier, d'accuser l'enfant de mensonge, en alléguant le cas échéant, la rancœur du gamin et de la mère à son égard, un désir malsain de vengeance de leur part.

Dans la lueur jaunâtre des phares, le tunnel sombre du chemin de terre sous les arbres, puis de la route sinueuse reliant Montrichard à Amboise, les branches noires chargées de feuilles grises masquant la lune en défilant devant elle, provoquaient un sentiment de malaise chez Claude, qui se taisait. Le périple prenait à ses yeux un tour lugubre, dans le ronflement du moteur et les grincements de l'Estafette fatiguée.

« Ben ! On t'entend plus, Claude ! Le coup de barre ?... T'as raison, au fait, j'y pense, pour les têtards. À cette saison, i' doit plus en rester beaucoup... Sont devenus des grenouilles déjà. Et de toute façon, à cette heure là, même avec les phares ou la lampe de poche, on n'y verrait pas grand chose... On va laisser tomber... Il est bien assez tard comme ça. Tes parents vont être aux quatre cents coups ! I' vont p't-être s'énerver... C'est normal... Faudra qu'tu reste calme et qu'tu d'mandes pardon de rentrer à cette heure-là ! Moi aussi, je m'excuserai. Je dirai que t'es resté manger à la maison... »

Les gendarmes, prévenus, avaient effectué des inspections des rives de la Loire, dans l'Île d'Or, puis sur la rive gauche du fleuve, le long du quai des Violettes, près de l'abattoir, sans trouver traces de la bicyclette de Claude. Et Sabine, le Rimmel liquéfié, surveillait le combiné téléphonique.

Le téléphone comptant alors encore relativement peu d'abonnés, William se rendit aux domiciles des principaux camarades de classe de Claude qu'il connaissait. Ayant pu joindre le directeur de l'école, il obtint quelques noms et quelques adresses supplémentaires.

Encadré de ses parents, Bruno Jounet, qui allait prochainement entrer en sixième lui aussi, émit l'hypothèse, ce projet lui ayant été confié, que Claude pouvait avoir décidé de rendre visite à une certaine Nathalie, à Vallières.

En boudant, Nathalie Huron, sans se perdre dans les détails, conta sa promenade avec Claude, et, sans vouloir en révéler la cause, dit leur fâcherie.

À la Mardellerie, seul le chien, donnant signe de vie, semblait présent. William remarqua dans la lumière des phares certains changements opérés en ces lieux, mais ne s'y attarda pas d'avantage.

De retour à Amboise, il arrivait chez lui lorsqu'il vit Claude sonner... et Chomard pousser le vélo, et Sabine sortir sur le seuil ! Il laissa la voiture dehors et se précipita. L'envie d'encore une fois, après toutes ces années pourtant, d'encore une fois frapper Norbert Chomard, manqua le submerger ! Il se maîtrisa, se contint difficilement d'engueuler Chomard, et Claude.

Norbert Chomard ne tenta pas de s'incruster. Bien au contraire. Il s'excusa d'avoir autorisé Claude à réciter à l'étang un poème, à la nuit tombée. Il précisa l'avoir fait dîner en attendant.

Et Claude, au moment où Chomard prenait congé de lui, se hissa sur la pointe des pieds et tendit le cou pour « faire la bise » ! Après un instant d'hésitation, l'autre y consentit. William souffla fortement par les narines, et se tourna vers Sabine. Son épouse affichait un air

soucieux... Avant qu'il ne s'esquivât on remercia Chomard de s'être donné la peine de reconduire Claude ; mais on se garda bien de l'inviter à prendre un verre. Ensuite, la famille reconstituée s'enferma à double tour.

« ... Au moins, tu aurais pu dire où tu allais ! Enfin ! Te rends-tu compte qu'on a eu peur pour toi ? On redoutait... un accident... ou... ou quelque chose de plus grave encore ! On avait prévenu la gendarmerie pour te rechercher... Ta mère s'est fait du souci pour toi ! Te rends-tu compte qu'à cause de toi, Sabine, ta mère... Te rends-tu compte que tu as fait pleurer ta mère, Claude ? Tu mériterais... Je sais pas c'qui m'retient de te foutre une bonne... !

— Norbert, i' m'avait dit qu'vous alliez être en colère après moi... et qu'ce s'rait normal ! Et ben, moi, je dis que non ! Lui, il était content de m'revoir. Moi, j'étais content d'revoir Norbert. Et j'étais content de rentrer ici ! Maintenant, non ! Et pi tu veux m'battre pa'c'que tu m'aimes pas toi ! Et qu't'es pas mon père !

— Claude ! Claude ! Ça suffit maintenant ! Ne parles pas à William sur ce ton !

— Je ne suis que ton beau-père, certes ! Je ne suis pas ton « père », pas ton « géniteur ». Et Chomard non plus ! Mais, moi, je suis ton « père » plus que quiconque ! Et le seul « père » que tu aies vraiment Claude ! Et qui soit heureux de t'avoir pour fils ! Et j'estime m'être montré plus à la hauteur de ma fonction de père, que jamais ce Norbert Chomard !

— Je sais bien que vous en pensez du mal de lui ! Vous avez pas arrêté d'me mett'en garde cont' lui ! Mais il est plus comme avant ! I' boit plus, et il est gentil maintenant, lui ! I' m'crie pas après ! »

Claude se mit à sangloter, puis fondit en larmes, en suffoquant, secoué de spasmes. William Deboissy restait debout face à lui, ne sachant quelle attitude adopter en cette circonstance inhabituelle. Il était contrarié et peiné. Il détacha son regard de Claude, et chercha le regard de sa femme. Claude s'enfuit dans sa chambre.

« William, je suis désolée... Je... Je te demande pardon... pour lui ! Je... Je t'en prie... Ne lui en veux pas... Je...

— C'est pas grave, Sabine... Va plutôt essayer de le consoler. Rassure-le, qu'il ne passe pas la nuit en s'imaginant... qu'on ne l'aime pas... qu'on ne l'aime pas, ou moins qu'avant... »

Sabine serra dans ses mains celles de William, lui donna un baiser sur la joue, et rejoignit Claude. Plus tard celui-ci revint trouver son beau-père, toujours dans le salon.

« Maman, elle a dit que j'avais exagéré... C'est vrai... C'est moi... J'ai été méchant en te disant... J'aurais pas dû... Tu sais, William, j'regrette, parce que... C'est vrai, t'es toujours gentil avec moi... Et puis, j't'aime bien, tu sais... même si j'ai dit... Mais... tu... tu pleures, papa ! »



## CHAPITRE VI

Claude ne s'attendait pas à une telle différence d'organisation entre deux établissements si proches, le lycée, accueillant des élèves de la sixième à la terminale, et l'école primaire. On lui avait pourtant expliqué les changements auxquels il fut confronté. Il n'en prit la mesure, les explications fournies ne prirent pour lui un sens, que lorsqu'il ne retrouva dans sa classe aucun de ses camarades de Claris de Florian (il avait choisi l'allemand comme première langue vivante), que lorsqu'il dut changer de professeur et de classe à chaque cours, à chaque heure. Il en ressentit un bouleversement si radical dans sa vie que ses performances scolaires s'en trouvèrent altérées. Plus jamais il ne fut le meilleur, lui auparavant toujours premier, ou second par un mauvais hasard, derrière la grosse Marie-Laure Duvivier. Il rentra dans le rang, devant se satisfaire de ne plus être « bon », mais dans la bonne moyenne seulement. Il considérait ses camarades avec peu de sympathie. Ils lui étaient étrangers. Ils l'intéressaient peu. Lui, il se sentait différent.

Quelques matières l'intéressaient plus spécialement, et en particulier l'histoire, la géographie... Certains professeurs aussi lui plaisaient bien, et parmi ceux-ci ce professeur d'histoire-géographie justement, un tantinet hâbleur peut-être, ancien baroudeur ayant goûté l'opium au Cambodge, et vogué sur le Mékong dans la longue barque, propulsée par une vingtaine de rameurs bruns, minces et musclés, d'un prince kmer, et à ses côtés, en devisant sur les thèmes du souvenir chez Proust, des fantasmes érotiques d'un Guillaume Apollinaire. Ce professeur de mathématiques également, sec, nerveux, autoritaire, mais brave homme soucieux de faire progresser ses élèves. Et la stricte, mais belle, et blonde, aux yeux bleus, mademoiselle Bannwarth, s'exprimant si joliment dans la difficile langue germanique.

Chaque semaine, ou tous les quinze jours, de toutes façon sans jamais pouvoir attendre plus de trois semaines, le jeudi, son jour libre d'activité lycéenne, après s'être rendu le matin à son cours de catéchisme, et avoir déjeuné, l'après-midi il partait faire une randonnée à bicyclette, en direction de Vallières.

Quand il y retourna la première fois après... c'était encore les vacances. Norbert arriva seulement lorsque Claude ayant attendu plus d'une heure près de l'étang, s'appêtait à repartir. Ensuite Norbert laissa en un endroit convenu, dans une petite fente du mur de l'écurie, le long de l'allée des Bordiers, un mot avec l'indication de l'endroit où il travaillait. Claude s'y rendait alors. Norbert le remarquait, et ne tardait pas à débaucher et à le rejoindre à la Mardellerie. Mais la plupart du temps ils en vinrent à se fixer rendez-vous, et ces après-midi là, Norbert, chez lui, attendait Claude.

Claude aimait bien jouer avec Norbert, être le jouet de Norbert.

Il ne diminua notablement la fréquence de ses promenades à bicyclette qu'au plus dur de l'hiver. Et toujours il s'efforça d'être de retour de bonne heure à la maison, à Amboise. Parfois ses parents, Sabine et William, s'inquiétèrent un peu de cet engouement immodéré de Claude pour ces randonnées vélocipédiques entreprises hebdomadairement ou presque, et ce quelque

fut le temps. Quand des troubles du transit intestinal, des coliques l'indisposèrent, à maintes reprises, ils insistèrent auprès de lui afin qu'il se dépensa moins, fit des efforts moins violents ou moins prolongés durant ses excursions, et se couvrit davantage.

L'hiver passa, puis un nouveau printemps, et un nouvel été s'annonça. Claude parallèlement se passionnait curieusement pour ses cours de catéchisme et entreprit de se préparer sérieusement à sa communion solennelle, qui serait aussi sa « première communion ».

Il discutait assez souvent avec la grand-mère Yolande qui lui donnait des éclaircissements supplémentaires sur la façon dont il convenait, à un chrétien, d'appréhender le monde, les différents aspects de la vie. Elle lui commentait dans une perspective chrétienne, très catholique romaine même, des faits de société, l'actualité, le contenu du journal télévisé, de certains articles de la presse locale ou de diverses revues auxquelles elle était abonnée, ou reçues par Sabine ou William. Claude, encouragé par Yolande, assista également, outre, tout un jeudi après-midi, à une « retraite », à une autre réunion préparatoire de la « communion » à l'une des salles paroissiales, et toutes deux animées par le père Folliguet, à la belle voix grave, au ton chaleureux.

Claude trouva le prêtre sympathique. Et l'intérêt que le jeune garçon portait à la question religieuse n'échappa pas au vieil homme qui entreprit un sondage assez poussé de ses connaissances sur le sujet, avant d'échanger avec lui par la suite quelques mots, le plus souvent possible, en diverses occasions, notamment à la fin de l'office dominical auquel Claude accompagnait toujours la grand-mère Yolande.

« Norbert, c'est bientôt ma communion solennelle. Et je promettais d'être fidèle... à l'Église, à l'enseignement de Jésus... Parce que ça me plaît et que je trouve ça bien. Alors... Ben !... Alors j'ai décidé... Ce serait mieux que tous les deux... Ce que... Ce qu'on a fait tous les deux, c'est pas bien, en fonction de tout ça, quoi ! C'est pas bien !... Norbert... Ça me plaisait, mais... c'est pas bien !

— T'en as marre ?

— ... Non... Je ne peux pas dire... Mais je me rends compte... qu'il faut pas continuer... que je peux pas continuer. Tu sais, je crois en Dieu... Alors ça peut pas continuer... Il faut être logique...

— Ah ! Ouais ! C'était trop beau pour durer ! Et alors, pourquoi t'es quand même venu, Claude ?

— Ben ! On peut plus continuer à se voir comme avant... Et j'me suis dit que... J'ai préféré te le dire de vive voix... Et p'i', te revoir une dernière fois... Enfin, on pourra se voir, mais normalement... Tu sais, Norbert, pour toi aussi, c'est pas bien, c'qu'on a fait... Mais j'irai rien pour pas, des fois, qu't'aies des ennuis. Pas même à confesse avant la communion ! J'fais un acte de contrition parfaite... Mais... Je voudrais bien, j'aimerais bien, si tu voulais... le faire une autre fois. Aujourd'hui, on pourrait... tu pourrais, si tu voulais, Norbert, me le faire encore une fois... Tu mettrais beaucoup de pommade, celle qu'est calmante que t'as, hein ? Et aujourd'hui tu pourras faire tout c'que tu veux ! »

Comme il l'appréciait, Norbert prit Claude d'une large pogne, d'un doigt épais dont il l'écartait. Il le maintenait, le soutenait, le soulevait un peu par courts instants, le guidait, lui donnant d'une pression d'un côté ou de l'autre, vers l'avant ou vers l'arrière, des ordres appuyés parfois de la voix. Et Claude, docile, obéissait ; l'air frais de la profonde demeure

provoquant des frissons sur sa peau blanche et fragile d'enfant. Ainsi il déambula à travers la grande maison, arrêté ici ou là, le temps de prendre une pose que Norbert lui décrivait, de réciter plus loin, dans le cellier, ou au grenier, bras et jambes écartés et tendus, un poème écrit par Sabine. Et Norbert de sa main libre, selon qu'il se satisfaisait ou non de la prestation de Claude, le caressait, ou le pinçait, ou lui donnait une bourrade, ou faisait mine de l'étrangler. De retour dans la chambre, de la ceinture de son pyjama, Norbert lui attacha les mains dans le dos, et sortit un autre tube du tiroir d'une table de nuit...

Claude dut expliquer quelques hématomes marbrant ici ou là son épiderme par un échange de coups avec un autre élève. Très longtemps, il se ressentit de sa dernière visite à la Mardellerie ; jusqu'à la cérémonie religieuse, où son air grave et sa démarche raide n'étaient pas seulement dus à sa concentration, à son émotion.

Ensuite, Claude occupa ses loisirs à des activités plus anodines et conformes aux occupations habituelles des garçons de son âge. Il lisait. Il commença aussi à construire des maquettes d'avions en plastique qu'il installait ou suspendait par des fils de Nylon, sur ou au-dessus d'une base aérienne miniature dont il avait confectionné le décor dans la pièce que William lui avait concédé comme salle de jeux. Claude sortait peu dorénavant, et Sabine et William s'étonnèrent de son désintéret soudain pour les balades à vélo, mais ne s'en formalisèrent pas, comme du fait qu'il affectionnait peu la compagnie des autres enfants. Seule Clotilde, sa petite sœur, semblait trouver grâce à ses yeux.

Avec le second trimestre de sa classe de cinquième « classique », Claude entama l'étude du latin, une « langue morte » qui le fascinait., mais dont la complexité, les déclinaisons, la syntaxe, le désolait. Toutefois, en consacrant le soir rarement plus d'une demi-heure à son travail personnel, sans plus d'effort, et sans jamais y consacrer ses jeudis ou ses dimanches surtout, il parvenait à se maintenir à un niveau tout à fait honorable.

Cet après-midi là, Claude, à son habitude, s'ennuyait pendant la récréation. Il attendait, appuyé contre un des érables de la cour, le début du cours d'éducation physique. Il jeta un coup d'œil à Cyril Misson allant chercher son dictionnaire d'anglais dans son cartable.

Mademoiselle Douvieux s'était évertuée à expliquer dans la perfide langue d'Albion et avec force mimiques, soufflant, feignant transpirer exagérément et de s'essuyer le front, feignant l'épuisement, le mot « busy ». Cyril avait compris, d'après les explications et toutes les singeries du professeur, que cela signifiait « fatigué ». Claude, un moment aussi, l'avait cru. Mais il avait éprouvé le besoin de vérifier ses déductions en compulsant son dico pendant la leçon, ce qui lui avait valu une remontrance acerbe de la part de la vieille Douvieux. « Fatigué », selon ses recherches se traduisait plutôt par « tired », « jaded », ou encore par « weary », « busy » par « occupé », « affairé ». En ce qui concernait la laide, vieille, inélégante et peu coquette madame Douvieux, on aurait pu croire qu'une occupation quelconque ne pouvait être que fatigante. Sûrement considérait-elle ces cours, avec ces gosses à supporter, qui occupaient ses journées, et accessoirement lui permettaient de gagner sa vie, comme une corvée pénible, horripilante, exténuante ! La pauvre !

Claude s'alanguissait dans l'atmosphère émolliente de cette belle journée du début d'avril. Il admira le haut Robinier ombrageant l'escalier escaladant le flanc du coteau et amorçant la montée vers les bâtiments préfabriqués des classes constituant l'extension la plus récente du lycée, et plus haut les frondaisons des arbres couvrant le sommet du talus, et au-dessus le beau ciel bleu parsemé de gros nuages blancs et jouflus.

Un gamin, un petit jeune de sixième, qu'il avait défendu une fois déjà contre un plus grand, s'approcha de lui en reniflant.

« Qu'est-ce qu'i' t'arrive encore, mon vieux ?

— C'est Christian Brécard... Il m'a fait mal, ce connard !... Il en a toujours après moi, lui, maintenant que le gars Panettrat, i' m'laisse tranquille... C'est pour ça que j'viens t'voir !

— Tiens, quand on parle du loup ! Le v'là qu'i' s'radine par ici, ce grand dadais de Brécard ! »

L'autre s'approchait, après s'être tourné deux ou trois fois vers un groupe de copains attentifs.

« T'as sans-doute une bonne raison, pour t'en prendre à un plus p'tit qu'toi !

— J'i' ai fait voir un truc au minus ! I' t'a pas raconté ?

— Il a pas encore eu le temps de m'expliquer tes conneries en long, en large et en travers, figure-toi, et v'là qu'tu rappliques déjà ! Comme la misère sur le pauvre monde !

— Ah ! Ouais ! Et qu'est-ce qu'on en connaît, Môôdsieur Claude Machinchose, de la misère, à la Quincaillerie Générale et cetera ? Figure-toi, que j'i' ai montré ça ! »

Soudainement, Christian Brécard, les bras tendus vers le bas, les poings serrés en avant, martela violemment l'entre-cuisse de Claude, avant que celui-ci ne parvînt à esquiver les coups.

La douleur l'empêcha de mener une poursuite efficace et réellement vengeresse. Il put seulement tenter un croc en jambe n'entraînant guère plus qu'un trébuchement de l'agresseur. À l'arrêt, en grimaçant, légèrement courbé sur lui-même, Claude vit Christian Brécard se retourner, content de son bel exploit, et il l'entendit s'égosiller à son intention.

« Ça, c'est un coup bas, mon pote ! T'auras toujours appris ça, aujourd'hui ! Un coup bas ! Andouille !

— Pauv' con !

— I' m'a fait pareil ! Dans le ventre ! I' s'est penché, pareil ! tout d'un coup, pour rien ! Badabam ! Badabam !

— Ben ! C'est pas dans le ventre qu'il m'a cogné, l'imbécile ! C'est plus bas ! Bon sang ! Ça fait mal !

— Ça va pas ? T'es tout blanc !

— Si ! Si ! Ça va ! Ooooh ! Bordel ! Ça fait drôlement mal !

— Tu veux aller à l'infirmerie ?... T'es sûr, ça va ?

— Hmmm ! Ça va... mieux ! Oui, ça commence à aller mieux. »

Dans la grande salle de sport, au sol goudronné, aux ordres du professeur, un petit gros d'une cinquantaine d'années à l'estomac très proéminent, ils couraient dans un sens, puis dans l'autre, accomplissaient des sauts cambrés, fléchissant sur leurs jambes à la réception jusqu'à toucher le sol poreux et rugueux du bout des doigts, pour, d'une détente, se redresser en se projetant en avant et reprendre leurs tours, dans le soleil printanier, dont les rayons se matérialisaient, après avoir traversé la haute paroi vitrée donnant sur la cour, dans l'air épais chargé de la poussière âcre montant, sous les foulées des élèves, de l'étonnant revêtement de

bitume. Lors du cours, Claude, serré dans un short trop ajusté, ressentit plusieurs élancements douloureux à l'occasion de quelques réceptions. À la sortie, il se hâta vers les abris à bicyclettes. Christian Brécard n'avait pas lambiné, et avait déjà disparu. Ce n'était que partie remise !

Ses devoirs expédiés, Claude compta son argent de poche, et gagna Minute Papillon. Il souhaitait s'offrir une nouvelle maquette. William tenait à ce qu'il payât la plupart des jouets qu'il souhaitait, afin d'apprendre la valeur de l'argent, et d'acquérir quelques notions élémentaires concernant la gestion d'un budget. Claude se rappelait les discussions, les négociations plutôt, avec sa mère et William, pour obtenir un simple escompte de quinze pour cent sur tous ses achats, dans les différents magasins de son beau-père, et récemment pour arracher une « augmentation ». Mais ses parents ne se montraient pas si pingres, et souvent à une occasion ou une autre, lui offraient, trop rarement à son goût, ce que ses « revenus » ne lui permettaient pas d'acheter. En arrivant à la boutique, il songeait se procurer le bombardier allemand Dornier DO 80. Une livraison toute récente, évoquée par William la veille, avait enrichi l'étalage de nouvelles boîtes. Après maintes hésitations, et en fin de compte, Claude opta pour l'achat du bombardier bipoutre américain Northrop Black Widow. Il en débuta l'assemblage le soir même.

« Si le latin avait provoqué chez toi un engouement aussi intense et aussi durable que celui que tu as pour tes maquettes, tu aurais peut-être obtenu une meilleure moyenne à la fin du trimestre qui vient de s'achever. Onze, en latin ! Ce n'est pas mauvais-mauvais, mais... Si tu travaillais un peu plus... Si tu travaillais un peu à la maison, cela pourrait être mieux ! En règle générale, je trouve que tu ne travailles pas beaucoup à tes leçons, à tes devoirs, le soir. Sabine est de mon avis, mais elle prétend que, puisque les résultats sont convenables, ce n'est pas si grave. Moi... Claude, tu vas trouver encore que je ne suis jamais satisfait... Claude, moi, je pense que tu devrais t'efforcer de travailler davantage ! Tu obtiendrais ainsi de bien meilleurs résultats. Tu serais dans les premiers de ta classe, ce qui serait toujours flatteur, et pour toi et pour nous... au lieu de figurer au milieu du lot. Mais aussi, et surtout, ce qui me semble le plus important, cela t'habituerait à apprendre, cela te permettrait d'améliorer tes méthodes de travail, ce qui, plus tard, te sera utile lorsque tes capacités naturelles de mémorisation, d'acquisition des connaissances en viendront... à être saturées... Tu m'écoutes, Claude !

— Oui. J'ai compris, p'pa... Mais, William, j'ai des bonnes notes... Enfin, j'ai jamais moins de dix de moyenne, dans toutes les matières ! On verra plus tard, si ça baisse !

— Justement, si tu prenais l'habitude de travailler, un peu plus, d'ores et déjà, tu éviterais un risque de découragement lorsqu'il faudra...

— Allez, les garçons ! À table ! Nous les filles, nous sommes déjà prêtes, et nous vous attendons ! »

Le lendemain matin, Claude se réveilla très tôt. Le jour n'était pas encore levé. Une effroyable souffrance le tira du sommeil, une douleur aiguë, lancinante, qui ne cessa pas durant plus d'une heure.

Le docteur Bopounault, le médecin de famille, en fait celui qui suivait Yolande Deboissy régulièrement, et incidemment le reste de la maisonnée, fut assez rapidement sur place.

Il hochait la tête, en clignant des yeux derrière ses lunettes aux larges montures et aux verres épais. D'ailleurs, on aurait pu croire qu'il avait toujours les yeux fermés ! On distinguait

à peine ses iris, ou ses pupilles, même. Le simple fait de devoir soutenir toute la journée sa grosse tête, au-dessus de son corps si frêle, semblait l'exténuer. Et du matin au soir, quelque fût l'heure à laquelle on en venait à le consulter, il paraissait somnoler, debout, ou assis, tout en prodiguant parcimonieusement ses conseils, à mots comptés, et à voix basse. Claude, lorsqu'il en parlait, le surnommait « monsieur Bizarre », ou « monsieur Tout Chose ».

Claude dit avoir reçu des coups la veille et avoir éprouvé des élancements pendant les exercices sportifs. Et le bizarre docteur Bopounault, après l'avoir examiné, hocha encore la tête. Il y voyait cependant suffisamment à travers la fente de ses paupières, et put s'installer au bureau de Claude, sans se cogner trop fort, ni rien renverser, pour rédiger son ordonnance. Ensuite il s'entretint brièvement, hors de la chambre, avec Sabine et William, qui le accompagnant tentaient d'en savoir un peu plus. Bopounault leur apprit que Claude souffrait d'une « épididymite aiguë ».

Le testicule droit, très enflé, permit tout juste l'emploi d'un suspensoir au début du traitement antibiotique. Les injections intramusculaires de pénicilline se révélèrent difficiles à supporter. L'infirmière, une bonne sœur un peu hommasse, les pratiquaient tous les jours, ensuite tous les deux jours, alternativement dans une fesse, puis dans l'autre.

La douleur originelle s'estompa donc en un peu plus d'une heure, pour ne plus revenir. L'enflure se résorba doucement, mais pas totalement, loin de là. Et la haute et large bonne sœur piquait régulièrement les fesses de Claude. Et il en pleurait parfois, tant les aiguilles et le produit diffusant mal à travers ses chairs les avaient endolories.

« Monsieur Bizarre » se décida enfin à recommander la visite d'un spécialiste. On consulta, sur la recommandation du médecin, le professeur Pincevent à la clinique Saint-Godefroy, au nord de Tours. Le lendemain, Claude était hospitalisé.

Une infirmière lui raconta qu'après l'opération, avant de reprendre pleinement conscience, il avait cherché à arracher ses pansements, et qu'il avait été nécessaire alors de lui attacher les mains au lit et de le surveiller. Vu l'état de la plaie, telle qu'elle lui apparut plus tard, Claude finit par la croire. Les soins, les changements de pansements, furent loin d'être très agréables ! Si peu agréables, que l'approche du chariot, sur lequel tintinnabulaient les accessoires, en vint à l'angoisser réellement ; surtout à cause du traitement antibiotique qu'il appréhendait grandement, les douloureuses injections de pénicilline, toujours, dont il pâtit encore !

La plaie ne s'était pas refermée complètement, et les fils avaient été ôtés. Par l'ovale béant de la blessure, Claude pouvait voir, du moins le supposait-il, la surface de son testicule se trouvant là exposée, et apparaissant semblable à celle d'une olive noire... Il s'inquiétait tout de même un peu. On le rassura. Le chirurgien le laissa s'en retourner chez lui ainsi : la plaie allait continuer à cicatriser !... Il lui fallait se montrer patient et courageux !

Il l'avait été, patient et courageux, il le fut encore. Il trouva même plaisant le jour de son départ : un autre petit garçon, accueilli au même étage, échappant à la surveillance des infirmières, lui rendit visite et lui montra, un pouce supplémentaire, accroché sur l'extérieur de son vrai pouce, un sixième doigt à sa main gauche, un doigt dont il était fier, mais devant être amputé.

Sabine, William et Claude retournèrent à Saint-Godefroy à l'occasion de la visite de contrôle. La cicatrisation n'avait pas progressé. Pincevent prononça une nouvelle admission de Claude dans l'établissement et une nouvelle opération, « afin d'arranger tout ça définitivement ». Pincevent, le chirurgien, procéda cette fois, à l'ablation de la glande.

Claude jugea plus éprouvant ce nouveau séjour en clinique, mais ne souffrit pas outre mesure de cette deuxième intervention. De sa nouvelle chambre il ne distinguait rien du monde extérieur, que la cime des arbres d'un parc au-dessus d'un haut mur retenant en partie le flanc du coteau et protégeant l'établissement hospitalier d'une rue. Il apercevait seulement le toit des camions les plus élevés, empruntant cette voie peu passagère. Mortel ennui !

L'infirmière qui s'occupait le plus souvent de lui était jeune et jolie. Mais jamais, pendant les soins, ou en la voyant lorsqu'elle venait prendre de ses nouvelles, ou lorsqu'elle accompagnait le docteur Pincevent, ou en pensant à elle, même le soir, il ne lui fut possible de « devenir dur », comme autrefois, comme « avant » ! Il ne s'y essaya plus et se consola en se disant que cela « reviendrait » quand il serait complètement guéri, et après les maudites piqûres.

La plaie cicatrisa sans problème, et Claude put s'en revenir chez lui. Sa mère le dorlotait, son beau-père le ménageait. Juillet était déjà bien plus que simplement entamé ! Un trimestre perdu ! Une année scolaire perdue ! Il lui faudrait redoubler sa cinquième. Mais il était vivant ! Vivant, mais las.

Sur la terrasse dominant la cour et ses deux tilleuls, avec en face les appartements de grand-mère Yolande, il était installé sur une chaise longue, à l'ombre d'un vaste parasol aux larges secteurs bruns et blancs. Sa mère lui servit une orangeade et reposa la bouteille sur le plateau, près de lui, sur la grande table blanche, inondée de soleil. Elle lui sourit. Elle se tourna et sourit encore. Claude suivit son regard. William se tenait dans l'encadrement de la porte-fenêtre, l'air grave. Il fit de la main un petit salut à Claude, et referma son poing. Il frappait sur ce poing, à petits coups heurtés, un carnet mince et marron. Il appela Sabine.

« Regarde ça ! Le carnet de santé ! Tu lui as demandé de le remplir avant que nous partions... En ce qui concerne la dernière fois, le premier juillet, il a mentionné l'ablation du testicule droit, évidemment. Et pour la fois précédente, en mai, regarde : « intervention pour torsion du testicule droit : détorsion et libération » ! Détorsion ! Détorsion !... Merde !... Et viens voir ce que j'ai trouvé dans un bouquin. J'aurais dû l'ouvrir plus tôt, bon sang !... Et le lire ! Suffit pas d'acheter un livre pour savoir ce qu'il y a dedans. Ça ne marche pas par osmose !... »

Claude était fatigué et préféra quitter la terrasse, et gagner sa chambre, afin de se coucher, plus benoîtement, dans son lit, en vue d'une bonne sieste. En rejoignant ses parents pour les en aviser, il perçut des bribes de conversation. Et celle-ci le concernait. Silencieux, il s'arrêta dans le corridor et écouta.

« ...Avec sa gueule de zombie, comment ai-je pu lui faire confiance ?

— Oui... Moi-même qui n'aime pas spécialement les médecins, tu le sais, je n'ai pas jugé utile de chercher à entendre un autre son de cloche !... Faut pas t'en vouloir, William, tu n'y es pour rien... Ou... On n'est pas plus fautif, l'un que l'autre... On ne pouvait pas se douter...

— On ne fait pas confiance aux garagistes, et on a fait confiance à un incapable de toubib ! Et pourtant les risques de se planter sont en médecine autrement plus nombreux et plus importants... Et l'autre charcutier de Saint-Godefroy !... Hein ! Pareil ! Sur le parking de la clinique, à nos visites là-bas, t'as vu les guindes qu'il se paye ! Sur son emplacement réservé, tantôt une Lincoln Continental, tantôt une Jaguar Type E ! Et tout le reste doit être à l'avenant. Pour tout ça, faut qu'il opère souvent, le gremlin ! Le plus souvent possible ! Pas étonnant qu'il

ne se soit pas montré loquace lors de nos entrevues, bien qu'on ait essayé de lui tirer les vers du nez ! Il ne voulait pas faire de tort à cette nullasse de Bopounault, et avoir les mains libres ! Il a besoin de fric ce gars-là ! Alors, on détord un testicule qui est foutu, parce qu'après plus d'un mois, tu penses... Ça permet d'opérer deux fois au lieu d'une, parce qu'en définitive, le testicule, il faudra bien l'enlever un jour ou l'autre !...

— L'infirmière, elle m'a dit...

— Oh ! Claude ! Tu es là, mon bonhomme !

— Tu sais de quoi on parle ? Tu as entendu ce que nous disions ?

— Oui, mais pas tout... Vous parlez de moi, et des docteurs.

— Tout juste ! Et alors, l'infirmière, que t'a-t-elle dit ?

— Ben !... L'infirmière... Mais après elle m'a demandé de ne pas le répéter... Que ce serait mieux pour elle. Elle m'a dit qu'elle préférerait ne pas avoir d'ennui... avec le docteur Pincevent.

— Claude, répète-nous les propos de l'infirmière. On te promet que nous ne les rapporterons à personne d'autre !

— Bon !... M'man, l'infirmière, la plus jeune, elle m'a dit que le docteur... Je me souviens plus bien comment il s'appelle, le docteur... je sais plus comment... trouvait que le docteur Pincevent, il « charriait quand même », et qu'elle aussi elle trouvait qu'il abusait, et qu'il aurait bien pu faire ça la première fois... Voilà ! Elle m'a dit ce qu'un autre docteur lui avait dit...

— ... Eh bien !... cela corrobore nos propres déductions... En plus, d'après ce qu'on peut lire là, dans le cas d'une infection, si ça en avait été une, il se serait plutôt agi, d'après certains des symptômes, d'une orchite, ou d'une orchi-épididymite... mais sans signes précurseurs à proprement parler, sans fièvre... sans expansion de la congestion... Et il est précisé ici, qu'il convient, en premier lieu, en particulier chez un garçon de moins d'une quinzaine d'années, de suspecter une torsion de testicule, ce qui constitue une grande urgence chirurgicale !... Nous avons tous les éléments, ici, à la maison, en moins d'une page !... Je ne pensais plus à ce bouquin... Ce dictionnaire médical... Je ne m'en étais jamais servi !... Je ne m'en suis vraiment rappelé que sur la route, en conduisant, quand nous te ramenions de Tours. Je me disais... Pour un problème pris en charge quasi immédiatement par un médecin, les conséquences ont été bien complexes et bien longues... Toutes ces injections... Deux opérations... Et le retard, un an, que cela va immanquablement, provoquer dans ta scolarité !... Claude, ça n'y changera rien, je sais... Claude... je te demande... nous te demandons pardon de ne pas avoir...

— ... C'est rien... Tu sais, papa... c'est fini, ça va mieux.

— Je vais prendre un rendez-vous chez Bopounault, et chez Pincevent, ou même, pas besoin de rendez-vous, je leur soufflerai dans les bronches et...

— Ce n'est pas vraiment indispensable, à mon avis ! Attends, William, s'il te plaît... Claude, tu voulais quelque chose ? Peut-être devrais-tu te reposer un peu, tu as l'air fatigué.

— Justement, je voulais vous dire que je restais pas sur la terrasse. Il y a trop de lumière... Je vais dans ma chambre, me mettre au lit.

— D'accord ! C'est tout ? Tu ne voulais rien d'autre ?... Eh bien ! vas-y, alors... Tout à l'heure, j'irai voir si tout va bien. D'abord je vais encore parler un peu avec William. »

Claude s'allongea. Empilés sur un angle de son bureau il distinguait dans la pénombre ses livres de cours. Le livre de français, plus épais et d'un format plus réduit se trouvait au sommet. Il se souvint de cet autre ouvrage que William lui avait donné, où l'on pouvait lire des poèmes de Joachim Du Bellay, de Ronsard, et où figurait une reproduction d'une gravure montrant la belle Cassandre... Cassandre Salviati, les seins nus ! Il pensa à sa mère qu'il voyait



parfois sortir du bain, et aussi regagner sa chambre, sans rien ! Comme sa mère était belle, plus encore que Cassandre ! Il pensa à la blonde mademoiselle Bannwarth, qu'il s'imaginait serrée dans un vieil uniforme allemand, comme si elle sortait d'un film du dimanche soir à la télé. Et il s'imaginait en sa compagnie, à la Mardellerie, avec Norbert... Cela marchait toujours ! Son corps fonctionnait comme avant !... Rassuré, il sombra bientôt, malgré lui, dans le sommeil.

« Je ne pense pas qu'il est utile de rencontrer à nouveau Bopounault ou Pincevent. Si tu t'énervais, si tu perdais ton contrôle, ou bien si l'un de ces charlatans... Cela, de toute façon ne changera rien du tout non plus, comme tu disais ! Et tu peux être sûr qu'ils ne s'excuseront pas ! Ils te feront peut-être même le coup de l'indignation, en te rappelant que la médecine n'est pas une science exacte à proprement parler, et qu'ils n'ont une obligation de résultat que toute relative !

— On pourrait fort bien leur foutre un procès au...

— Laisse tomber, William ! Claude a été assez ennuyé avec ça ! Imagine-toi les expertises, contre-expertises qu'il aurait à subir ! Et pendant combien de temps ? Les procédures de ce genre sont inhabituelles et toujours longues, très longues !... Et pour quels résultats ? Les experts seront d'autres médecins ! Ils ont l'esprit de classe, l'esprit de corps, ces gens là, le souci de préserver leur corporation ! Bref, ils se serrent les coudes ! Non, il n'y a pas beaucoup de procédures d'engagées contre les toubibs ! Et parmi celles-ci, assurément, il n'y en a pas beaucoup à l'issue desquelles ils soient condamnés ! Je t'en prie, laissons Claude tranquille avec ça ! Il a eu son compte d'ennuis. Et nous-mêmes n'en cherchons pas, vivons tranquilles, nous aussi. Ne gâchons pas notre vie, ni celle de Claude davantage !... Des bourdes ou des arnaques, ils en font à longueur d'année. Ne crois pas pouvoir donner mauvaise conscience à ces fumistes ! Oui, ils ne se sentent pas d'obligation de résultat, tout en jouant tous aux omniscients ou aux parangons déontologiques ! Toi, ne joue pas à Don Quichotte contre les moulins à vent ! Tâchons de reprendre une vie normale... Nous verrons plus tard s'il semble que Claude ait perdu la capacité de... de pouvoir avoir des enfants... si, à la suite de ça, il est... impuissant. Sinon, je ne suis pas d'accord pour que nous nous embarquions dans cette aventure.

— ... Entendu, Sabine ! Entendu... Nous en resterons là... A priori, et même d'après Pincevent, avec un seul, il ne devrait connaître aucune difficulté majeure... »

Le latin le passionnait de moins en moins. Claude redoubla en cinquième « moderne ». Après tout, même à l'occasion de la messe, on employait le français ! Aussi, eut-il encore moins d'effort à fournir que l'année précédente, pour assimiler le programme. Ce ne fut pour lui qu'une révision durant la plus longue partie de l'année.

Il passait de nombreuses heures à lire, à rêver. L'histoire l'intéressait toujours. Et William possédait de vieux exemplaires, et de plus récents, de revues en traitant, qu'il avait conservés, et un certain nombre d'ouvrages. Il y était question des grandes civilisations anciennes, d'antiques religions aux étranges divinités, des grands empires effondrés du Proche Orient... Mais encore, il y était question de l'épée de fer de Hallstatt, et aussi des champs d'urnes. Et des Champs Catalauniques, et du palais du roi des Huns, dans la plaine de la Tisza. Il y était question de guerres terribles, de magnifiques batailles, de grands destins de peuples, et d'hommes ! Il y était question des bâtisseurs des kurgáns<sup>9</sup>, des défenseurs des oppida, et des

9 Du russe *kurgán*. Type de sépulture à tumulus rond caractéristique des civilisations pour cela désignées Kourgane I,

habitants des goroda. Il y était question des Celtes, des Gaulois ! Des Romains ! Des Bagaudes ! De Chéops, Ramsès, Moïse, d'Agamemnon, Alexandre, et de Darius ! D'Hannibal, de Scipion, Vercingétorix, César, Cléopâtre, d'Attila, Aetius, de Chlodion le Chevelu, Mérovée, Childéric, Clovis, Justinien et Bélisaire, de Charles Martel, du comte Roland, de Charlemagne, Godefroy de Bouillon, Guillaume le Conquérant, Frédéric Barberousse, Richard Cœur de Lion, Bertrand du Guesclin, Jeanne d'Arc, Jacques Cœur, François I<sup>er</sup>, Charles Quint, Philippe II, d'Élisabeth, du cardinal de Richelieu... Et de Gengis Khan, et de Tamerlan... Et de Montezuma... Et de Meiji Tenno !... Aurait-il jamais le temps de tout lire ?

À la Maison de la Presse, il feuilletait régulièrement le sommaire des revues susceptibles de publier un article captivant sur une époque lointaine, un aspect méconnu des temps jadis. Il n'investissait plus seulement son argent de poche dans des jeux, ses maquettes d'avions, de la colle, de la peinture, mais dans ces publications, ou des livres. Il en consultait aussi à la bibliothèque du lycée, ou en empruntait à Lecture pour Tous, pour un coût très modique ne grevant guère son budget.

Il obtint aisément, suite à ses déboires, une dispense d'éducation physique, reconduite, année après année, jusqu'à son baccalauréat. Et ce ne fut pas le docteur Bopounault qui jamais fournit les certificats nécessaires. Non ! Même la vieille Yolande Deboissy fit appel à un autre praticien. De toute façon il eût été bientôt indispensable de s'en remettre à quelqu'un d'autre, car « monsieur Tout Chose », ce bizarre hydrocéphale, succomba à une crise cardiaque, lors d'une promenade solitaire dans le petit parc de sa jolie demeure. On ne l'y découvrit que trop tard, à la nuit tombée, tout froid, gisant derrière un épais buisson, près du haut mur de clôture.

Claude venait d'achever la lecture de Salammbô, de Gustave Flaubert, lorsqu'on l'avertit du décès. Il demeura songeur.

Triste destin que celui de Mâtho, que celui de Salammbô ! Triste destin également que celui du Barcide Hamilcar, que celui de Narr'Havas qui ne connaîtrait pas la joie dans les bras de la fille du suffète ! Le cœur de Mâtho, arraché de sa poitrine, et palpitant sur la spatule brandie par le prêtre, dans les derniers rayons du soleil couchant ! Le cœur de Narr'Havas, vibrant d'amour et de désir, et s'affolant, comme Salammbô, basculant en arrière sur son trône, rendait son dernier soupir ! Pour avoir touché au zaïmph, le manteau de Tanit !

Claude se réjouit de cette mort ! De la mort du médecin !

« Bien fait ! », répondit-il à la grand-mère Yolande, quand elle lui apprit la nouvelle.

Au milieu de la nuit ne parvenant pas à trouver le sommeil, il gagna la terrasse. Au-dessus des ombres denses de la cour, de la masse sombre du feuillage des tilleuls suintant de ténèbres, il leva les yeux vers les cieux nocturnes, vers les nuages courant sous la face froide de la lune, sous son profil dur et acéré. Il se dévêtit, écartant les jambes il releva lentement les bras, les tendit, paumes ouvertes vers l'astre pâle.

« Vois Tanit ! Vois divine Lune !  
 Cet homme qui vient de mourir,  
 Pour lui, ni vie, ni souvenir !  
 Par sa faute il m'a fait souffrir.  
 Ses chairs, ses os, laisse pourrir !  
 Tant de douleurs, pas pour des prunes ! »

---

Kourgane II, Kourgane III, Kourgane IV (de – 4500 environ, jusque dans le courant du troisième millénaire).

Sa prière murmurée, il se tint tout droit un instant dans l'air obscur et frais, fixant gravement la silencieuse déesse se masquant et se découvrant de ses voiles diaphanes, au gré du vent d'ouest. Il regarda ensuite autour de lui, ramassa son pyjama, vivement l'enfila, et pénétra en hâte dans la maison familiale, ce havre de douceur.

Souvent il se rendait au lycée, et en revenait, à pied. Ou sa mère l'y conduisait en voiture, et retournait de temps en temps le chercher le soir. Il faisait moins de bicyclette. À plusieurs reprises l'enfourchant trop rapidement, sans précaution, il s'était fait mal... D'autant plus qu'il commença assez tôt à souffrir de varicocèle. Aussi préférait-il dorénavant, par excessive prudence, ne l'utiliser que le plus rarement possible.

Il en vint à abandonner l'assemblage des avions de plastique, puis finit par les reléguer au grenier, les suspendant en bon nombre aux chevrons, et agglutinant le reste dans un angle. Il démantela la base aérienne, les hangars aux toits amovibles, le décor, dévissa les panneaux de contre-plaqué des tréteaux les soutenant et monta tout cet attirail sous les combles également.

Pendant ses loisirs il se consacra surtout à la lecture. Il continuait à s'intéresser à l'épopée humaine, à l'essor intellectuel des hommes au cours des âges, à leurs conquêtes laborieuses du savoir, et de la planète. Il dévora tous les textes consacrés aux grandes découvertes qu'il parvenait à se procurer.

Le courage des voyageurs anciens le stupéfiait ! Ces hommes intrépides investissant des fortunes dans des navires, s'embarquant pour voguer vers un inconnu phénoménal, avec l'espoir seulement en soutien, en secours ! Les voyages d'Ulysse, et ceux de ces marins phéniciens contournant l'Afrique en trois ou quatre ans au frais du pharaon Nécho, leur commanditaire ! Et les courses vers Ultima Thulé, le périple de Pythéas le Massaliote ! Les pérégrinations des lointaines tribus depuis le Gothland, depuis les steppes ou les forêts de l'Eurasie, ce réservoir des peuples, vers tous les confins du monde ! Et les voyages des Vikings depuis Érik le Rouge, leurs raids, leur établissement, du Vinland à Byzance, leurs exploits depuis Lindisfarne, jusqu'au Portugal et au royaume des Deux-Siciles ! Et Marco Polo explorant la très distante, et merveilleuse, et opulente Cathay ! Et Christophe Colomb, et Vasco de Gama, et Magellan ! Et Jacques Cartier ! Et Cook ! Et le commandant Charcot ! Et Amundsen ! Ensuite Youri Gagarine ! Et plus tard Neil Armstrong, descendant du LEM, et foulant la surface lunaire ! Et dans le sillage des découvreurs, des explorateurs, les soldats. Et bientôt les missionnaires chrétiens, par monts et par vaux, dans les jungles, les déserts ou les vallées riantes, sous toutes les longitudes, les latitudes ! Que de progrès, de pas de géants pour l'humanité !

Ses sorties les plus significatives se déroulaient le jeudi, à partir de mille neuf cent soixante-douze le mercredi, et le dimanche. Lorsque son emploi du temps le lui permettait, il aidait alors à encadrer les enfants du patronage paroissial, suppléait parfois les cathéchistes, et ne manquait jamais la messe dominicale. Sabine s'étonnait que cet engouement d'adolescent, pour une grande cause, en l'occurrence la religion, précisément, un motif transcendant l'existence et lui donnant un but, dura si longtemps, après le B.E.P.C. encore, et jusqu'au Bacc, toujours ! Cela attristait William, même s'il s'efforçait de ne pas s'en montrer fâché. Et cela réjouissait Yolande Deboissy, qui ne se sentit plus d'aise lorsqu'un jour heureux, un jour funeste, Claude annonça aux siens son intention de devenir prêtre.

« Je suppose que tu y penses depuis un bout de temps !... Gloria in excelsis Deo !... N'oublie pas l'armée... Tu avais demandé un report d'incorporation. Moi, à ta place, je le résilierais, pour effectuer mon service militaire... avant ! Ça ne pourra pas te faire de mal de voir du pays, de rencontrer des gens... des gens différents. Différents de nous, différents de la faune qui gravite autour du presbytère.

— Je ne suis pas toujours enfermé ici... ou là-bas ! L'année dernière, j'ai travaillé en usine pendant l'été, et cette année je vais remettre ça !... C'est vrai que c'est instructif... le réel. Pas toujours spécialement marrant, mais on apprend. Certaines techniques industrielles, l'organisation d'une entreprise, de la société, au sens large, concrètement, les rapports hiérarchiques, sociaux, les rapports entre les personnes de même condition ou non... La vie, quoi !

— L'armée, c'est instructif aussi... Pas toujours marrant non plus !... Tu feras bien comme tu voudras...

— Fais comme tu en as envie, Claude. Et sache, que tu as le droit de te tromper, et que c'est ça aussi, la vie ! Essaie de faire quelque chose qui te rende heureux. Fais-le pour toi, pas pour nous. C'est bien d'avoir pu choisir... d'avoir trouvé... Et si d'aventure tu te rendais compte un jour, que... Si ça n'allait plus, aie le courage de tenter autre chose... On sera là pour t'y aider, je t'assure !

— ... Ben ! Ça alors ! Mon frère, curé ! Remarque, j'aurais dû m'en douter ! Avec toutes ces bigoteries, et depuis le temps qu'ça dure !

— Clotilde ! Laisse-le tranquille !

— Enfin !... Si c'est ce qu'il veut ! Après tout !... Ben ! Quand même ! En tout cas, il est pas près de pouvoir rouler dans la Cadillac de ses rêves, avec un job pareil !... Mais, si ça t'amuse, grand frère !... Souris donc ! Gloria in excelsis Deo, comme a dit papa ! »

Clotilde qui après sa communion solennelle avait, avec soulagement, totalement abandonné la fréquentation des lieux du culte et de leurs annexes, était devenue une jeune fille de son temps comptant bien vivre libre et dans son esprit, et dans son corps. Elle se leva en ricanant. Aussitôt elle choisissait un disque, l'extrayait de sa pochette et le plaçait sur la platine de la chaîne hi-fi. Elle se pencha vers la surface de vinyle, poussa lentement le bras de la tête de lecture, et le fit descendre. Elle se retourna en s'écriant haut et fort.

« Alléluia ! Réjouissons-nous ! Chouette, chouette, chouette ! Un sauveur nous est donné ! GLO-OOO-RIAAA ! »

Et après elle, derrière la voix de Patti Smith, les chœurs reprirent son « gloria ». Clotilde dansa, se déhanchant, portant son poids d'un pied sur l'autre, secouant les épaules et la poitrine, hochant la tête de façon de plus en plus heurtée, suivant le rythme que lui imposait la chanteuse accélérant la cadence sur un ton de plus en plus hargneux. Le calme revint. La danseuse retrouva un comportement plus serein, elle bascula une touche. Un vérin souleva le bras, qui libéra la surface du disque et s'escamota sur le côté.

« C'est tout nouveau ! C'est super, hein, p'pa ?

— Oui, pas mal. Le changement de tempo... Cette voix de femme qui se fait... sévère... Oui, c'est bien. C'est, ne craignons pas de le dire, « super sensas » !

— J'en ai parlé au père Folliguet. Nous devons voir l'archevêque. Nous avons un rendez-vous avec lui, à Tours...

— Et bien, Claude, je vois que tu commences à te débrouiller seul ! J'en suis heureuse. Mais j'aurais été flattée, et William aussi je suppose, que tu nous réserves la primeur de l'annonce de ta décision... L'as-tu prise depuis longtemps ?

— J'y pense... J'y pensais depuis un bout de temps. Vous voyez... Je crois... Et... Bref, si ceux qui croient ne sont pas prêts à témoigner de leur foi, à se mettre au service de Dieu, qui le fera ?... Et je me disais qu'il y avait beaucoup à faire dans ce monde... Et chez nous, dans notre pays même, notre très chrétienne France ! Des missionnaires, il n'en faut pas seulement aux antipodes, mais ici également, où un manque cruel de spiritualité se fait sentir. Les masses perdent la foi ! Il convient de la leur redonner, et ceci afin que...

— D'accord ! D'accord ! On connaît la musique ! Épargne-nous un pieux sermon, mon frère !

— Bien des maux de notre société, et parmi ceux-ci les plus banals, peuvent trouver une...

— Ta sœur a raison ! Réserve-toi un peu, mon fils, pour tes futures ouailles !

— Enfin, je me suis dit... C'est quand même venu petit à petit. Une telle décision ne se prend pas à la légère, mais après mûre réflexion...

— Ô lumière des croyants, mon frère en Jésus, et en Sabine, abrège !

— Petit à petit, je me suis senti comme obligé... comme désigné, si on veut... comme appelé à...

— T'as entendu des voix ? T'as la vocation !

— Je n'ai pas entendu des voix à proprement parler, sœurette ! J'ai entendu... j'ai écouté la voix de... de mon cœur, de ma raison. J'ai essayé d'être cohérent, et d'assumer mes choix, mes convictions !

— Poil au...

— Clotilde ! Enfin, lâche-le, lâche-nous un peu !

— Excuse-moi, papa... Mais quand même, avoue-le ! La voix de sa raison ! Tu parles !... N'empêche... Il aurait pas pu rencontrer des gens, des filles, des femmes... avoir une vie plus normale ! Mais il en veut pas d'une vie normale ! Il préfère une vie de débile ! I' s'y croit un peu trop, mon grand frère ! Il croit avoir été désigné par la « Divine Providence » ! Il se croit l'élu de Dieu !... Il aurait pas pu choisir un boulot plus normal ! ?... Et i' s'rend même pas compte du mal qu'il va faire ! Que de soupirs, que de pleurs dans les chaumières quand la rumeur se répandra ! Que d'espoirs déçus, de cœurs brisés ! Certaines de mes copines qui nourrissaient le secret espoir de le faire, un jour faste, dévier de son trop droit chemin, et, j'imagine, des filles plus vieilles aussi, ne s'en remettront jamais... D'autres vocations en perspectives, qui sait ?...

— Dieu, seul, le sait, les enfants ! »

La visite à l'archevêché ne fut pas la simple formalité à laquelle Claude s'attendait. Monseigneur Pérampy ne semblait manifester aucun enthousiasme. Seulement, que Claude envisagea d'accomplir le service national avant d'entrer au séminaire, réconforta l'archevêque. Celui-ci aurait préféré que Claude fût plus âgé, qu'il continua ses études afin d'avoir un niveau universitaire plutôt que simplement, bientôt, le baccalauréat, ou même qu'il eût « un métier entre les mains » ! Ceci afin de ne pas hésiter à abandonner une formation ne répondant pas pleinement, le cas échéant, à ses attentes, ceci afin de ne pas hésiter à « retourner au monde »,

au cas où sa vocation en viendrait à s'étioler, ceci afin de ne pas entrer et rester dans le clergé faute de trouver mieux, par « crainte de la vie » !

N'était-ce pas vivre que témoigner de sa foi en Jésus-Christ, lui qui se proclama « la Voie, la Vérité, la Vie » ? N'était-ce pas vivre que croire en Jésus, fils de Dieu, de contribuer à l'amélioration de ses prochains, d'être en mesure de leur faire partager le Verbe, de les amener à la « connaissance », de pouvoir leur administrer les sacrements salvateurs ! Un peu décontenancé, Claude plaida sa cause avec sincérité, avec flamme, mais sans véhémence, sans exaltation. Il s'extériorisait habituellement peu et craignait paraître, en l'occasion, manquer d'ardeur, de conviction, ou au contraire de trop en faire. Cherchant là un soutien, il se tourna vers l'abbé Folliguet. Celui-ci hochant imperceptiblement la tête fixait monseigneur Péramppt.

« Père Péramppt, lors de nos précédents entretiens, j'avais pourtant cru comprendre... ! Enfin ! En une période qui s'éternise de raréfaction des vocations, ce dont nous nous plaignons tous, il me semble que votre attitude aujourd'hui... Claude, voudrais-tu passer à côté, si toutefois Monseigneur le permet, et attendre que Monseigneur et moi-même échangeons quelques considérations supplémentaires... »

Ce qui indisposait au plus haut point, en définitive, l'archevêque de Tours, n'était pas l'âge de Claude, ou son niveau d'études, ou qu'il n'ait aucune profession lui permettant au besoin de gagner sa vie, mais le séminaire pressenti, choisi par lui, sur les conseils du père Folliguet, curé de la paroisse de Saint-Denis d'Amboise.

Le séminaire de Paray-le-Monial avait une mauvaise réputation... dans certains milieux... une très bonne en d'autres ! Mais le séminaire de l'intégriste abbé Vandame avait été dissous et les siens dispersés. Le séminaire... le nouveau séminaire de Paray-le-Monial avait été ouvert avec la bénédiction du diocèse de Mâcon, soucieux de reprendre les choses en mains et de redorer son blason, et ne devait plus peser sur lui aucune suspicion ! Le dirigeait le père Brogniard, un ancien professeur de philosophie de la Catho. Ni lui, ni aucun membre de son équipe ne contestait les travaux du Concile Vatican II, ou le nouveau missel. Le père Folliguet avait rendu une visite impromptue à l'établissement et avait pris des contacts avec les différents diocèses ou ordres ayant un ou des pensionnaires à Paray. Tous étaient satisfaits. Le Centre de Préparation au Sacerdoce de la cité du Sacré-Cœur jouissait maintenant d'une excellente image de marque auprès de ceux qui lui avaient fait confiance, ou qui avait pris la peine de s'informer à son sujet, n'était plus, en aucun cas, le foyer de contestations réactionnaires qu'il avait pu être plus tôt.

Le tête à tête entre curé et archevêque revêche s'acheva enfin. Par un haut battant de la porte du bureau épiscopal, le père Folliguet sortit sur une ultime courbette vers l'intérieur. Puis monseigneur Péramppt lui-même apparut. Foulant précautionneusement l'épais tapis de l'antichambre, il s'avança lentement de quatre ou cinq pas en direction de Claude. Celui-ci s'était levé de la chaise où assis il avait jusque-là sagement patienté, angoissé. Les deux hommes le regardaient. Il lui parut qu'ils attendaient quelque chose de lui. Claude réagit avec un peu de retard. Il marcha vers monseigneur Péramppt, prit la main qu'avec une flaccidité affectée on lui tendait à peine, et en une profonde révérence bien obligée, il en baisa l'anneau.

« Tu parles d'un sinistre connard !... Euh ! Je veux dire que... Pour une fois je suis bien d'accord avec l'abbé Folliguet ! Autrefois, sans état d'âme, ils les prenaient au berceau, du berceau, ils les envoyaient au petit séminaire, et du petit au grand séminaire ! Et voilà, le tour

était joué ! Ils avaient même fixé l'âge de raison à sept ans ! Ça les arrangeait bien, on pouvait prononcer des vœux de bonne heure ! Mais les temps ont bien changé ! Du tout au tout ! Ils font plus autant de monde que par le passé, ils font plus personne ou presque, et pourtant voilà qu'ils jouent les bégueules ! Oh ! Pas assez ceci ! Trop cela ! Oh là là ! Chochotte ! Faudrait savoir ce qu'ils veulent ces enfoirés !

— William, n'en rajoute pas, tu l'embarrasses.

— Excuse-moi Sabine, excuse-moi Claude. Mais t'en fais pas ! On est derrière toi ! On est avec toi !... Malgré... tout !... Quand même !

— Nous avons vu l'abbé Folliguet. On a discuté... Disons... Disons, pour résumer, qu'en ce qui concerne... l'intendance... les frais, la pension... tout ça, quoi... tu n'as aucun souci à te faire. William, et moi, nous assumerons.

— Affirmatif ! L'abbé s'imaginait que nos convictions, bien arrêtées, nous en empêcheraient ! Eh bien ! Il se trompait ! Il avait déjà pris des contacts avec des bourgeois, d'autres bourgeois du coin, très comme il faut, très chrétiens, et très catholiques de surcroît évidemment, prêts à te subventionner ! Et avec la grand-mère ! Nous n'avons pas besoin d'eux ! Sauf ma mère, peut-être, si ça lui fait plaisir, après tout. Pour qui donc nous prenait-il ce foutu Folliguet de malheur ? Pour quel genre de pingres ? Nous en avons les moyens ! Et tu es notre fils !

— Merci William... ! Merci Maman ! Merci !

— Y a pas d'quoi ! Mais en attendant ne compte pas t'en tirer si simplement ! Pour nous remercier, oublie un moment toutes tes préoccupations d'ordre sacerdotal ! Révise, et passe ton bacc ! »

À partir de la seconde, Claude avait eu des difficultés à rester parmi les meilleurs éléments. Avant, il n'eut jamais véritablement besoin de travailler régulièrement ou longtemps le soir. Il relisait simplement ses cours et compulsait de temps en temps ses manuels, et il expédiait, plus ou moins aisément, ses devoirs avec des résultats convenables, en général, jusqu'en troisième, jusqu'au B.E.P.C. Il n'avait jamais eu besoin de « bûcher ». Il ne prit jamais réellement conscience de la nécessité de devoir fournir des efforts en matière scolaire, et le goût ne lui en vint pas non plus, et surtout pas en mathématiques ! Il potassait seulement les thèmes qui attisaient son intérêt, et ses loisirs relativement studieux, certes, ne recouvraient pas, hélas ! les programmes lycéens. Il obtint donc son baccalauréat de justesse sans félicitations notables du jury.

Il résilia son report d'incorporation ; ce qui lui permit de choisir la date de son départ sous les drapeaux : octobre. Il serait ainsi libéré à la fin septembre de l'année suivante, voire une dizaine de jours plus tôt s'il se montrait capable de ne pas épuiser jusque là ses « détentes ».

En juillet, il aida encore au patronage paroissial, à l'encadrement des enfants. En août, il travailla dans l'entreprise où il avait déjà accompli son stage rémunérateur lors des grandes vacances précédentes. Et tout cela ne lui laissa pas le temps de mener à terme tous les chantiers des maquettes de bateaux entrepris depuis sa classe de première.

Ayant abandonné l'assemblage, le collage des pièces de plastique de maquettes d'avions du commerce, il s'était adonné plus passionnément encore qu'au préalable, à la lecture. Il avait beaucoup lu. Et l'histoire l'enthousiasmait toujours. Et il se passionna pour l'histoire des découvertes, des explorations.

Souvent il avait déjà rêvé aux intrépides voyageurs de jadis. À leurs vaisseaux étranges et superbes, aux plus connus des plus anciens navires.

Et parmi ceux-ci, plus particulièrement, les étonnantes galères des âges farouches, des âges lointains, impressionnants vaisseaux mus par la force musculaire de leurs équipages humains, avant que d'être poussés par le vent des dieux capricieux, le fascinaient ; à commencer par ces longues pirogues doriennes de la fin de l'âge du bronze, aux extrémités relevées, telles qu'il avait pu en voir, sur des morceaux de vases, au musée du Louvre.

Et il rêvait ! Il rêvait devant des photos, ou des dessins au trait, de bas-reliefs, de sculptures, de mosaïques, de peintures, de graffitis des temps anciens. Il rêvait devant la représentation de motifs de Deirel-Bahari, du temple funéraire de la reine Hatshepsout, montrant des navires égyptiens chargés de tous les trésors du pays de Pount, devant ceux du temple de Médinet-Habou décrivant une bataille navale livrée par la marine de Ramsès III à celle des Peuples de la Mer, devant des reproductions de fragments du bas-relief trouvé dans les ruines du palais de Sargon à Khorsabad, devant le bas-relief de Ninive, montrant des navires assyro-phéniciens. Il rêvait devant les frises fines et précises entourant les cratères admirables de la Grèce antique. Il rêvait devant le socle de la victoire ailée de Samothrace, reproduisant la proue d'une galère, devant le graffiti découvert sur un mur d'une maison de Délos, devant une vue du bas-relief de Lindos, où l'on pouvait admirer la belle envolée de la poupe d'une autre galère, rhodienne. Il rêvait devant le relief de l'Acropole offrant la représentation du flanc d'une trirème où l'on distinguait les rameurs à la peine, les thranites seulement, zygites et thalamites demeurant masqués, il rêvait devant les mosaïques d'Ostie, il rêvait devant le bas relief de Palestrina, il rêvait devant la nef de pierre de la nécropole de Neumagen, du Landesmuseum de Trèves, aux déjà très germaniques figures de proue et de poupe. Il rêvait devant les photographies des restes des deux grands vaisseaux de l'empereur Caligula retrouvés dans la vase au fond du lac Nemi<sup>10</sup>.

« HIC : WILLELM DVX : IVSSIT NAVES : EDIFICARE :— HIC TRAHUNT : NAVES : ADMARE :— ISTI PORTANT : ARMAS : ADNAVES : ETHIC TRAHUNT : CARRUM CUMVINO : ET ARMIS :— HIC : WILLELM : DUX IN MAGNO : NAVIGIO : MARE TRANSIVIT ET VENIT AD PEVENESÆ :— HIC EXEUNT : CABALLI DENAVIBUS :— ET HIC MILITES : FESTINA VERUNT : HESTINGA : »<sup>11</sup> : il rêvait en songeant à la tapisserie de la reine Mathilde, il songeait à l'Ormen Lange du célèbre Olaf Tryggvason, aux grands drakkars d'Oseberg et de Gokstad ! Il rêvait à l'évocation de tous ces navires véloces, hérissés de rames, et qui semblaient, à en croire le témoignage des Anciens, comme de grands oiseaux voler à la surface de la mer, en effleurant les flots de l'extrémité de leurs ailes ; très anciennes pentékontors, petits moneres, ou siakos, plus importants pamphylos, et puissants et rapides dromons !

Son intérêt pour les modèles réduits ne le laissant pas encore en repos il décida, pour finir son enfance en beauté, de terminer la maquette de galère égyptienne dont la coque était achevée, et de réaliser entièrement la birème de type assyro-phénicien dont il avait tracé les plans depuis peu. Ces bateaux étaient des maquettes naviguantes, au cinquantième, en bois, et comme il se devait, des galères propulsées, à la surface des ondes, par leurs rames.

10 La plus grande des galères du lac Nemi, qui ne semblaient, ni l'une ni l'autre, avoir été vouées à un usage maritime, avait des dimensions relativement importantes : plus de 71 m de longueur, 20 m de largeur et un tirant d'eau d'environ 2 m. Il s'avéra qu'il s'agissait là de la plus gigantesque coque antique dont la réalité ait pu être effectivement prouvée et les dimensions contrôlées. Le 1<sup>er</sup> juin 1944, les deux navires ont été détruits par un incendie, sans doute criminel, peut-être destiné à dissimuler le vol d'une partie du plomb recouvrant les carènes.

11 « Ici, le duc Guillaume ordonna de bâtir des navires. Ici, ils tirèrent les navires à la mer. Ceux-ci portaient des armes à bord des navires ; et, ici, ils tiraient un chariot chargé de vin et d'armes. Ici, le duc Guillaume traversa la mer sur un grand navire, et aborda à Pevensey. Ici, les chevaux débarquaient des navires. Et ici, les guerriers se hâtèrent vers Hastings. » Tapisserie de Bayeux. Traduction : P. Imelriek d'Aurac.



La première avait été une longue et étroite trière grecque d'un mètre quinze de long. Claude avait opté pour une forme tourmentée du couple, mais relativement simple du profil longitudinal pour le dessin duquel seuls le té et l'équerre se révélèrent indispensables. Vue de dessus ou de flanc, elle évoquait irrésistiblement à ses yeux, dans ses lignes droites et rigides, le tronc d'arbre des pirogues primitives, sa densité, sa force d'impact, concrétisée par le rostre garni de trois pointes métalliques fendant les eaux au niveau de la ligne de flottaison. Seuls, la pièce verticale de l'étrave, l'agalma, à la proue, présentait des lignes courbes à sa base, et la poupe, qui se relevait en revenant surplomber le pont, en se déployant en hauteur, l'aplustre s'élargissant dans un plan vertical. Sur le katastroma, de petites figurines, sculptées dans du frêne et du charme, représentaient des marins, des hoplites, et, debout devant le rouf du navarque, un homme drapé dans un manteau blanc, liseré de rouge.

Souvent pendant les travaux de finition, Claude était demeuré de longs moments à contempler son œuvre. Il s'imaginait... Il s'imaginait en lieu et place du puissant personnage à la chlamyde bordée de pourpre ! Sur un quai d'Alexandrie, il franchissait une passerelle ! Il embarquait ! Et ses gardes du corps, leurs armes luisantes sous le soleil d'orient, le vent chaud du désert proche agitant les cimiers colorés de leurs casques, leurs barbes drues contenues par les pare-joues de métal encadrant les visages durs et burinés, les reflets de « la Très Verte »<sup>12</sup> animant les muscles d'airain des cuirasses, lui semblaient beaux et terribles, comme autant de sauvages divinités guerrières. Il était un légat plénipotentiaire du Lagide Ptolémée se rendant à Chypre, puis à Antioche, à la cour Séleucide !

La réalisation du mécanisme auquel étaient assujetties les rames lui avait donné quelques difficultés. Il était parvenu à le loger dans l'espace réduit de la cale, tout en prenant la précaution de ménager un espace suffisant pour les parallélépipèdes de plomb du lest, le moteur électrique et ses batteries. Afin d'abaisser au maximum le centre de gravité de l'ensemble, les balanciers reliant les rames étaient seuls situés en partie haute, au-dessus de la ligne de flottaison. Les bielles les reliant au reste de la mécanique, axes, roues dentées engrenées par chaîne pour synchroniser la rotation du dispositif de transmission côté proue et côté poupe, se situaient plus bas. En dehors de l'eau, les pelles des rames décrivaient un mouvement circulaire, un peu trop rapide, malgré les démultiplications des organes de transmission. Mais, lors du premier essai, sur un plan d'eau provisoire aménagé pour la circonstance dans la cour, sous les tilleuls, à l'aide d'une bêche, leur plongée dans le liquide en avait ralenti la course, de telle sorte que cela avait semblé satisfaisant à Claude. Certes, un mouvement des pelles s'inscrivant dans un ovale aplati eut été plus conforme à la réalité, mais beaucoup plus difficile à obtenir simplement, avec un système économe en poids et en encombrement. Autre petit inconvénient, la galère s'était montrée trop vélocité, avançant avec une certaine rapidité, jugée excessive. Claude avait dû se résoudre à diminuer la surface des pelles pour y remédier. Dans la cale, il était demeuré assez de place pour rendre ultérieurement possible l'installation éventuelle du récepteur d'une télécommande et d'un servomoteur de commande des rames-gouvernails. Mais Claude n'eut pas le loisir de pouvoir autant équiper ses galères.

Si la première maquette arborait des formes raides et droites sur sa plus grande longueur, les deuxième et troisième, par contre, excepté l'axe rostral de la birème, furent tracées toutes en courbes.

Long de quatre-vingt-quinze centimètres, le navire égyptien, inspiré du bas-relief de Deir el-Bahari, de celui de Médinet-Habou, et d'un dessin à l'esthétisme heureux trouvé dans une

<sup>12</sup> Ainsi Homère qualifia-t-il la mer Méditerranée.

encyclopédie, se révéla un long croissant aux extrémités fines, assez doucement et progressivement relevées pour ne pas accentuer exagérément la courbure générale de la coque. La double vergue, avec son éventail de cordages reliant la tête de mat, abaissée sur le kiosque central, les plates-formes trapézoïdales aux rambardes aériennes, hautes sur leurs poteaux de soutien, à la proue et la poupe, et ici aussi les deux longues rames gouvernails, et la petite fantaisie de l'étambot terminant la coque en forme de nageoire, ou de queue de poisson à peine suggérée, lui conférait une grâce toute particulière, une apparence de délicatesse et de légèreté que ne venait point altérer les quarante rames aux pelles effilées sortant du bordé sous le plat-bord.

Sur les trois galères prévues, deux furent totalement réalisées : la trière grecque, et le bâtiment égyptien. La birème assyro-phénicienne inspirée du bas-relief de Ninive, quant à elle, demeura inachevée, la coque à l'état brut, et non pontée.

Le façonnage des blocks, des fines lattes de bois, la découpe des couples dans des feuilles de contre-plaqué, la confection de petites pièces d'accastillage en cuivre, les soudures à l'étain, le collage, la peinture, toutes ces activités manuelles, ce travail relatif à la construction de ses maquettes, n'avait que peu de choses à voir avec « le » travail.

Le travail en usine, Claude l'avait expérimenté la première fois l'année précédente. Il avait rédigé une lettre standard qu'il avait adressée à plusieurs entreprises locales, ensuite démarché sans attendre une réponse. Une fois son embauche assurée chez J.V.&C.D., il en avait informé par téléphone les autres sociétés sollicitées.

Par rapport à la somme d'argent de poche que lui octroyaient ses parents, il avait trouvé son salaire mirobolant ; immédiatement après l'avoir perçu. Beaucoup moins après avoir fait quelques projets, et quelques estimations. Aussi s'était-il contenté de thésauriser sans plus dépenser qu'à son habitude.

Le salaire en fin de mois, voilà bien ce qui lui avait paru le plus agréable dans le travail. Mais très désagréable, au petit matin, de se lever de très bonne heure, car il n'était vraiment en pleine possession de ses moyens que l'après-midi ou le soir. Mais plutôt franchement désagréable de trimer sur une machine-outil aux multiples têtes garnies de forets de diverses tailles, montant et descendant au-dessus d'un large plateau garni de mâchoires emprisonnant des pièces d'aluminium percées de trous ; et dans lesquelles pièces il s'agissait d'en forer d'autres encore. Éminemment désagréable l'indispensable huile soluble déversée là-dessus par des flexibles d'acier inoxydable, et dispersée tous azimuts par les copeaux métalliques tourbillonnants produits par les multiples opérations de la machine. De cette huile blanche le tablier de protection de Claude avait été continuellement imprégné, et, dessous, ses vêtements aussi. Et il lui avait semblé que l'odeur de cette huile omniprésente pendant ces longues, très longues et inhabituelles heures de travail, ne l'avait pas quitté alors de tout ce long mois !

Cette année-ci, il retournerait chez le même employeur. Il s'était résigné à l'huile soluble, se réconfortant à l'idée que sa peine méritait salaire. Mais, fort heureusement, il fut affecté à une activité moins stressante et moins salissante.

L'entreprise élaborait des pompes, des systèmes de dérivations de fluides, liquides ou gazeux... Il fut chargé de l'assemblage de deux séries d'électro-aimants destinés à la commande de vannes.

Le soir la sonnerie habituelle retentit. Claude regarda l'heure. Il n'avait pas vu le temps passer ! Sur la dernière pièce assemblée, il bloqua les deux écrous à l'extrémité des tiges guidant la partie mobile. Il craignait d'oublier de le faire en remettant l'opération à plus tard, à

l'embauche du lendemain. Il rangea les quelques outils qu'il utilisait. Son poste de travail étant propre, sans plus attendre il quitta sa place. Un homme d'une quarantaine d'années, vêtu comme lui d'une blouse bleue, et qui travaillait à une vingtaine de mètres de là, arriva vers lui et l'apostropha.

« Quand ça sonne, tu t'arrêtes de bosser ! Vu !

— J'ai préféré serrer des écrous pour pas manquer de le faire...

— Ça sonne, tu t'arrêtes, c'est tout ! Compris ! T'as pas à turbiner gratuitement pour le patron, et quitter le boulot en retard !

— Ça m'a pris peut-être dix ou vingt secondes ! Et c'est pour faciliter mon travail, en l'organisant à ma guise, pas en pensant spécialement au patron, que j'ai fait ça ! Plutôt en pensant au client, en cas d'oubli de ma part, plus tard ! Si cela peut vous tranquilliser, à l'embauche, demain, je resterai vingt secondes, montre en main, sans rien faire, pour compenser ! Mais j'ose aimablement, encore, vous faire remarquer, que si je quitte mon poste avec une, ou voire deux bonnes minutes de retard, c'est surtout à cause de vous, de votre intervention intempestive, inopportune, et pas à cause du « patron » ! »

Le fâcheux tourna les talons et se hâta vers les vestiaires. Claude n'avait pas fait trois pas dans l'allée centrale que le chef d'atelier l'avait rattrapé.

« Qu'est-ce qui se passe ? Quelque chose qui ne va pas comme vous voulez ?

— Pardon ?

— Si vous avez besoin... Si... N'importe quoi... Parlez m'en d'abord, ça pourra peut-être s'arranger plus rapidement et plus simplement qu'avec lui... qu'avec eux !...

— ...

— Vous avez discuté avec Hyvrard, le délégué syndical...

— Oh ! Je comprends un peu mieux, maintenant ! Tout va bien ! Je n'avais pas manifesté suffisamment de promptitude à cesser le travail ! Ô abomination de la désolation ! C'est le seul reproche qu'il m'a fait.

— C'est tout ! C'est tout ce qu'il voulait ?

— Euh !... Il n'aurait pas... quand même, des... petits problèmes, cet homme-là ? Est-il bien... équilibré ?

— ... C'est un syndicaliste, hein !... Il en faut... Sûrement... Mais il faut bien avouer qu'il n'est pas très fin celui-là !

— Peut-être bien... Oui, sûrement... Bon ! Excusez-moi, j'ai grande hâte de dîner. J'ai l'estomac dans les talons. Bon appétit, Monsieur !

— Bon appétit, et bonsoir.

— Bonsoir Monsieur. »

Le surlendemain, le stock de bobinages de la seconde référence compatible avec les montages que Claude réalisait, venait à épuisement. Il en avait déjà avisé le chef d'atelier.

« Je vais vous aider à en ramener de la réserve. C'est là haut, au-dessus du service de contrôle de la fabrication. Nous allons en ramener de quoi terminer la commande en cours... Deux bacs suffiront... Ouais ! »

Claude suivit monsieur Lepercq. En montant le large escalier il s'élevait au-dessus des tubulures d'air comprimé, des faisceaux de câbles, et pouvait embrasser du regard dans son intégralité l'immense atelier. Dans l'angle sud-est, l'enclos abritant les compresseurs où aboutissaient les réseaux de tubes, au nord-est, les cabines de peinture, là les volumineux tours à commandes numériques, et, plus près, les machines de triste souvenir, devant lesquelles, l'année précédente, il avait baigné dans l'huile blanchâtre. Lepercq l'avait distancé quelque peu durant son rapide examen des lieux. Claude gravit quatre à quatre la dernière volée de marches et pivota sur la droite d'une vive traction du bras en attrapant la rambarde métallique de la galerie surplombant l'usine.

Il heurta de l'extrémité de la hanche l'angle de la rampe, l'angle vif de la rampe formé de fers plats soudés à angle droit. Une violente douleur le plia en deux, et une sueur profuse inonda son échine. Il se redressa péniblement. Le chef d'atelier s'engageait entre les rayonnages. Claude, émettant un gémissement et se frottant au niveau de l'impact, se lança à sa poursuite.

« Ah ! Ah ! Les voilà, nos drôles de bobines ! En bas, là !... Bon ! On va chacun en remplir d'une couche le bac qu'on a amené, et ça y sera. »

Claude se pencha, et lut les étiquetages. La tête lui tournait un peu. Il se redressa.

« Terrart ! Ça va bien ? Vous êtes bigrement pâle !

— Je... Je crois que je vais me trouver mal... »

Il s'évanouit. En retrouvant ses esprits, il expliqua en quelques mots sa mésaventure. On le conduisit à l'infirmerie. Paternellement, monsieur Lepercq le gourmandait.

« Qu'avez-vous pris ce matin au petit-déjeuner ? Pas grand-chose, je suppose ! De nombreux accidents du travail ont lieu en fin de matinée... Tout ça, parce qu'on ne considère pas le petit-déjeuner comme un véritable repas ! Un repas nécessaire ! Parce qu'on a pris l'habitude de toujours, systématiquement, se lever un petit peu trop tard, qu'on n'a pas le temps donc de se sustenter convenablement le matin ! En Allemagne, j'y ai travaillé à une époque, ce premier repas de la journée est nettement plus copieux...

— Tenez, croquez ces morceaux de sucre et buvez. Ça devrait vous permettre d'attendre le déjeuner en arrangeant votre hypoglycémie. »

Claude remercia l'infirmière, une jolie, gentille et rassurante femme brune, juste un peu trop dodue.

« Bon ! Attendez donc la débauche ici... Un quart d'heure à peine, maintenant... Et remettez-vous tranquillement avant de rentrer chez vous. Faudrait pas que ça vous reprenne ! Je me charge des bobines... »

Après avoir mangé, malgré l'avis contraire de sa mère, Sabine, lui recommandant de consulter un médecin et demander un arrêt de travail pour l'après-midi, Claude reprit le chemin des établissements J.V. & C.D. Lorsqu'il arriva à son poste, monsieur Lepercq s'y tenait déjà.

« Ah ! Vous êtes revenu ! J'avais pu vous remplacer pour vos trois jours... Vos deux jours, en fait ! Mais là... Je n'avais personne de disponible... Et je ne m'attendais pas à vous voir ce tantôt ! J'allais m'y coller ! Ça va mieux ?

— Oui ! ... Oui... Je vous remercie ! Ce n'était rien de bien grave, vous savez...

— J'en connais pas mal qui seraient restés à la maison... Sans chercher bien loin...

— Euh ! Pardon !... Chef !... Faudrait qu'vous v'n'ez voir... Ça s'est verrouillé trop tard... Et les forêts, i's ont pété !

— Encore ! Merde ! Mais c'est pas vrai, bon sang ! Faites gaffe ! C'est pas la première fois ! Ni la deuxième ! Verrouillé trop tard ! Mon œil ! Encore une fois vous avez commandé la descente trop tôt ! Aaaaah ! Dites-moi qu'c'est pas vrai !

— Ben, si, chef !

— Oooh ! Mais je n'en doute pas !... J'vous l'dis, moi, faites gaffe !... Vous voyez c'que j'veux dire... »

Le chef d'atelier s'éloigna avec le nouveau venu. Claude avait tenu le poste de celui-ci un an auparavant, et par maladresse, étourderie, avait provoqué, une seule fois, heureusement, les mêmes dommages : des pièces gâchées en phase ultime d'usinage, du matériel endommagé, du temps et de l'argent perdus...

En vue de son incorporation dans l'armée française, Claude avait accompli « ses trois jours », un peu plus courts que prévus ; il lui avait fallu les raconter dans le détail à William, tandis que Sabine écoutait en souriant tristement.

En réponse aux questions inquisitrices d'un médecin militaire, il avait mentionné avoir eu à subir à plusieurs reprises des périodes de tension élevée. Cela n'avait pas au yeux de Claude une importance phénoménale, mais semblait en avoir à ceux de son examinateur. On l'avisait qu'il aurait à effectuer à l'hôpital militaire Baudens de Bourges, une série d'examens.

Que ses crises de tension passées eussent pu lui valoir une exemption, une réforme, cela en vint à le réjouir bientôt, après l'avoir vexé tout d'abord. Son... asymétrie, par contre, n'en faisait pas un sous-homme ! Mais, la « tension », sa pression artérielle passée, oui !

Si les « trois jours », effectués pendant son stage en usine, n'en durèrent que deux, son séjour à l'hôpital Baudens lui sembla durer un siècle, en fait dix jours exactement ! Et il était apte !

S'il s'était un moment réjoui d'échapper à la corvée militaire, il fut en définitive reconforté de ne pas être jugé physiquement trop... débile.

S'annonçait une expérience ne pouvant se révéler qu'utile, instructive. Il allait rencontrer nombre de personnes dont il n'aurait sans cela jamais pu espérer faire la connaissance. Cela lui permettrait de mieux connaître... son prochain, et de se mieux connaître lui-même également. Cette expérience, si ordinaire, il était, en somme, heureux, relativement, de pouvoir la mener, même si, devoir quitter les siens, sa mère, sa sœur, et William aussi, l'attristait, lui déchirait le cœur. La chose était nécessaire et incontournable, et ne pouvait se solder uniquement par une année sacrifiée en vain. Et le moment était venu, voilà tout, de quitter le nid douillet le protégeant encore du monde hostile, de sa sévère réalité.



## CHAPITRE VII

Le Terminus Bristol se trouvait à deux pas de la gare S.N.C.F. Claude avait jugé préférable d'arriver à Colmar la veille au soir, plutôt que de passer la nuit à voyager en train. Il avait à sa disposition une chambre propre et nette, isolée du couloir par un sas donnant sur une salle de bain d'un côté, et de l'autre sur des toilettes. Il estima pouvoir prendre ici un bon repos, alors que pour la première fois il se retrouvait seul, dans un hôtel lointain.

Le lendemain matin, à son lever, en regardant au-dehors, par sa fenêtre donnant sur la gare qu'il surplombait, après une nuit, non pas sereine, mais assez reposante, il vit les premiers camions bâchés de l'armée arriver.

Après sa douche et un rapide petit-déjeuner pris sans beaucoup d'appétit, sa valise à la main, il sortit, et d'un pas résolu, en prenant garde de traverser la chaussée sur le passage pour piétons, se dirigea sans plus attendre vers la gare ; puis à l'intérieur de celle-ci, vers les militaires ayant disposé un écriteau indiquant : 19<sup>ième</sup> régiment du génie de Neuf-Brisach.

Lors d'une conférence donnée dans la salle de cinéma du régiment, un capitaine médecin attira l'attention des récents incorporés sur les maladies sexuellement transmissibles, l'importance de l'hygiène corporelle, les risques de mycoses, champignons sévissant à l'en croire de façon endémique dans les casernements.

Son exposé achevé, le capitaine s'esquiva après avoir souhaité aux membres de son auditoire un bon séjour sous les drapeaux. Quelques ricanements se firent entendre. Un sous-lieutenant se campa debout sur la tribune, devant les conscrits. Il reprit plus ou moins, en les résumant à sa manière, les propos du médecin.

« ... Bon ! Voilà, en gros ! J'insiste ! Les mycoses ! N'attendez pas en cas de démangeaisons ou de rougeurs, plus spécialement à l'entrejambe, ou entre les orteils, pour faire un tour à l'infirmerie ! Un bon nombre d'entre vous en auront !... J'en vois un qui ricane connement... Pauvre taré !... Parmi vous beaucoup en auront ! À cause des treillis, des rangeos, mal ventilés, des équipements sanitaires qui sont d'un usage collectif, et qui sont pas toujours très nets, pas toujours très bien désinfectés, pas très bien entretenus... Et pour cause, c'est vous, les appelés, qui les entretenez ! C'est tout dire ! J'insiste aussi ! Le sexe !... Capote ! Préservatif ! Condom ! Appelez ça comme vous voulez !... En cas de rupture, ou si vous avez été trop cons pour pas en mettre malgré les risques de paternité, de chtouille, et du reste... un conseil : lavage au savon, rinçage abondant... Et pissiez ! Juste après le rapport, ça nettoiera toujours un peu les conduits. Et je vous le rappelle : on note que les germes de tous poils sont de plus en plus résistants aux antibiotiques ! Le capitaine-toubib vous l'a dit ! Et je vous le répète, bande de moutards merdeux ! »

Alors qu'à l'extérieur on portait les cheveux longs, et encore des chemises à fleurs, à l'intérieur des casernes la mode étaient évidemment aux cheveux courts. Claude s'accommoda facilement de sa nouvelle coiffure, même si, en ce début octobre il ressentait ainsi de façon manifeste la plus grande fraîcheur du fond de l'air de l'automne alsacien.

Pendant les classes, la période de formation élémentaire, aucune permission n'était accordée. Claude en fut fâché. On accordait bien des permissions aux délinquants, aux malfrats enfermés dans les maisons d'arrêt ! De plus il trouva cela illogique... Quand on n'était pas encore des guerriers efficaces, pourquoi ne pas rentrer chez soi le week-end, alors que les hommes capables de se battre, eux, en cas de besoin, étaient pour la plupart indisponibles, en permission, précisément ! Plus tard, il fut fâché, bien plus encore, lorsque, au motif de s'être classé à l'arrivée d'un cross régimentaire derrière son capitaine, sur l'ordre de celui-ci, une de ses permissions fut supprimée.

Selon la rumeur la compagnie était sous les ordres du plus « cool » de tous les capitaines du régiment. Et le capitaine Bardoul était souvent absent, en stage dans la perspective d'un départ pour une destination exotique : une base des Kerguelen. Effectivement Claude ne tarda pas à s'en rendre compte, un certain laisser aller semblait régner dans les deux étages de la première compagnie. Manifestement, en tout cas, les corvées n'y étaient pas effectuées avec la plus grande application. À tel point qu'avec quelques autres Claude se mit à fréquenter les sanitaires, plus particulièrement les douches, du rez-de-chaussée du bâtiment, occupé, tout comme l'immeuble voisin, par la seizième compagnie. Là, tout, douches, lavabos, urinoirs, w.-c., les vitres, les carrelages des couloirs, tout était toujours très propre, brillait de mille feux !

À la première compagnie, un vieil adjudant-chef savait commander. Mais il inspirait à ses gens plus de crainte que de respect. L'homme fort de la compagnie, assumant le commandement en l'absence de gradé de plus haut niveau, son véritable chef en fait, était le sous-lieutenant Edelmann, un grand gaillard blond, aux yeux bleus, à la voix forte et assurée. Un brave type, peut-être pas très cultivé, mais d'une nature riche, et doté d'une grande autorité et d'une aisance certaine. Il savait se faire respecter et obéir de tous en dépensant un minimum d'énergie, ce qui n'était pas une mince affaire dans cette unité où il n'était décidément pas permis de douter du « détachement » du trop gentil, du trop laxiste, du trop je-m'en-foutiste capitaine Bardoul.

Des tests inaugurèrent les « classes ». Elles furent suivies par des cours magistraux, puis par des activités plus physiques. Malgré son manque d'accoutumance et d'entraînement, Claude, lui qui avait pu se faire dispenser de l'épreuve sportive du baccalauréat même, n'eut pas à souffrir le martyr, contrairement à certains autres de ses camarades. Contrairement surtout aux hommes des troisième ou cinquième compagnies, les hommes du sous-lieutenant Edelmann, et de l'effacé capitaine Bardoul ne passaient pas plusieurs nuits consécutives dans les Vosges, en des prairies pentues, sous la tente, sous la pluie, des journées en marche commando, en exercices d'orientation, en simulacres de combats. Et la première compagnie, elle, ne fournissait jamais plus à l'infirmerie qu'un contingent épisodique, fort raisonnable de malades, de tire-au-flanc, et jamais de blessés, à l'opposé aussi de la seizième, plus nombreuse, chargée de la mise en œuvre, en plus des blindés de types V.T.T.<sup>13</sup>, V.C.G.<sup>14</sup>, de

---

13 Véhicule de Transport de Troupe.

14 Véhicule de Combat du Génie.



matériels divers, notamment de P.A.A.<sup>15</sup>, de bacs Gillois, et d'impressionnants, monumentaux, complexes jeux de Meccano<sup>16</sup>...

L'épisode le plus éprouvant de cette période des classes, et du P.E.G.<sup>17</sup> qui suivit fut incontestablement cette « sortie » de quarante-huit heures, ponctuée régulièrement d'exercices, en plein jour ou dans l'obscurité, avec parcours piégés, embuscades, tirs à blancs et grenades à plâtre, coupée d'un très court, très frais, et très automnal, repos nocturne, à la belle étoile, dans les bois du Kastenwald. Autre distraction stimulante lors de cette sortie : une épreuve avec gage, à la fin du long périple d'une vingtaine de kilomètres à pied, ramenant les excursionnistes malgré eux, et leurs lourds et volumineux sacs à dos, en vue des ombreux bois en question.

Un chemin de terre, des G.B.C.<sup>18</sup> alignés, à l'arrêt, au loin les bois :

« Vous mettez votre barda dans les bahuts ! Mais vous, vous continuez, pédibus jambus, jusqu'au Kastenwald, là bas ! Ralliement au point Charly ! Vous y verrez les camions... Ah ! J'oubliais un détail, les bleu-bites ! I' y a des vieux d'la vieille, des libérables, qui sont v'nus avec les bahuts ! I' vous attendent par là... En face, ou presque, à onze heure, le point Charly ! À une certaine distance, pas très loin d'ici, sur la droite, ou peut-être sur la gauche, vos potes les anciens... et leur traquenard ! Ceux qu'ils attraperont gagneront le droit de rejoindre le Kastenwald en chaussettes... si on leur laisse ! C'est parti, bande de bœufs ! »

À la fin de sa diatribe enthousiaste, le sergent-chef Cramois ayant saisi un M.A.S.36, l'arma en engageant une balle à blanc dans le canon, et jovial starter, tira un coup en l'air !

Tout le monde prit sa course, Claude comme les autres.

Et l'assaut ne se fit guère attendre.

Claude suivit le chemin de terre, les deux types qu'il avait vus s'élancer vers lui, et il ne s'agissait pas des plus rachitiques de la compagnie, sur les talons. Il courait, ne pensant qu'à la honte qui serait la sienne s'il était rattrapé et déchaussé, à l'inconfort en résultant. Il courait, entendant les respirations de ses poursuivants, et le sourd et rapide martèlement des rangers sur le sol du chemin. Il courait, ne sachant plus s'il imprimait toujours à ses pesants brodequins leur mouvement ou si sa progression était due à l'inertie acquise. Ils couraient. Sans un mot. Pas d'injures ou d'invectives, chacun ménageait son souffle...

Moins d'agitation derrière ?... Mais le vent de la course, le cœur battant à tout rompre dans la poitrine, le sang dans les artères, les oreilles bourdonnantes... Un rôle éloigné, désappointé... Un des gars avait-il abandonné la poursuite ?... Et l'autre maintenant ?... Claude continua un moment sur sa lancée. Il ne risqua un œil vers l'arrière qu'un peu plus tard.

Il les avait semés les deux grands gaillards ! Il conserva ses rangers, bien lacés aux pieds et sanglés aux chevilles !

Sa fuite l'entraîna assez loin du point Charly. Des ampoules éclatées aux talons commençant à le piquer malgré les tampons de coton chirurgical préventivement maintenus aux endroits les plus cruciaux par des rubans de sparadrap, essoufflé, râlant d'épuisement, il regagna sans trop de hâte, et avec circonspection, suspectant un nouveau guet-apens, le lieu du ralliement.

15 Pont Automoteur d'Accompagnement.

16 Ponts Baylet, etc.

17 Peloton d'Élève Gradé.

18 Camions de type Gazelle Berliet Cargo.

« Aaaaah ! Les fumiers ! Et i' voulaient pas m'les rend', mes godasses, ces triples cons !

— Tiens ! Vise un peu ! V'là sa délicatesse à la peau d'ange !

— Après qu'les vieux sapeurs du génie, qui pensent qu'à brandir leurs quilles, i' l'aient attrapé, i' y a peut-être pas qu'aux pieds qu'il a mal, le beau Claude !...

— Alors, Terrart ! Tes fragiles voûtes plantaires n'ont-elles pas trop souffert du contact de la très dure terre des hommes ?

— ...Ils n'ont pas pu se saisir de moi, Messieurs les traîne-savates ! Mais par contre, après cette longue marche et cette singulière cavalcade, mes pieds commencent à éprouver l'étroitesse de mes...

— Non, mais ! Écoutez-moi ça, les gars ! « Singulière cavalcade » ! Dis, des fois, t'entends comme tu parles, Charles !...

— I' t'ont pas eu ?... Eh ! Ben !... Il a la santé, sans qu'ça paraisse, le pâlot ! Hein, les mecs ! »

À partir de cette journée, ayant prouvé, utilement, fallait-il croire, qu'il n'était pas une demi-portion, ses relations avec autrui semblèrent à Claude plus faciles. On savait qu'il se destinait à la prêtrise, il n'en faisait pas mystère, et cela, outre son apparence physique, non pas délicate, mais fine et exempte de traits grossiers, son visage glabre à la pâle carnation, ses lèvres colorées, pouvait l'avoir marginalisé. L'ostracisme dont il croyait, à tort ou à raison, être la victime, s'estompa rapidement, au moins de la part du plus grand nombre. S'il parvint à se faire de bons copains, manifestement le courant ne passait pas entre lui et le seul autre Tourangeau de la compagnie, qui, de plus, faisait partie de sa chambrée.

Pascal Pirecas, coiffeur de son état dans le civil et sous les drapeaux, portait élégamment son uniforme. Bien proportionné, ce n'était pas un bellâtre, mais il soignait toujours son apparence, et possédait une assurance, presque une arrogance, naturelle qui lui avait valu curieusement, très tôt, d'être entouré de quelques admirateurs, auprès desquels il jouissait d'un certain prestige ; n'était sans doute pas étrangère à son succès, sa très charmante amie, dont une grande photographie, sur laquelle on apercevait le haut d'une poitrine fort harmonieusement développée, était fixée ostensiblement sur toute la largeur intérieure de la porte de son placard, souvent ouvert. Et peu avare des charmes de la belle, il montrait de temps en temps des photos de son amie, fort délurée ou fort amoureuse selon certains témoignages, aux membres les plus fidèles de son comité.

Plus que personne, deux schpountz se montraient particulièrement subjugués par le fringant figaro qui les choyaient tout spécialement : les deux blondinets, l'un à la mine patibulaire, l'autre de parfait béotien, avaient le poil toujours impeccablement taillé et lissé, ni trop long, ni trop court.

« Décidément, je me demande qui a bien pu oser enrôler ce drôle dans le même régiment que moi... Un régiment du génie ! Évidemment ! » avait dit du deuxième, l'ingénieur chimiste Gambard.

« Quel sinistre acéphale, ce crâneur cherchant à ce faire aussi beau que son maître ! » avait dit du premier, l'agronome Lefort.

« Quelle bande de cons, ces trous du cul de triplets simples ! » avait dit du merlan et de ses poissons pilotes le futur physicien Rohrbacher.

Les rideaux n'avaient pas encore été tirés de son côté. Claude, à travers la fenêtre regardait la triste nuit alsacienne mangée par endroits de la sombre lueur changeante des lampadaires bordant la route devant la caserne. Des bourrasques projetaient contre les vitres de l'étage des nappes de grésil. En tendant l'oreille, au travers des discussions et des sons de la télévision de location à l'antenne bricolée avec un portemanteau de métal, on pouvait discerner les petits bruits secs de leurs impacts.

Claude, après les classes et le P.E.G. avait renoncé à effectuer le P.E.S.O.<sup>19</sup>, et suivait un stage de formation aux services des transmissions du P.C., apprenant le morse, à taper des messages et à en décrypter. S'il émettait avec célérité, par contre ses capacités à déchiffrer les vagues de codes alphanumériques modulés par paquets de cinq caractères, et arrivant en masse les uns après les autres, trouvèrent leur limites à un seuil jugé trop bas par ses supérieurs, pour qu'il puisse, une fois le stage achevé, raisonnablement espérer intégrer le service des transmissions du poste de commandement. Aussi songeait-il au magasin d'armement spécial et matériel de transmission de la compagnie qu'il rejoindrait sûrement tôt ou tard.

Il pensait aux fournitures diverses stockées en cet endroit, aux boussoles, aux caisses de piles, aux lampes TL22, aux différents modèles de postes de radio, TRPP11, C9, B.L.U. et autres, aux rouleaux de câbles électriques de guidage des missiles, aux grands filtres rectangulaires, au charbon actif, emballés d'aluminium étanche, pour les chars, devant permettre leur évolution en atmosphère polluée de produits chimiques ou en milieu radioactif, aux masques à gaz aux cartouches filtrantes rondes, à leurs sacoches individuelles destinées aux combattants, avec le poncho de plastique pour se protéger d'un épandage suspect, avec le gant poudreux susceptible de sauver la vie, si réagissant à la seconde à une humidité douteuse au contact de l'épiderme, on l'absorbait, la neutralisait, par son application rapide et pertinente, s'évitant ainsi une mort douloureuse et soudaine en d'atroces convulsions. Il pensait aux boîtes de tubes de réactifs permettant de procéder à certaines analyses... « Quelle saloperie, la guerre ! » s'avisait-il.

L'enfance, c'était hier encore ! Mais que le temps s'écoulait lentement ici ! Le temps ne passait pas « vite », contrairement au « temps » de la fameuse chanson ! Claude s'ennuyait. Il avait hâte d'en finir du ronron monotone de tous ces jours tristes se succédant sans fin, sans objet réel apparent (du moins pouvait-il l'espérer). Son séjour en cette caserne du bout du monde, du bout de la France, du bout du territoire métropolitain, lui pesait, même s'il avait choisi de ne rentrer en permission que toutes les deux ou trois semaines pour s'épargner des trajets éprouvants de dix ou douze heures de train à chaque voyage de chaque sens.

En ce début de nuit de lointain hiver, Claude déjà couché, le premier couché, se recroquevillait sur sa morosité, sous sa couverture s'enroulait dans son « sac à viande », préféré à des draps pour motif de simplicité de mise en œuvre.

Il somnolait à demi sur son lit haut perché surplombant celui de Lefort, cogitant mélancoliquement dans le calme brouhaha de la chambrée... lorsque le monde sembla chavirer !

---

19 Peloton d'Élève Sous-Officier.

Tout basculait !... Oui ! On le « virait » ! Lui ! Les jambes prisonnières de la housse lui servant de draps, il craint de ne pouvoir éviter une chute lamentable et douloureuse, voire dangereuse, sur le plancher. Il se maintint aux barreaux à la tête du lit.

Le matelas, ripé vers les fenêtres, glissa au sol, et Claude, sans effort, se retenant simplement des bras, se retrouva debout...

Les schpountz !

« Qu'est-ce qui vous prend ? Quelle idée vous a traversé l'esprit ? »

Claude lança un coup d'œil en direction de Pirecas, qui encore en uniforme, non pas en treillis, mais en tenue de sortie, semblait s'examiner entre les sourcils à l'aide d'un petit miroir, traquant le poil en trop.

« Ouais !... Comme si à vous autres une idée pouvait vous venir à l'esprit, ou à la tête plutôt ! C'est pas une idée de vous, bien sûr ! »

L'autre abandonna la contemplation de son reflet, et son regard croisa celui de Claude.

« Ils sont suffisamment bien dressés et obéissants, on l'a vu ! Rappelle donc tes chiens ! »

On avait beau être l'un des trois seuls catholiques pratiquants du régiment et envisager le sacerdoce, il n'était pas alors question de « tendre l'autre joue » !

La bouche ouverte, Kleinkopf regardait alternativement en direction de Claude et de Pascal Pirecas. Les lèvres déformées par une méchante moue, Schwarz s'était rapproché. Mais Jean Lefort s'était levé de table en repoussant son tabouret qui basculant en arrière tomba au sol, et planté près de Claude, face à l'agresseur.

« Qu'est-ce que tu cherches à la fin, mon joli ? À perdre ta récente beauté ? Ou quoi ? »

Gambard s'en mêla, referma son livre en prenant soin de bien placer un signet.

« Faudra-t-il donc que j'ajoute mon petit grain de chlorure de sodium pour ramener le calme dans ce bordel !

— Les rémoras nageraient-ils d'eux-mêmes, et chercheraient-ils à se faire requins ? »

Gérard Rohrbacher prenait à son tour le parti de Claude. Et Martinez également, et Balzin !

« Eeeeh ! Espèce de petit blanc bec de Schwarz, ça fait un bail que j'ai envie de te piler la gueule et de froisser ta mise en plie de pétasse ! »

Balzin poussa rudement l'épaule de Schwarz. Kleinkopf se mordait la lèvre, et lançait des regards implorants en direction de Pirecas. Précautionneux, sans se déplacer, celui-ci donna de la voix.

« Les gars, qu'est-ce qui vous prend ? Laissez donc l'abbé tranquille ! »

Schwarz avait bousculé Balzin, qui en retour l'avait d'un coup d'épaule envoyé heurter du crâne le pied des lits, de l'autre côté de l'allée. Schwarz ayant à peine repris ses esprits, revenait à la charge faisant un pas en avant. Mais il stoppa en titubant légèrement.

« Schwarz ! Laisse tomber ! Schwarz, mon vieux, laisse tomber, tu veux ! »

Les choses tournant mal, ni le nombre, ni la force n'étant de son côté, Pirecas, souhaitant manifestement limiter les dégâts, ménager son prestige autant que sa petite clique, tentait maintenant de calmer le jeu. Il y parvint aisément. Dociles, ces sbires rejoignirent leurs pénates mal délimités. Schwarz s'assit d'abord, avant de s'allonger doucement.

« Merci, ô mon pays ! Sans ton secours providentiel, j'étais perdu !

— Mais, il n'y a pas de quoi ! C'était bien naturel ! Et spontané ! Je n'ai fait que mon devoir de bon chrétien, en m'essayant, et en parvenant fort heureusement à apaiser le courroux des hommes !

— Encore une fois tous mes remerciements pour ta très charitable et efficace intervention ! »

Pirecas, le meneur d'hommes, découvrant ses dents, qu'il avait longues, il le prouva par la suite par une réussite professionnelle exemplaire et toute à son honneur, gratifia l'assemblée d'un large sourire commercial.

Claude ne rencontra pas de chrétiens militants et peu de catholiques pratiquants à l'occasion de son service national. En dehors de quelques rares officiers et de quelques très rares membres de leurs familles, un infirmier, un fourrier et lui-même seulement fréquentaient la petite et discrète chapelle du régiment, le dimanche matin. Mais il put découvrir un vaste échantillon d'humanité, et il prit conscience d'avoir bénéficié d'une éducation privilégiée, des avantages procurés par l'appartenance à un milieu social assez favorisé, relativement, à une famille unie et chaleureuse, malgré les difficultés éprouvées lors de sa prime jeunesse, surtout par sa mère en fait.

Ne partant pas souvent en permission, il remplaça certain de ses camarades pendant de longs week-ends, à l'armurerie, par exemple, ou encore, à la place de Gambard, qu'une séparation de plus d'une semaine de son épouse affectait grandement, il accepta de partir en manœuvres au camp du Valdahon. Sa serviabilité notoire, mais pas imbécile, son calme, son grade, caporal, puis caporal-chef, et plus tard sergent, la considération, le crédit que lui valait son engagement religieux non dissimulé, mais non tapageur et non conquérant, inspiraient confiance à certains garçons.

Et parfois, parmi ceux-ci, ils s'en trouvaient qui se laissaient aller à se confier. Claude écoutait les confidences qu'on lui faisait, et les encourageait en se racontant lui-même, un peu ; mais aussi en questionnant, simplement, franchement, sans pudeur peut-être, mais avec respect, ses interlocuteurs. Et on lui répondait. Ainsi eut-il à connaître des heurs et des malheurs de plusieurs des sapeurs de la compagnie. Ainsi de Gros Nickolas, un géant bourgeonnant d'acné et à la frontière de l'illétrisme, aux capacités d'entendement limitées, se répandant en larmes quand les difficultés lui semblaient insurmontables. Ainsi de Scarlati, un jeune Niçois qu'il dut rassurer alors qu'il l'avait sous ses ordres pendant une garde de fin de semaine à un dépôt de munitions en rase campagne. Scarlati avait « peur dans le noir », des

difficultés à se souvenir du mot de passe, et des difficultés à assimiler les procédures de sommation et beaucoup d'autres choses encore. Un père originaire du Maghreb ayant tôt abandonné une mère sentimentalement et professionnellement instable s'adonnant à la boisson, des maîtres, des professeurs lui ayant rabâché, non pas ses leçons, mais qu'il ne serait jamais qu'un bon à rien ! Et Claude fit montre de trésors de patience pour le raisonner, lui donner confiance.

Claude eut de bons amis en ses camarades suivant avec lui le stage des transmissions, Lefort, Gambard, Rohrbacher, de la première compagnie, Loiseau, Testut de la troisième, Frapier de la cinquième... Il se fit aussi un ami en la personne d'un autre sapeur de sa compagnie, un jeune homme mince et nerveux, auquel le fait de porter des lunettes avait valu le surnom de « la Taupe » : Cédric Angebert.

Les intellectuels Lefort, Gambard et Rohrbacher n'appréciaient que moyennement Angebert. Politiquement tout, ou presque, les opposait. Claude, sans nul doute, rendait leur cohabitation plus aisée, surtout lorsque tous sergents vers la fin du service, ils se retrouvèrent tous dans la même chambrée, contraints de partager le même local, mais heureusement assujettis à moins de promiscuité, et sans plus de lits superposés.

Son appartenance avouée, passée, mais encore toute récente à la N.A.F.<sup>20</sup>, avait attisé la curiosité de ses compagnons les plus proches. Qu'il fut, ou eût été royaliste ne lui avait attiré aucune inimitié, mais avait au contraire multiplié les occasions de dialogue. Les ex-universitaires du groupe, quelque peu documentés sur le mouvement de Bertrand Renouvin, en commentaient avec une certaine prédilection les analyses prévoyant à terme l'éclatement de l'empire soviétique. La N.A.F. était taxée par l'extrême droite, et spécialement par l'autre mouvement royaliste, la Restauration Nationale, de ramassis de gauchistes, à cause, entre autres, dans le domaine économique, de son parti pris en faveur de la socio-gestion, et taxée de groupuscule fasciste par les gens de l'autre bord, parce que partisane d'une monarchie ! Certes constitutionnelle, mais tout de même ! L'ambivalence du mouvement auquel il avait adhéré, assistant à quelques rares réunions organisées à Tours ou en banlieue, vers la fin de sa classe de première et pendant sa terminale, l'aida sans doute également à entretenir de bons rapports avec des gens aussi dissemblables que des démocrates gauchisants, frais diplômés de différentes facultés et le militariste et très nationaliste Cédric Angebert.

Au demeurant très sympathiques, Lefort, Gambard et Rohrbacher quoique très démocrates, très tolérants donc, à l'égard de ceux ayant les mêmes convictions qu'eux, surtout, se montrèrent rapidement excédés par les prises de position d'Angebert ; et après quelques discussions enflammées, rapidement préférèrent, plutôt que d'essayer de le convaincre, d'infléchir ses idées, d'écouter même ses arguments pour au moins essayer de le comprendre et d'avoir par là même une chance de pouvoir développer des raisonnements plus efficaces à son encontre, couper court à tout début d'échange avec le souriant mais farouche Cédric.

« Complètement taré ! Quel sale raciste !

— Il est malade ce mec ! Quel facho !

— Incroyable ! Et pourtant pas unique, ce dinosaure mental ! »

Angebert trouvait en Claude une oreille attentive, patiente, et complaisante ; ce, même si celui-ci ne partageait pas, bien loin de là, en tout, ses points de vue.

---

20 Nouvelle Action Française.

« Tu sais, Terrart, je ne suis pas vraiment raciste, au sens où ils l'entendent, les autres. Par exemple, j'estime indigne l'attitude de la France à l'égard de types comme ces Indochinois, ces Algériens qui ont combattu sous nos couleurs ! Quand tout a été fini, on leur a dit, là-bas en Asie, et en Afrique du Nord : « Bon ! Maintenant, nous on s'en va ! Rendez vos armes et rentrez gentiment chez vous ! » Faut pas charrier ! C'était les envoyer à la mort ! Ils s'étaient battus pour nous ! Ils avaient été blessés, avaient payé pour nous le prix du sang, vu leurs amis, leurs compagnons français ou indigènes mourir près d'eux, au champ d'honneur, pour notre cause ! Notre cause qu'ils avaient faite leur ! Et nous... nous, la France, on les livrait pieds et poings liés, pratiquement, à nos ennemis, à leurs ennemis mortels, le Viêt-cong, les fellagas ! Dégueulasse !

— Mon beau-père partage ton avis... C'est vrai ! C'est dégueulasse ! Et c'est mon avis aussi. C'est honteux... Comme l'attitude des Carthaginois voulant jadis se débarrasser de leurs mercenaires... Bien pire que l'attitude des Perses voulant exterminer, par eux-mêmes, les dix-mille de Xénophon...

— Hein ! C'est quoi c't'histoire ?

— Dans l'antiquité... Xénophon, le chef de mercenaires grecs ayant servi l'empire perse, se voit acculé et traqué par les armées du Grand Roi, le roi des Perses, dans les montagnes du nord. On préfère se débarrasser d'eux plutôt que les payer. Peut-être les redoute-t-on aussi. Dans l'Anabase, Xénophon nous a laissé le récit de ses aventures, de son périple. Il arrivera à échapper aux Perses, et à conduire ses hommes jusqu'à la Mer Noire, le Pont-Euxin de l'époque. Quand les dixmille verront la mer, Xénophon le raconte, ils s'écrieront tous : « Thalassa ! Thalassa ! », d'une seule voix... « La mer ! La mer ! », en grec...

— Ah ! C'est ça, « Thalassa ! Thalassa ! » ! J'ai dû lire une chose là-dessus, une fois...

— Ils étaient sauvés ! Les Grecs avaient des comptoirs, des ports sur le littoral. Les mercenaires pourraient rentrer chez eux, rejoindre leur cher heimat, et « vivre entre leurs parents, le reste de leur âge »...

— J'connais pas, ou j'avais oublié... Faudra que je me rappelle, ça pourrait peut-être me servir... Eh bien, tu vois, ces gars-là, ceux que j'te disais, leurs familles, leurs femmes, leurs gosses, même leurs vieux, qui soient bronzés, frisés, musulmans, qui soient bouddhistes, avec les yeux bridés, ou autrement, j'ai trop rien contre ! I' sont français comme moi ! Et, après tout ce à quoi ils ont renoncé, après ce qu'ils ont fait, tous les risques qu'ils ont pris pour nous, je crois qu'on a une dette envers eux, et qu'on s'en est mal acquitté, qu'on s'en acquitte mal ! Alors qu'on héberge, qu'on entretient, qu'on soigne, qu'on dorlote une masse de profiteurs, qu'on fait des pieds et des mains, une gymnastique épuisante, et coûteuse, pour des guignols qui nous méprisent, nous jalouent... nous prennent pour des cons !

— Relax Max ! Cool ! Voilà ton opposition parlementaire...

— Alors, la Taupe ! encore en train de déjanter ? Eh ! Terrart, et toi aussi, si tu promets de te taire, au lieu de déblatérer sur ton prochain, vous ne pensez pas qu'il est temps d'aller au mess ? Moi, i'm very hungry<sup>21</sup> !

— On est en France ! Tu peux pas parler en français ! Ça t'écorcherait la gueule ?

— Et toi, tu crois parler toujours un excellent français, Duchnoc ?

— Moi, mes parents avaient pas les moyens de me payer des études, Milord ! Et la France ne m'a pas donné de bourse, comme elle en attribue à toute une clique de fumistes des antipodes, pour qu'ils se cultivent, deviennent toubibs, ou n'importe quoi, pour en principe pouvoir, de retour chez eux, plus tard, aider à moderniser leurs pays ; mais qui s'en foutent

---

21 J'ai très faim !

plus que nous de leurs foutues patries, et qui n'ont qu'une idée, celle de s'incruster ici après leurs chères études, qu'on leur paye de nos impôts !

— Allons ! Allons, les enfants ! Vous n'allez pas vous chamailler tout le repas, quand même ! Soyez sages !

— Oh ! Pardon, mon Père ! »

Souriant exagérément à Claude, Angebert repoussa jusqu'à la racine de son nez sa paire de lunettes.

Bientôt Cédric Angebert arriva au terme de la durée de son service national. Il avait songé faire carrière dans le métier des armes, et « rempiler ». Longtemps il hésita. Mais on lui apprit qu'il ne pouvait rester qu'en perdant son grade de sergent P.D.L., en retrouvant le grade de caporal-chef. Cela, en définitive, emporta sa décision : il retourna à la vie civile.

Claude, un de ses rares, voire son seul ami dans la caserne, vint une dernière fois le saluer, peu avant le départ en camion en direction de la gare. Angebert lui proposa de rester en contact, d'échanger leurs adresses respectives. Claude acquiesça.

À son tour, Claude devint l'un des « vieux de la vieille » et demeura avec ses copains Lefort, Gambard, Rohrbacher, un des rares sergents appelés de la première compagnie. Il eut même, honneur dont il se serait fort bien passé, l'occasion d'en être un temps, deux jours en fait, le plus haut gradé disponible ; alors que la compagnie, hélas ! se trouvait de « grande semaine », devait assurer les différents services du régiment et les gardes, casernes, dépôts de munitions, parcs de matériels et de véhicules, stocks de carburant.

Le week-end s'annonçait serein ; jusqu'à l'appel téléphonique de l'adjudant Metzler, du poste de commandement : contrôle du piquet d'incendie !... Bon sang ! Après consultation des tableaux affichés dans le bureau, il constata que personne n'avait été désigné à ce poste ! En hâte il parcourut les chambrées et ne put réunir qu'un maigre contingent de trois récents bidasses, peu enthousiastes à l'idée de devoir gagner le P.C. avec pour tout bagage une gourde pleine d'eau et un mouchoir.

« ...Et c'est vous le... « responsable » de la compagnie ! ?

— Oui, mon Commandant ! En remplacement du sergent-chef Lelouard, absent aujourd'hui samedi, et demain dimanche. Le chef Lelouard a dû s'absenter, et m'a dit... m'a... demandé de le remplacer.

— Et trois gus au piquet d'incendie ! Qu'est-ce que c'est que ce cirque, sergent ?

— Eh bien ! mon Adjudant... Comme je vous l'ai dit, j'ai vérifié... Aucun sapeur n'avait reçu cette affectation ! Je m'en suis rendu compte juste après votre appel, peu après avoir vu le chef Lelouard tout à l'heure, et son départ... Je me suis rendu compte que le nombre de permissionnaires, cette fin de semaine, est sensiblement du même ordre que d'habitude, malgré les charges de la compagnie. J'ai réuni tous les hommes normalement en quartier libre et présents à la compagnie... Je suis désolé, mon Adjudant...

— Vous pouvez l'être !

— Repos, Sergent...

— C'est encore et toujours le foutoir, la Une !

— Metzler, je commence à comprendre vraiment pourquoi vous étiez tellement satisfait de nous rejoindre ici, au P.C.

— Vivement que Bardoul termine sa formation, qu'il ait sa mutation et qu'il...



— Hummm ! Sergent ! Les trois sapeurs qui vous ont accompagné : piquet d'incendie ! Vous le complétez au fur et à mesure du retour à la caserne des rares sapeurs à votre disposition.

— À vos ordres, mon Commandant ! »

Le capitaine Bardoul participa, avec l'aumônier du régiment, au pèlerinage militaire auquel Claude se joignit, sans grande allégresse, le principe même de pèlerinage, quel qu'il fût, lui déplaisant par nature. En vertu de l'ubiquité de Dieu, il ne comprenait pas très bien l'engouement extraordinaire à l'égard de ce genre de manifestation, et craignait qu'il ne s'agît trop souvent plus d'un prétexte à voyager, à faire du tourisme, avec un alibi pieux, qu'autre chose.

Par la baie de la voiture de chemin de fer Claude ne put découvrir la vallée du Rhône qu'il ne connaissait pas, la nuit l'en empêcha. Un moment il distingua seulement les silhouettes noires de quelques cyprès élancés. Avec sa mère et William, il n'avait jamais découvert du Sud-Est que la zone littorale, Menton, Nice, et Banyuls, Collioure, Saint-Cyprien et sa lagune, Narbonne, Béziers et sa cathédrale, et plus loin, indubitablement méditerranéenne elle aussi, la fière Carcassonne aux majestueux remparts.

L'interminable voyage en train ne fut égayé que des tristes lueurs des lampadaires des gares S.N.C.F. traversées par le convoi. Toutes proportions gardées, un long chemin de croix !

Enfin, ils arrivèrent à Lourdes. Claude s'étonnait toujours du succès rencontré par le culte marial, et plus généralement le culte des saints. Il se sentit alors très monothéiste ! Trop, peut-être, lui que le subtil mystère de la Sainte Trinité agaçait parfois !

Cette survivance de pratiques ancrées dans la nuit des temps l'impressionnait tout de même grandement : le culte des vieilles déesses mères très répandu dans le monde ancien, et le culte des eaux, bien attesté en Gaule, dans le vaste domaine celtique de l'antiquité. Et tout cela lui fut révélé contemporanément et concrètement en un seul lieu. Tous les discours que lui avait tenus William, son beau-père, à une époque semblant si lointaine déjà, par bribes lui revenaient à la mémoire. Et Claude demeurait songeur. Et la dévotion à son sens excessivement affectée, mièvre, manifestée en cet endroit, où accouraient des catholiques du monde entier, lui déplut.

Les cérémonies militaires auquel il participa, seules trouvèrent grâce à ses yeux. Néanmoins, il regretta qu'elles ne fussent pas mieux réglées, mieux ordonnancées, bref, que tout cela n'eût pas plus de caractère. Il se souvint de vieilles photographies examinées dans des livres, de vieux films vus à la télévision, montrant des rassemblements grandioses se déroulant quelques décennies auparavant, à Berlin, ou à Nuremberg. Les enseignes brandies, les drapeaux claquant au vent, les hommes altiers et beaux, à l'allure digne et martiale ! Que tout cela avait dû être excitant à vivre ! Quelle « gueule » cela avait encore, malgré tout, et bien que tout cela ne lui fut connu que par de pâles images et des bandes-son tronquées ou crachotantes !... Il s'égarait.

Pénétrant, au terme du défilé, de la procession, le soir, dans la grande basilique souterraine, il s'imagina appartenir à un peuple de nains envahissant la carcasse fossile d'une monstrueuse tortue ensevelie. Là, seulement, de toute la durée du pèlerinage, il ressentit un semblant d'exaltation, quand, sur l'air magistral de « l'Hymne à la joie », résonna sous l'immense voûte de béton, entonné par les milliers de militaires présents, un chant aux paroles mâles et assurées : « ...Nous voulons d'une âme fière nous forger un grand destin... ».

Le capitaine Bardoul, quant à lui, dut connaître exaltation et joie en des circonstances bien différentes. Durant leur déambulation il avait remarqué une charmante fée, une engageante jeune femme portant avec grâce l'uniforme. Il n'avait pas tardé, après avoir joué des coudes, à l'aborder, les barrettes bien visibles sur ses épaules, toutes dardées, ce joli membre du P.F.A.T.<sup>22</sup>. Et plus tard, à l'hôtel, elle dînait à ses côtés. Et Claude, voyant comme elle était ravissante, admira ce soir là son capitaine si adroit, si matois, ou si chanceux, et secrètement le jalouosa, un petit peu, lorsqu'il les aperçut sortant tous deux de la salle en se tenant la main... Mais lui, Claude Terrart, s'était choisi une autre voie.

En dehors de la chapelle où il assistait à l'office dominical, Claude ne rencontrait que rarement, somme toute, l'aumônier. Celui-ci venait de Colmar assurer, épisodiquement, une courte permanence, discrète, au régiment. C'était un homme un peu gras, à la grande bouche molle, au menton fuyant, et il évoquait irrésistiblement aux yeux de Claude, non pas un crapaud, tout de même, le prêtre avait l'épiderme lisse d'un intellectuel rarement exposé à un environnement agressif, mais une grosse grenouille.

Lors de leurs entrevues chacun ne savait trop que dire à son interlocuteur. Et Claude n'eût pas été autrement étonné, en serrant la main de l'aumônier en mal d'inspiration, l'Esprit ne soufflant pas toujours et en tout lieu, de l'entendre coasser : « Je cro-a ! Co-a ! Je cro-a ! Co-a ! ». Et Claude pendant les trop silencieux entretiens tournait souvent la tête vers les fenêtres, et au travers des vitres suivait du regard les évolutions des corbeaux au-dessus des grands platanes, tentant de percevoir leurs lointains croassements. Heureusement le terme de ces rares face à face pouvait se voir aisément avancé, il y suffisait d'un minimum d'esprit de décision, et d'un soupçon de courtoisie.

Conformément à ses résolutions Claude n'avait pas cédé à la tentation de demander ses jours de détente. Il put donc rendre enfin son paquetage, un peu plus tôt que nombre de garçons de sa classe. Il salua une dernière fois le fourrier, toujours fidèle au poste, et qu'il croisait de temps en temps, surtout à la chapelle, le dimanche. En milieu d'après-midi, en semaine, vêtu en civil, il se présentait au bureau administratif pour l'ultime formalité.

« ...Euh ! Attends !... Tu t'es gouré ! Tu peux pas partir aujourd'hui, i'treste que sept jours de détente !

— Non, dix ! J'en ai jamais pris ! À la compagnie on m'a dit que tout était O.K.

— Ben ! En janvier : trois jours... Eh ! Chef ! S'il vous plaît, venez voir !

— ... Mmmouais !... Absence irrégulière de trois jours ! Régularisée par trois jours de détente !

— Mais... Je n'ai jamais... Aaaah ! Meeerde ! J'avais complètement oublié !... Une intoxication alimentaire, pas très grave... Des huîtres sûrement... J'avais pas vu un médecin militaire, mais un civil. J'avais prévenu la caserne par téléphone, et fait envoyer un certificat et une photocopie de l'ordonnance... Et je viens de restituer tout mon fourbi !...

— ...Te reste plus qu'à essayer d'avoir « une soixante-douze heures libérable ». Faut voir ça avec ta compagnie d'abord, puis avec le P.C. »

De retour à la première compagnie il n'y trouva aucun officier ou sous-officier susceptible de signer sa permission. Ayant à la main sa feuille sans signature, tamponnée obligeamment,

22 Personnel Féminin de l'Armée de Terre.

afin de gagner du temps, par un appelé bureaucrate mais compréhensif, désappointé il entamait la descente de l'escalier, lorsque du rez-de-chaussée, il reconnut la caractéristique voix de stentor du sous-lieutenant Edelmann. Il dévala les marches. Moins de deux minutes plus tard, et après un chaleureux et tonitruant « Bonne route, Terrart ! », et une tonique poignée de main, il courait vers le P.C. Là, il devait obtenir un autre visa, de la part du chef de corps, ou de son représentant autorisé. Il fut bientôt introduit dans le bureau du commandant Kergomard. Le commandant... du piquet d'incendie de la grande semaine !... Garde à vous. Vif coup de menton vers le haut. Présentation réglementaire... Le commandant se souvenait de l'appartenance de Claude à la première compagnie ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

« ...Première compagnie, je sais !... Vous ne voulez donc pas rester avec nous plus longtemps ?

— Mon Commandant, j'avais prévu de partir aujourd'hui, et j'ai été désagréablement surpris quand tout à l'heure...

— L'officier d'astreinte, avisé, m'a passé un coup de fil et raconté vos malheurs... D'accord ! D'accord, Sergent !... Et voilà !

— Merci, mon Commandant !

— Au revoir ! Et bonne chance, Monsieur Terrart !

— Merci, mon Commandant !... Au revoir, mon Commandant ! »

Claude se sentait tout à coup plus ému qu'il ne l'aurait souhaité. Il déglutit. Le sol, les murs, commencèrent à vibrer, légèrement d'abord, puis plus intensément, et des objets cliquetèrent doucement sur une étagère. Son embarras grandissait. Claude salua encore une fois de la tête, au garde à vous, le commandant Kergomard. Une colonne de chars AMX30, d'un autre régiment, passait sur la route, sous les fenêtres du bureau.

Claude en toute hâte grimpa dans la Méhari, près du sergent-chef Lelouard, qui, devant se rendre à Colmar, avait bien voulu le conduire à la gare, et l'attendre, aussi, après sa petite déconvenue.

Après encore un long trajet en train de nuit, pendant lequel il ne fut pas, pour la première fois depuis un an, durement éprouvé par un besoin de sommeil impossible à satisfaire dans de telles conditions, il arrivait chez lui, à Amboise, et retrouvait sa mère Sabine, son beau-père William et sa sœur Clotilde. Tous se levèrent très tôt ce matin là, pour gentiment l'accueillir.

Bientôt la vie dont il avait fait choix allait commencer.



## CHAPITRE VIII

« ...J'hésiterais à leur accorder ma clientèle ! Je craindrais trop d'être le quatrième, celui « de la farce » !

— Cela a l'air d'une maison correcte et honnête. Il ne faut pas voir le mal partout ! Mais il faut bien admettre qu'il doit bien se trouver, même en cette sainte ville, quelques serviteurs de Satan... N'est-il pas le Prince de ce monde ? »

Après avoir dépassé l'hôtellerie « Les Trois Dindons » et roulé encore un peu à travers la ville, la Rover descendit la rue de la Paix puis tourna à droite, passa entre la chapelle d'un couvent et une librairie et arriva enfin sur la place du Cardinal Perraud. La petite place s'abritait à l'ombre de la magnifique basilique romane du XII<sup>ième</sup> siècle toute construite de pierres jaunâtres, et excellemment conservée, soigneusement entretenue. L'auguste bâtisse ne faisait pas son âge et aurait pu fort plausiblement sembler à l'observateur non averti, l'une de ces répliques, l'une de ces fantaisies de style, telles que le XIX<sup>ième</sup> siècle les affectionnait tout particulièrement. Sa randonnée touristique par les rues de l'aimable bourgade achevée, Sabine, qui conduisait, sur les indications de Claude engagea, avec assurance, la voiture dans le parc des pèlerinages, près de la « maison des chapelains ». Sur les injonctions de William lui signifiant encore une fois qu'elle roulait non plus seulement en agglomération, mais de plus dans une propriété privée ne lui appartenant pas, elle ralentit en faisant le tour du parc. Elle suivit le large espace bordé de platanes et formant avec l'imposant kiosque au dôme élevé, une folie baroque-rococo, un grand fanum en plein air. Elle dépassa le bâtiment de même style que le kiosque, mais moins considérable, abritant, selon les dires de Claude, ayant déjà, en compagnie de l'abbé Folliguet, rendu une visite à ces lieux, ainsi qu'à leurs responsables, un diorama contant la vie et les expériences mystiques de sainte Marguerite-Marie Alacoque, la visionnaire du Sacré-Cœur. Se rapprochant du haut mur de clôture ils parvinrent sur une large cour devant un haut et long immeuble à l'architecture sans génie.

« C'est le bâtiment des pèlerinages. Ça date des années trente, à peu près, si je me souviens bien. Au rez-de-chaussée il y a un vaste réfectoire ; les cuisines et les annexes sont de l'autre côté. À l'étage il y a une grande salle de spectacle pouvant accueillir les pèlerins pour des conférences, des cérémonies. Les escaliers d'accès se trouvent à l'autre extrémité... Tenez, on y arrive, là !

— Assez considérable ! Tout cela pour les pèlerinages au « Cœur Sacré de Jésus » !... « Cœœœœ de Jésusuuus je crois en ton amooœœœ pour moi... »

— Maman ! Arrête ! Tu chantes faux ! Et tu le fais exprès, en plus !

— Mes frères -rères -rères, réunis -nis -nis, dans cette grande salle -salle -salle moderne -derne -derne à l'écho -cho -cho comparable à celui de notre vieille et vénérable basilique -lique -lique nous prions le Sacré-Cœur de Jésus -sus -sus, et nous souvenons -nons -nons de

Sainte Marguerite -rite -rite Marie -rie -rie ! Prions -rions -rions pour les intentions du jour. Et donnons -nons -nons ! Donnez -nez -nez ! N'oubliez pas -pas -pas notre numéro -ro -ro de C.C.P. -P. -P., nous avons de gros frais -rais -rais pour le service -vice -vice du Messie -sie -sie !

— Eh ! Arrêtez un peu, quoi ! Promettez-moi de ne pas faire de plaisanteries douteuses lors de notre entrevue avec le père Brogniard, hein !

— Promis ! Croix de bois, croix de fer, si je mens, tu vas en enfer !

— Vous êtes fatiguant à la fin ! Vous n'êtes pas sérieux !

— Mais si, mon bonhomme ! Tu verras ! Tranquillise-toi, Claude ! Nous sommes encore entre nous, là, maintenant. Mais tout à l'heure, nous serons bien gentils ! »

Sabine gara le véhicule près des parterres, juste devant la maison des chapelains, le capot tendu vers la sortie, prêt à bondir, pour s'échapper de cet antre des sectaires suppôts du Christ. Claude présenta ses parents au père Brogniard, le supérieur du « Centre de Préparation au Sacerdoce », et assez rapidement la conversation pris un tour très concret, en ce qui concernait les modalités de couverture des frais occasionnés par le séjour de Claude au séminaire, puis un tour plus badin une fois les procédures financières confirmées. Sabine et William firent ensuite connaissance des trois prêtres commis au service de la basilique, le bourru père Pochauvin, au physique assez empâté, le père Nicaud, grand, sec et voûté, et le rondouillard et très affable père Lafarcinade portant toujours la soutane.

La personnalité du supérieur, à peine âgé d'une quarantaine d'année à première vue, visage rieur derrière des lunettes aux standards de la Sécurité Sociale, contrastait notablement avec celle des trois prêtres. On ne pouvait douter de son sérieux, mais comparé à ces autres vieux serviteurs de Dieu à la mise austère, aux raides cols romains, aux crânes plutôt dégarnis et aux poils blanchis, il paraissait un gamin espiègle et immature, avec sa voix de fausset, avec son gai pull bleu-marine, sa dense houppette de cheveux noirs coiffés à la Tintin, ses verres épais, son rire facile et gloussant.

Le père Jean Brogniard, sa grosse tête surplombant son corps mince aux épaules frêles, marchant les pieds en dedans, leur fit découvrir les lieux. Ils virent parmi plusieurs chambres non encore occupées celle destinée à Claude, dotée d'un petit cabinet de toilette et d'un W.-C., de l'autre côté du couloir la salle d'eau équipée des deux seules douches, la chapelle aménagée au dernière étage de la tour du XV<sup>ème</sup> siècle à laquelle s'accolait la bâtisse.

Après une agréable conversation dont le père Brogniard surtout fit les frais, sortant du bureau, ils redescendirent tous par la vaste cage du triste escalier de béton, déjà ancien, entourant le hall, à la rampe de fer peinte de noir, aux longs et étroits paliers. Au rez-de-chaussée ils rencontrèrent monseigneur Miquel. Déchargé de son poste d'évêque coadjuteur de Dijon pour raison de santé, on lui avait confié la direction des pèlerinages du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial, responsabilité devant lui éviter a priori tout risque d'épuisement ou de surmenage. C'était un homme soigné, à la belle chevelure poivre et sel, se déplaçant avec grande précaution, en public, à la préciosité fort affectée, et sur l'âge duquel il était permis de s'interroger ; cinquante, cinquante-cinq, soixante, ou soixante-cinq ans peut-être ?

« Alors, Sabine, Les Trois Dindons, ce n'était pas si mal que ça. Bon, c'est loin de valoir notre Belvédère tourangeau, par exemple, mais c'est aussi nettement moins cher ! Et pour le prix demandé, c'est plus qu'honnête ! Qu'en penses-tu ?

— Oui !... Mais... Je pensais au supérieur et au « monseigneur »... Ils sont un petit peu... tu ne trouves pas William ?...

— Eh ! Regarde la route ! Nous fouts pas dans le canal ! Et pas dans la clôture de Cérabati non plus, bon sang !

— N'ayez pas peur ! Je contrôle la situation, les garçons ! C'est la direction, elle est très assistée...

— T'as pas besoin de te tourner, de me regarder quand tu me parles ! En voiture, je ne peux pas être bien loin !

— T'as qu'à répondre plus rapidement !... Alors, le supérieur et l'autre ?

— Ces deux-là, je les trouve un rien... déliquescents, effectivement.

— Oui, tout juste ! Moi aussi !... Débiles. Enfin, un tantinet dégénérés tous les deux.

— Ce sont des intellectuels, des ecclésiastiques ! Vous exagérez quand même ! Tout le monde ne peut pas être taillé en athlète, être un ancien baroudeur ayant roulé sa bosse en Indochine, en Algérie ou ailleurs ! »

Claude, affligé, depuis la fin de son service national, de mycoses très mal localisées nécessitant des soins astreignants matin et soir, avait pu obtenir une chambre individuelle avec un lavabo. La promiscuité récemment expérimentée lors de son séjour sous les drapeaux ne l'ayant pas encouragé à rechercher un trop proche voisinage, il avait redouté de devoir en partager une, comme ce fut le lot de certains de ses nouveaux camarades.

Il n'avait pas consulté de médecin militaire à l'infirmerie de la caserne avant son départ, mais à Amboise, lors de permissions, le médecin auquel la grand-mère Yolande faisait appel en remplacement de feu le docteur Bopounault. Ce médecin-là, se refusant à admettre que les mycoses pussent se contracter autrement que lors de rapports sexuels, Claude lui ayant certifié ne pas en avoir eu, diagnostiqua une allergie ou une quelconque dermatose. Le traitement ne fut pas couronné de succès.

Quand à la mi-octobre Claude arrivait à Paray-le-Monial par le train, il avait de petites crevasses entre les orteils, et l'entrecuisse particulièrement sensible et irrité, le scrotum en piteux état, légèrement sanguinolent entre de petites plaques squameuses à l'aspect desséché. À Paray on lui prescrivit dans un premier temps une préparation dont la composition fut relevée dans un manuel, à base de vaseline et de teinture d'iode, et d'autres ingrédients, particulièrement grasse et tachante. Un autre médecin, s'étant recyclé sûrement depuis sa sortie de la faculté de médecine ou ayant reçu la visite opportune de représentants de laboratoires médicaux produisant des médicaments modernes et d'un emploi commode, porta sur son ordonnance des remèdes plus efficaces, moins colorés, en tout cas plus « lavables ».

Il avait fait mention de ses problèmes cutanés au supérieur, et les tenaces champignons qui le tourmentèrent encore plusieurs mois lui assurèrent la jouissance d'une vaste pièce où il put se retrancher, s'isoler.

De sa chambre dans les étages, il voyait sur la gauche les arbres du parc, en face, à peu près, les bâtiments des Pèlerinages au-delà du jardin des chapelains que sa fenêtre surplombait, et à sa droite le mur de la tour ronde abritant à son faite la chapelle, à sa base la salle de cours de la première année. Les étudiants de deuxième année, qui avaient inauguré la nouvelle formule du séminaire, fréquentaient une salle mise à leur disposition dans un bâtiment abritant en outre la bibliothèque, au treize-ter rue de la Paix.

Dans la salle de cours de la tour se trouvait aussi le piano Yamaha, à queue, de monseigneur Miquel. Celui-ci offrait régulièrement des concerts, le soir, aux séminaristes,

aussi parfois à quelques unes de ses connaissances de passage. Dans la journée le piano demeurait fermé, et personne n'osait même y toucher, non plus Antoine Pichegru qui pourtant n'hésitait pas à s'installer aux orgues de la basilique toute proche et à jouer en guise de mise en doigts la célèbre toccata de Charles-Marie Widor, ou une certaine toccata en fa majeur de Dietrich Buxtehude, qu'il affectionnait tout particulièrement pour d'obscures raisons, puis, ensuite, souvent, à improviser joyeusement.

Les professeurs résidant au séminaire étaient le père Brogniard lui-même, enseignant la philosophie, l'histoire de l'Église, le père Hartmann, l'exégèse, l'herméneutique, le père Souquet, la spiritualité, la patrologie. L'on recevait aussi venant de Lyon ou de Paris d'autres professeurs, pères diocésains, sulpiciens, jésuites ou dominicains, comme les pères Mauranche, Corvisy, ou les pères Legeaix et Tonnelat, les plus souvent requis.

Les séminaristes devant se choisir un « père spirituel », Claude sollicita le père Hartmann dont la nature même de l'enseignement, qui satisfaisait son goût pour l'histoire ancienne en général, et la personnalité lui plaisaient bien.

Par contre les leçons du père Souquet l'ennuyaient au plus haut point. Claude trouvait assommant les lents, interminables développements (sur le thème, entre autres, de la spiritualité paulinienne) artificiels à son sens, d'une subtilité toute relative, prétentieusement mystiques, de ce triste et froid pédagogue aux allures de vieille bigote asthénique et frigide dans sa longue et sombre blouse grise. Et même quand le père Souquet s'égarait dans le concret, il éveillait à peine son intérêt.

« Rococogaléphicolthéthé ! Voilà un moyen mnémotechnique aisé, qui vous permettra de ne point oublier quelles sont les « grandes épîtres »<sup>23</sup> de Saint Paul... »

L'exégèse du père Hartmann, voilà une matière à laquelle certains reprochaient une trop grande sécheresse, une approche trop scientifique de la bible, de la Sainte Bible, mais qui passionnait Claude, à l'opposée des fades chimères délayées par le père Souquet, toutes de subjectivité orientées, toutes suintantes d'états d'âmes compassés, s'appuyant sur des analyses fumeuses et nombre d'a priori.

Claude retrouvait dans cette étude des textes bibliques par le professeur Hartmann le ton, les méthodes d'investigation, d'enquête que ses lectures précédentes, celles de sa récente adolescence, lui avaient rendus familiers. Il découvrait plus profondément d'autres aspects de cette épopée humaine qui le fascinait tant, pas si bien connus de lui qu'il pouvait le croire jusque là. Les travaux, les articles précédemment lus, et aussi certaines des discussions enflammées avec William, son beau-père, toujours nostalgique de la faculté de lettre fréquentée autrefois et trop tôt abandonnée, avaient rendu Claude conscient des multiples et indispensables précautions nécessaires à l'abord de textes si anciens, si étrangers à notre temps, à notre culture, à notre mentalité, malgré tout, à notre langue, dans leurs rédactions primitives.

Et si les cours du père Hartmann démythifiaient de belles histoires et quelques points précis de la Très Sainte Bible, Claude n'en éprouvait nulle désillusion, contrairement à

---

23 Épître aux ROMains, 1<sup>ère</sup> épître aux CORinthiens, 2<sup>ième</sup> épître aux CORinthiens, épître aux GALates, épître aux ÉPHésiens, épître aux PHILippiens, épître aux COLossiens, 1<sup>ère</sup> épître aux THEssaloniens, 2<sup>ième</sup> épître aux THEssaloniens. Épîtres dont Paul semble bien être le réel auteur, contrairement aux « Pastorales » ayant pu subir additions et retouches.



certains de ses camarades trop tôt et trop longtemps bercés par la lecture lénifiante de trop merveilleux récits hagiographiques.

Un autre « gros morceau » du programme, outre la matière du petit, fragile et chenu père Hartmann, était une critique du marxisme, à l'époque encore fort puissant et très redouté tant au point de vue militaire que philosophique.

« Selon l'optique de ses concepteurs, le marxisme s'est construit comme un outil de lutte contre les dogmes asservissant l'homme ! Mais le marxisme est devenu un dogme lui-même ! Un dogme des plus implacables ! Le dogme le plus intolérable ! », s'échauffait le père Brogniard. « Le dogme le plus dangereux, car il ne s'agit pas là seulement d'une simple philosophie tentant de fournir une interprétation intégrale du monde et de son histoire, car il ne s'agit pas en ce qui le concerne d'un simple dogmatisme contemplatif ! Le matérialisme dialectique n'a pas la simple prétention d'expliquer le monde et la destinée humaine, mais aussi de les modifier, de les corriger. « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières ; ce qui importe, c'est de le transformer » ! Voilà une assertion de Karl Marx dans une thèse sur Feuerbach ! Aussi, la chose à laquelle le marxisme puisse le mieux se comparer est-elle la chose religieuse, le phénomène plus spécifiquement « chrétien », avec lequel il ne vous échappera pas qu'il ne puisse qu'entrer directement en concurrence ! »

Mais, fréquemment hôte du Centre de Préparation au Sacerdoce, il revint au père Tonnelat, chargé d'un cours de théologie, d'un cours de sciences chrétiennes de l'homme, de régler le sort du marxisme, appréhendé du point de vue théologique, le « point de vue le plus élevé et le plus complet qui soit »<sup>24</sup>. Et Claude pouvait lire dans son cours des citations terribles et séduisantes, de textes que d'aucun aurait pu croire peut-être inspirés par l'Ennemi : « La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales dont l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple », ou : « L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel. Exiger qu'il renonce aux illusions sur sa situation, c'est exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc en germe la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole... La critique de la religion détruit les illusions de l'homme pour qu'il pense, agisse, façonne sa réalité comme un homme sans illusion parvenu à l'âge de la raison, pour qu'il gravite autour de lui-même, c'est à dire de son soleil réel. La religion n'est que le soleil illusoire qui gravite autour de l'homme tant que l'homme ne gravite pas autour de lui-même. »

Les journées bien remplies, dès le lever par le premier office, les laudes, puis par les cours, et la messe quotidienne, l'après-midi par les cours encore, le travail personnel, écriture, mais surtout indispensables lectures, les vêpres, par les marches pour se rendre au réfectoire de l'école Sainte-Ursule et en revenir, ne lui laissaient pas grande liberté, pas de longs moments de loisirs.

Pour se rendre à l'abbaye de Sept-Fons où fut organisée au bénéfice des séminaristes une retraite de quelques jours, Claude avec un groupe de ses camarades choisi d'utiliser la bicyclette. Son vélo, déjà amené roues démontées dans le coffre de la Rover lors de la visite de ses parents avant la rentrée, il l'enfourchait aussi à diverses reprises en vue de se divertir le

24 Père Paul Toinet. « Le marxisme ».

dimanche après-midi, respirer, se changer les idées, changer d'atmosphère ; il rentrait rarement à Amboise, encore moins souvent que pendant son séjour à l'armée, et ici les voyages ne lui étaient jamais accordés gratuitement, ni remboursés évidemment. Il accomplissait de longues randonnées cyclistes en terres charolaises, au grand air, en toute liberté, en toute épuisante liberté sur les routes montant et descendant les vieilles pentes hercyniennes.

Il n'y avait pas que ces sorties à deux-roues pour rompre la douce monotonie envahissant sa vie. Il y avait les marches à travers Paray-le-Monial pour aller déjeuner et dîner à Sainte-Ursule où la cantine de l'école leur préparait les repas, mais où, dans le souci d'en ménager le coût, ils devaient eux-mêmes assurer le service, aller chercher les plats à la cuisine où officiait parmi le personnel une jeune fille que tous, et Claude également, s'accordaient à trouver très jolie.

Ses repas, lors de ses séjours au séminaire, le père Legeaix, homme à l'esprit très ouvert, d'une grande érudition, connaissant la bible par cœur, pratiquement en son intégralité, parlant couramment, outre le français sa langue maternelle, le latin, le grec ancien, l'italien, l'espagnol et l'anglais, n'hésitait jamais à les partager avec ses élèves, plutôt que les prendre à la maison des chapelains avec monseigneur Miquel et les pères Pochauvin, Nicaud et Lafarcinade ; et il manquait rarement de distraire ses compagnons de table du récit de certaines anecdotes vécues, de certaines plaisanteries.

« J'étais encore tout jeune étudiant en théologie au Vatican : je vais me confesser... Pas moyen de mettre la main sur un prêtre français ! À l'époque je ne parlais pas un italien irréprochable. Bien obligé, je me décide enfin pour un curé indigène. Et je me confesse... en latin ! Eh oui ! C'était la langue de l'Église, tout de même !... À l'époque, en plus ! Cela dure un certain temps, je n'étais pas un saint, faut-il croire. Et je n'en suis toujours pas un, je suppose ! Terminé !... J'attends... J'attends... Je me racle la gorge. L'autre, en face, dans la pénombre du confessionnal, aussi. Et, enfin, après un soupir, je l'entends articuler laborieusement : « Pria... pro... patria... tua. ». Son latin devait être loin ! Il n'avait pas compris un traître mot de ma confession, l'animal ! Je me suis lâchement contenté de cette absolution, pour ainsi dire extorquée ! Et je me suis sauvé ! »

Le jésuite Mauranche, lui aussi, se laissait aller parfois à plaisanter ; souvent au détriment des dominicains, bien évidemment. Un soir, alors qu'à la table voisine le très vieux père Corvisy, de l'ordre prêcheur, venu faire une série d'exposés sur le thème du structuralisme, se restaurait paisiblement en mâchant lentement, le cruel soldat de Jésus, en mal d'inspiration, osa tout de même reprendre à son compte une fable cent fois entendue.

« ...Pour illustrer la différence de mentalité entre ces deux mondes, dont l'un m'est plus cher que l'autre, vous l'aurez deviné, voici l'histoire suivante : un dominicain reçoit un jésuite à souper. Ils devisent intelligemment sur des sujets élevés. Ontologie ! Métaphysique ! Théologie ! Herméneutique ! Tic-tac, le temps passe... L'orage au-dehors éclate, le tonnerre gronde !... Et la lumière s'éteint ! Le dominicain s'écrie en tombant à genoux dans l'obscurité, sous l'ampoule électrique indiscernable tout là-haut dans le noir : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'avons-nous dit, qu'avons-nous fait, que tu déchaînes contre nous ta divine Providence, ton ire céleste ? Éclaire-nous ! Prends en compte nos imperfections, nous t'en supplions, Dieu très aimant ! Épargne-nous ! Nous t'en prions, Seigneur Tout-puissant et très miséricordieux ! ». Et

le jésuite, resté assis, après, de sa serviette, s'être essuyé la bouche, sortant de sa poche un briquet et l'allumant, de dire : « Arrêtez vos conneries, mon Père ! Et indiquez-moi plutôt où se trouvent le disjoncteur et les fusibles ! »... Vous la voyez, la différence ? »

Monseigneur Miquel aimait beaucoup la musique, classique bien-sûr ! Du hall où débouchait la double porte capitonné de son vaste bureau, on entendait souvent les grands airs joués sur sa chaîne hi-fi. Mais il préférait encore interpréter lui-même au piano les morceaux qu'il affectionnait le plus. Avec délectation il offrait ses concerts dans la tour, devant un parterre d'admirateurs béats et inconditionnels, composé principalement de la majorité des étudiants rassemblés là en ces occasions.

Claude finit par se lasser du spectacle du fier monseigneur pianotant en faisant la roue. La belle, profonde sonorité de l'instrument, à laquelle il n'était pas habitué, n'ayant guère entendu jusque là des pianos que par l'intermédiaire d'enregistrements sur disques, ne le surprenait plus.

Ces soirs là, il préférait lire dans sa chambre, ou écouter souvent, sur son magnétophone à bande, des chansons de Catherine Lara, chanteuse découverte quelques années plus tôt lors d'un Discorama<sup>25</sup>. Il repassait la bande encore et encore, écoutant les paroles, écoutant cette belle voix de femme : « La voix cristal tue le tempo – Pour dissiper les champs de rêves – Et les pupitres tournent le dos – Quand l'archer viole Violoncelle – La musique s'arrête sur l'homme – Et suit sa course ad libitum »<sup>26</sup>, « Marche dans le temps – Évade-toi regarde le vent – Marche dans le vent – Écoute bien le rythme du temps »<sup>27</sup>, « Tombent les années-misère – Sur les vagues solitaires – Mais demain – Tomberont les années brèves – Sur l'horizon de nos rêves – Sans lendemain »<sup>28</sup>. Surtout tendait-il l'oreille lorsque Catherine chantait : « Laisse aller ton imagination – Loin des années à contre-saison – Prends l'univers à contre-nuage – Regarde-toi à contre-visage – Tu peux laisser de côté – Tout ce que tu crois – Tu peux laisser de côté – Encore une fois – Laisse aller ton imagination – Loin des ruines des générations – Laisse aller ton imagination – Loin des ruines des générations »<sup>29</sup>. Et après, il demeurait longtemps songeur ; et là-dessus plus sûrement que sur une page des Saints Évangiles, il méditait, il s'interrogeait, sans que cela ne le portât jamais à la prière.

« Eh ! Claude ! Si tu ne vas pas écouter Miquelsédech<sup>30</sup>, tu peux venir avec nous à la réunion charismatique. J'y vais avec Bertrand.

— Non-merci ! Si j'étais contraint de choisir entre les charismatiques et Miquel, je choiserais encore celui-ci !

— Tu n'es jamais venu. Viens au moins une fois, pour voir !

— J'ai déjà lu des témoignages, des enquêtes là-dessus, et vu des reportages à la télé. Ça ne me dit rien qui vaille.

— Tu sais, c'est une expérience ! L'Esprit, vraiment, y souffle souvent...

— Et on y « parle en langues » ! Je sais !

25 Émission de télévision, de Denise Glaser.

26 « Ad libitum ». Paroles de Daniel Boubilil.

27 « Marche dans le temps ». Paroles de Daniel Boubilil.

28 « Les années-poussière ». Paroles de Daniel Boubilil.

29 « Laisse aller ». Paroles de Daniel Boubilil.

30 Jeu de mot sur « Melchisédech », le « roi-prêtre ». Cf. Genèse 14 (18-20) et la note correspondante, dans la Bible Osty, par exemple.

— Parfois, oui.

— Ça ne me dit rien, je te l'assure, d'assister aux trances, ou aux pseudo-trances de simples d'esprit, visités, soi-disant, par l'Esprit Saint !

— Ne parle pas de cette façon de ce que tu ne connais pas ! D'ailleurs, n'est-il pas écrit « Bienheureux les pauvres en esprit », et que le Royaume leur appartiendra ! Il suffit de faire preuve d'humilité, de s'ouvrir à Dieu, de s'oublier, pour, peut-être pouvoir... pour espérer être visité soi-même !

— Et ils se shootent à quoi, tes charismatiques ? À l'eau bénite, pour pousser leurs glapissements ? Visités par l'Esprit ! Vous y croyez ? Tu parles d'une humilité ! Sans blague ! Tu me fais rire ! Et c'est tout ce dont il est capable le Saint Esprit du Dieu Tout Puissant, produire ce cinéma un rien cucu ! Et note bien au passage, que ce genre de combines c'est vieux comme le monde, que cela se pratique, et s'est pratiqué dans toutes les religions, sur tous les continents. De toute façon, je n'ai pas envie de déjanter, d'entrer en transe, de « m'oublier » ! Au contraire, je préfère rester lucide, et bien conscient, même pendant un office religieux, ou une prière. »

On n'insista pas. Et jamais Claude ne fréquenta le groupe charismatique de Paray. Ce soir-là il se rendit à la basilique et assis dans la nef en vint à contempler le Christ en gloire, le Christ Pantocrator, dominant le chœur, loin au-dessus de lui. Et ce Christ ne représentait rien. Rien au-dedans de lui, en son âme. Il ne ressentait ni transport, ni exaltation d'aucune sorte. Il examinait la haute fresque. Il n'y voyait que la représentation archaïque et fanée d'un souverain des temps antiques, l'image d'un roi, la figure d'un tyran !

Claude s'inscrivit au cours facultatif de grec ancien. Il s'inscrivit de plus aux cours de musique assurés en ville par un musicien retraité de l'armée, ayant longtemps séjourné en Extrême-Orient. Comme pendant cet hiver doux mais pluvieux Claude s'était enrhumé, le vieux professeur de solfège lui indiqua avoir appris là-bas, une technique lui permettant d'éviter la plupart du temps les conséquences fâcheuses des rhinites ou coryzas. Régulièrement il se rinçait les narines, les fosses nasales avec du sérum physiologique.

« À défaut on peut utiliser de l'eau légèrement salée. Suffisamment salée. Ça ne doit pas piquer ! Question de pression osmotique. Tu t'en mets dans le nez avec un flacon nébuliseur ; assez pour bien rincer ! Ça nettoie. Ça décolle tout. Si t'as le nez déjà pris, faut pas en abuser trop quand même, ça pourrait peut-être irriter, surtout si tu doses mal le sel. Mais sinon c'est un bon entretien qui élimine les mauvais germes avant qu'ils s'incrument, qu'empêche qu'ils prolifèrent... J'ai vu des yogis utiliser des sortes de théières avec un embout un peu spécial pour ne pas blesser la narine. Ils se penchent en avant, la tête sur le côté. Ils versent dans une narine, et ça s'écoule par l'autre. Ils font ça à droite et à gauche. C'est « neti », ou « jala neti », cette façon de procéder. Après on souffle doucement par les narines, pour les sécher. »

Claude ne trouva pas d'ouvrages sur le yoga dans la librairie des sœurs Delautel, deux vieilles filles d'un âge très avancé, ayant une boutique devant la chapelle des Visitandines, mais à Tours lors d'une « permission ». Il découvrit en parcourant les livres achetés à cette occasion, une mentalité, une philosophie, ne considérant pas l'âme ou l'esprit, et le corps comme deux entités de natures tout à fait différentes, et antagonistes, mais, au contraire, associées étroitement, formant un tout ; et dont l'harmonie de l'un dépendait de l'harmonie de l'autre, dont l'harmonie devait se concevoir de façon globale.

Le « truc » indiqué par le retraité militaire, mentionné et décrit en détail dans l'un des volumes achetés, n'était pas si commode qu'un flacon de vasoconstricteur, bien sûr, mais semblait dénué, lui, d'effets secondaires fâcheux. Claude l'expérimenta. Avec un succès relatif. Pour ne pas s'enrhumer, il avait oublié qu'il était préférable, d'abord, de se bien couvrir, de ne pas prendre froid !

Après avoir dévoré ces livres où l'on expliquait comment équilibrer « prâna et apâna »<sup>31</sup>, comment effectuer correctement une « suryanamaskar »<sup>32</sup>, une « séance d'asanas »<sup>33</sup>, « halasana »<sup>34</sup>, « pashimatanasana »<sup>35</sup>, « bhujangasana »<sup>36</sup>, « ardha-matsyendrasana »<sup>37</sup>, « shirsanasana »<sup>38</sup>, ces livres<sup>39</sup> où étaient développées des séries d'exercices plus compliqués les uns que les autres, devant procurer un meilleur fonctionnement de l'organisme, pour peu que l'on respectât les précautions stipulées, un meilleur bien être, un meilleur équilibre général, ces livres sur « la dynamique du souffle », sur le yoga, il s'avisait d'en chercher d'autres sur ce même sujet dans la bibliothèque du séminaire, rue de la Paix. Il n'en trouva là aucun sur ce thème, mais un certain nombre concernant les religions oubliées du monde antique méditerranéen et proche-oriental. Il fréquenta dorénavant plus assidûment la bibliothèque et se documenta un peu plus encore sur ce sujet qui ne lui était pas étranger, déjà abordé avec délice dans sa jeunesse. Il lut donc davantage sur les mythologies gréco-romaines, la religion de l'Égypte pharaonique, les divinités assyro-babyloniennes, sur l'histoire antique. En ces temps-là, l'asymétrie de Claude lui eût interdit la prêtrise ! Il semblait bien certain que dans le monde ancien la personne, le corps d'un prêtre devait être intact, ne connaître aucune imperfection, aucune tare physique, par respect envers les dieux, que souvent dans les âges les plus reculés l'on servait nu, en ces climats ensoleillés et généralement cléments.

Chaque séminariste s'était vu, bon gré mal gré, contraint de se porter volontaire pour une tâche nécessaire à la communauté, celle des séminaristes, celle des chapelains, ou la paroisse... Claude qui avait tardé à s'enthousiasmer pour les postes précédemment proposés se désigna enfin lui-même, bien obligé, au poste d'hôtelier de la maison des chapelains. Y étant hébergé, il était conscient de n'en souffrir que peu de dérangement et de pouvoir s'organiser à sa guise. Ainsi tout le monde était content.

---

31 Comment contrôler les fonctions vitales réglant l'absorption et l'excrétion des énergies et des particules vitales dans lesquels nous baignons.

32 Salutation au Soleil.

33 Enchaînement d'une série de poses, comprenant chacune une phase dynamique et une phase statique, généralement, et effectuées selon un ordre déterminé.

34 La charrue.

35 La pince.

36 Le cobra.

37 Du nom de l'inventeur, le « grand » Rishi Matsyendra. Posture de la spirale. Très difficile la pose originale est rarement pratiquée. Le plus fréquemment, on ne pratique en fait que la demi (ardha) posture.

38 La pose sur la tête.

39 Nous recommandons au lecteur francophone, éventuellement intéressé par une découverte du yoga, de choisir des ouvrages rédigés dès leur version originale en langue française, ceci afin d'éviter, comme on en trouve dans certains textes traduits de l'anglais, eux-mêmes parfois traduits d'une langue indienne, certaines imprécisions, certaines erreurs, pouvant se révéler fâcheuses au cas, même improbable, où de la théorie on souhaiterait en venir à la pratique. Par exemple, il y a plusieurs manières de « rentrer le ventre », et le traducteur qui ne pratique pas nécessairement le yoga lui-même, ou mal informé, peut incorrectement inciter à « contracter le ventre », quand cela ne convient pas.

1 André Van Lysebeth, Belge d'expression française, professeur de yoga ayant été formé aux Indes, a publié, aux éditions Flammarion, de nombreux ouvrages fort bien conçus et pourtant à la portée de l'humble Français moyen.

Il eut donc la charge de préparer les chambres des visiteurs, en l'occurrence, sauf exception, des professeurs, des intervenants extérieurs demeurant sur place plusieurs jours, le temps de leur session de cours. Il disposait dans chaque chambre d'une armoire pleine de couvertures, de draps, de taies d'oreiller, de serviettes, de gants de toilette. Il faisait les lits, les défaisait, remplaçait les draps quand il le jugeait utile. Et cela s'avérait souvent nécessaire ! On avait beau être prêtre, et pas nécessairement très féru de géographie, on n'en était pas moins homme, et on n'en marquait pas moins souvent les draps de cartes de France ou de Pologne, rigidifiées lorsque Claude venait retaper le lit, à la pause de midi ! Aussi changeait-il souvent les draps des visiteurs, tous les jours ou presque, lors de ses visites, chez le père Legeaix, qui, malgré cela, lui était le plus sympathique et qu'il installait toujours dans la chambre la plus vaste, la plus belle et la mieux exposée. Il descendait les draps sales, souillés, à la lingerie du rez-de-chaussée où il les récupérait propres et nets après que la cuisinière-femme de ménage des chapelains, s'occupant également du linge des séminaristes, se fut appliquée à les laver, à les repasser.

Claude, quant à lui, afin d'éviter ce genre d'inconvénients, afin de ne pas être trop distrait par des pensées ou des rêves inopportuns, avait pris le parti de se masturber régulièrement. Cela n'était pas désagréable, mais il s'efforçait de procéder rapidement, de ne pas y prendre trop de plaisir. Il provoquait une purge qu'il jugeait salutaire, libérant les glandes et l'esprit d'une pression regrettable détournant de l'essentiel. L'essentiel ? Dans un ordre croissant de difficulté : les études, la méditation... et la prière !

Il avait des difficultés à ressentir, éprouver sa relation avec Dieu, le Père, le Christ, ou l'Esprit, de façon personnelle, comme une relation entre deux personnes ; un père et un fils, ou un beau-père et un beau-fils, par exemple. Dieu lui demeurait lointain. Une froide entité ! Un principe premier ! Certains, sans doute, se seraient-ils tournés vers un Saint, il n'en manquait pas au calendrier, senti plus proche, plus abordable. Claude, non ! Il était monothéiste ! Et pas sentimental, au fond, en matière religieuse. Dieu, l'était-il, lui, sentimental ! Cela ne lui paraissait pas évident. Et la charité du Créateur à l'égard de ses créatures, sa miséricorde réputée infinie, à ses yeux ne se manifestaient pas, non plus, de manière flagrante, ni dans l'histoire passée, ni dans l'histoire présente.

Oui, il croyait ! Il croyait en un dieu créateur, en un démiurge unique à l'origine de tout, en un grand facteur révélateur inspirant aux hommes une vague idée de la divinité et de l'homme, quelques principes fondamentaux, incontournables et civilisateurs ! Dieu : plutôt un patron, un prof, un maître, the big boss ! Présent, là-bas, là-haut, en voyage dans les nuages, et, aurait-on dit, envoyant ses consignes, pas toujours aisément déchiffrables, par un télex branché sur des lignes singulièrement parasitées !

Il évoqua ses difficultés avec son père spirituel, qui s'efforça de dédramatiser la situation. Il était normal, logique, habituel d'avoir des « crises de foi » ! La foi était une recherche aussi ! Il n'avait jamais été dit qu'il était facile de croire. Mais cette difficulté, cette recherche, recherche qu'il fallait prendre la précaution de ne pas cultiver en soi pour la recherche elle-même, avait le mérite de nous rendre plus proches du reste de nos frères humains. Car, non autant soucieux de Dieu que ceux choisis par la Providence pour porter le message d'amour et de rédemption, nos simples prochains éprouvaient les affres du doute de plus atroces manières encore ! Et les propres doutes ressentis par les élus appelés au sacerdoce, en qui se manifestait le signe de l'Alliance de Dieu et de son peuple, l'Église, les rapprochaient du commun des mortels, facilitaient à ceux-là la compréhension des peines de ceux-ci, permettaient ainsi de

mieux les connaître, de mieux les enseigner, de mieux les amener, les ramener vers Dieu, vers Jésus !

Claude ne se confessait habituellement qu'une fois par an, juste avant Pâques. Sans jamais s'accabler inutilement. Et il avait respecté autrefois sa promesse faite à Norbert. Le père Hartmann à la fin d'une entrevue fit remarquer à Claude qu'il ne s'était pas encore confessé auprès de lui depuis son arrivée. Avait-il choisi un autre confesseur ? Non ! Pâques approchant, Claude se confessa. Ne sachant de quelles futilités il pouvait s'accuser cette fois-ci, après une brève cogitation il trouva enfin une mince substance justifiant le sacrement réparateur et salvateur qu'on s'apprêtait à lui administrer. Il mentionna ses courtes séances masturbatoires.

« Mais tu te rends compte ! Tu te rends compte ? Ce que tu me dis là... ! C'est quand même pas croyable ! Bon sang ! Quand même ! Il faut prendre conscience, prendre conscience ! de l'endroit où tu te trouves ! Enfin ! »

La véhémence de son confesseur surprit Claude. Celui-ci argumenta, disant les draps souillés, qu'il préférait éviter en ce qui le concernait, disant les pensées obnubilantes parfois, accaparant l'attention, par trop distrayantes dans la journée, plus particulièrement le soir, les rêves de la nuit, du matin ! Le père Hartmann s'énerma encore un peu mais finit bientôt par retrouver son calme, auparavant inébranlable. Le bon père insista sur le fait qu'il était important, primordial pour un ministre de Dieu, ou un futur ministre de Dieu, plus que pour tout autre personne, de ne pas céder à la facilité, à la tentation ! Et plus spécialement en ce domaine capital, crucial ! Il ne fallait pas mettre le doigt dans l'engrenage ! Il fallait résister aux invites du Malin ! Il ne fallait pas avoir de « désirs impurs volontaires », sous quelque prétexte que ce fût ! Il était bien assez grave que notre corps, marqué à jamais de l'empreinte du péché de notre premier père humain, de notre première mère, malgré nous, nous entraînaient inconsciemment à des actes malsains ! Sur ce sujet sensible plus que tout autre, comme Jésus au sommet du temple, au Tentateur lui offrant l'empire sur les nations, nous devons répondre : non ! Car notre royaume n'appartenait pas à ce monde !

Après avoir changé trois fois de pyjama et deux fois ses draps dans la même semaine, en attendant leur retour du lavage-repassage, Claude dormit en survêtement, en ayant pris soin, avant de se coucher, de mauvaises pensées l'assaillant une nouvelle fois, de se libérer les gonades et par la même, plus ou moins, les méninges également. Il admettait mal qu'un geste si anodin pût provoquer un tel émoi chez le père Hartmann, une telle réprobation de la part de l'Église. Était-ce donc si important ? Si critique ? Claude décida, n'en déplût au Petit Jésus à la mode Vaticane, de reprendre ses pratiques purgatives, mais de n'en plus jamais faire état à confesse ! Il s'interrogeait tout de même sur ses pulsions. Y avait-il là quelque chose d'anormalement intense, d'anormalement fréquent ? Il lui parût assez justement hors de question de demander au père Hartmann plus d'éclaircissements, d'indications sur un thème aussi délicat ; sans compter que, là-dessus, le brave homme se manifesterait sûrement incompetent !

« Eh bien ! Qu'est-ce que ce serait si j'en avais toujours deux ! ? »

Il se promet de faire quelques lectures instructives dans la bibliothèque de William, son beau-père, lors de son prochain séjour à Amboise. Certainement trouverait-il là, dans un livre,

une revue, des données utiles. À défaut, William se ferait un plaisir de le renseigner, en éclairant sa lanterne au moins de son expérience personnelle.

Après avoir suivi des cours de code de la route et de conduite, Claude décrocha dès la première tentative son permis, à la fois lors des épreuves théoriques et pratiques.

Du même âge que lui environ, le petit ami de sa sœur Clotilde possédait une vieille Renault 8 Major. Pour une somme modique il s'en porta acquéreur. Il ne la paya pas cher, mais elle ne valait manifestement pas grand chose ! Il fit changer les pneus, et Thierry Maréchal l'aida à remplacer l'embrayage, opération nécessitant la dépose du moteur, les deux courts arbres de transmission, à remettre en état l'allumage, à changer les garnitures de freins, et à faire quelques vérifications supplémentaires, mais non pas superflues.

Les réactions de la petite auto, à la direction très légère, à moteur arrière et propulsion, se révélant souvent surprenantes dans les courbes prises à trop vive allure, allure ne nécessitant pas de suivre un train d'enfer, astreignirent Claude à une période d'aguerrissement lui semblant très longue. La fébrilité, toute relative, de ses premières séances de conduite sans professeur à ses côtés, disparut bientôt. Il put enfin conduire sans poussées d'adrénaline, sans transpiration profuse et soudaine, ou genoux tremblants lorsque le facétieux train arrière de la R8 décrochait dans un virage plus aigu qu'il n'y paraissait, ou rendu gras ou glissant par la pluie, de la boue, ou un peu de sable.

Début juin il retourna à Paray dans son terrible engin, non sans que sa mère, William et Clotilde, qui connaissait l'insécurité du bolide, lui eussent recommandé une grande prudence sur ce long trajet.

Le mois de juin était, évidemment, le mois du Sacré-Cœur, le mois de Sainte Marguerite-Marie, le mois faste des Visitandines, des chapelains et de monseigneur Miquel. Le seul mois où celui-ci se voyait certains jours débordé par ses activités ou ses responsabilités.

Paray-le-Monial est une ville de pèlerinage. Mais l'on n'y voit pas les mêmes foules qu'à Lourdes ! Pourtant y viennent aussi des gens d'horizons variés et lointains. Claude y vit des Philippins, des Portugais, des Allemands, des Suisses, compatriotes du père Hartmann. Lors d'une procession il put examiner la déambulation solennelle et crispée d'une délégation polonaise. Évêques, prêtres, enfants de chœur, les soutanes noires, les ornements violets, les dentelles blanches, les mines sombres, les fidèles tristounets à la mise désuète : on eût pu croire assister au tournage d'un film dont le scénario eût situé l'action au XIX<sup>ème</sup> siècle, en France !

« Si je te dis, Claude, que l'Église polonaise a une mentalité archaïque, me croiras-tu ? Je te l'assure, ils sont au-dedans comme ils apparaissent au-dehors ! Un peu secs et vieux jeu ! Nul doute qu'ils taxent, eux aussi, les résultats du concile Vatican II de révolutionnaires !

— Mouais... Dans tout ça il n'y a pourtant rien de bien extraordinaire ! Il s'est simplement agi, à mon avis, d'après ce que j'en ai lu, et retenu, d'ouvrir les fenêtres de « l'Église » pour aérer un peu, et voir un peu mieux, peut-être, ce qui se passait à l'extérieur... Mais c'est vrai, qu'aux yeux de monseigneur Lefebvre, ton ancien patron, c'est déjà trop !

— Faut dire que la papauté n'a pas montré beaucoup de psychologie dans l'affaire ! Le missel, par exemple : pourquoi interdire ce qui auparavant était la règle ! On encourait l'excommunication si on ne le respectait pas autrefois, maintenant on risque l'excommunication si on s'y conforme ! On croit rêver ! C'est pas très sérieux ! Non ?



— Faut suivre, « Monsieur l'Abbé », c'est sûr ! Et c'est pas toujours évident. La preuve : tout ce bordel !... Si j'ose dire. Avec un tout petit effort d'imagination « on » aurait sans doute pu trouver une solution qui ne froisse personne, ni les partisans d'un renouveau affirmé, sans bouleversement, ni les tenants d'un style plus suranné. »

Nouveau pensionnaire du Centre de Préparation au Sacerdoce de Paray depuis presque deux mois alors, Paul Ménigoz avait été renvoyé du séminaire traditionaliste d'Écône<sup>40</sup>. Un autre élève, un de ses amis, s'était vu exclu de cette auguste maison. Il fut précisé que, dès lors, personne ne devait plus avoir aucun contact avec cet élève indigne de porter la soutane (à Écône les séminaristes la portaient, et se faisait appeler « monsieur l'abbé ») ! Monsieur l'abbé Ménigoz alla saluer son ami sur le départ et comble de l'abomination, l'accompagna en voiture jusqu'à son train ! Mal lui en prit ! À son retour, il était, à son tour, « lourdé » !

Il se montrait un agréable compagnon et à entendre ses prises de positions pendant certaines discussions de réfectoire ou d'après télé., on pouvait sincèrement se demander comment « diable » avait-il pu aller se fourvoyer dans les jupes de l'ancien archevêque de Dakar<sup>41</sup>. Lui, Paul Ménigoz, qui soutenait que sans le péché originel, on pouvait « parier que le plaisir sexuel, non dénaturé alors serait plus jouissif, plus fort, plus total, plus beau, plus extatique, plus... mieux ! ».

« Mieux que quoi ? » avait demandé un écervelé jeunot inexpérimenté, commissionné par le diocèse d'Amiens, et nourri à l'eau bénite et à l'hostie consacrée, avant de plonger le nez dans son assiette en rougissant, décidé à battre un record d'apnée, à l'énoncé des termes de « luxure », « copulation », « érection », « pénétration », mais aussi « éjaculation », entre autres, dont les explications prolixes du babillard « abbé » se fleurirent. Et Claude s'interrogea plus d'une fois sur les causes réelles du renvoi d'Écône du sympathique abbé Ménigoz. Il lui semblait que son attitude de bravade à l'égard de l'autorité, la façon très ostensible, voire provocatrice, de saluer son ami en disgrâce, n'avait constitué, peut-être, qu'une goutte faisant déborder un vase déjà plein.

Ménigoz ne fut pas renvoyé du séminaire de Paray-le-Monial. À la fin de l'année scolaire, le jour de la séparation, Claude le conduisit à la gare S.N.C.F., avant de rouler en direction d'Amboise, et ne se vit pas non plus signifier une interdiction de revenir à la rentrée d'octobre.

Le supérieur avait souhaité que pendant l'été ses séminaristes s'investissent dans des occupations à connotations éminemment religieuses. Claude l'avait avisé que ce type d'activité reposant généralement sur le bénévolat ne pouvait lui procurer aucun revenu, et qu'il avait d'ores et déjà prévu une activité d'une autre nature et rémunératrice. Ses parents assumant la charge de sa pension, de ses dépenses extraordinaires, il tenait, quant à lui, à gagner au moins son argent de poche, de quoi satisfaire ses menues dépenses, livres, fournitures diverses, entretien et assurance de son véhicule. Dès son stage dans les ateliers de JV&CD, l'année précédente, il avait demandé à y travailler cette année-là encore, deux mois cette fois-ci.

Début Septembre seulement, il aida les services paroissiaux du père Folliguet à encadrer les turbulents enfants du patronage se défoulant avec une hystérie inquiète avant la rentrée des classes. Eh oui ! Claude se souvenait que, pour les plus jeunes, « anfang September, beginn die Schule wieder »<sup>42</sup> ! Il se souvenait de la jolie mademoiselle Bannwarth, son premier professeur d'allemand, perdue de vue à partir de sa classe de seconde. Et il soupirait.

40 En Suisse, dans le Valais. Fondé en 1971.

41 Monseigneur Marcel Lefebvre fut archevêque de Dakar, puis évêque de Tulle. Il démissionna de sa charge en 1968.

42 Début septembre, l'école recommence.

Il se reposa à peine une quinzaine de jours avant de reprendre le volant pour le département de la Saône-et-Loire.

Les séminaristes de deuxième année devait s'impliquer dans la vie religieuse de Paray-le-Monial et sa région. Le mercredi, Claude était chargé d'un cours de catéchisme au collège privé Sainte-Ursule, le dimanche, il participait à l'animation de la messe de Saint-Yan, aidant ainsi le père Rougagnou. Il apprit alors à lire en public. Cela, quelque fut l'importance de l'auditoire, était plus aisé qu'il le pensait. Il s'agissait en fait plus de technique que d'autre chose. On lisait des yeux un membre de phrase et on le prononçait sans précipitation, en prenant soin de bien articuler, en relevant les yeux vers l'assistance, sans prendre la peine d'accommoder sa vision sur les visages tournés vers soi. On reposait le regard sur le texte, et on recommençait l'opération. C'était aussi simple que ça !

« Ne vous en faites pas Claude. Ça ira !

— Nous sommes en retard, mon Père. Zut ! Où ai-je mis les intentions du jour ?... Les voilà !

— On n'est pas vraiment à la bourre... Il nous reste cinq bonnes minutes !... Nous autres curés nous ne sommes jamais vraiment débordés que le jeudi... le mercredi matin, maintenant, et le dimanche matin. Quand je dis « débordé », j'exagère un brin ! Je devrais dire « occupés » ! Le dimanche matin j'ai plusieurs messes, trois ! à faire à droite, à gauche. Le mercredi la catéchèse est assurée, sauf imprévu, par des laïques... Dans la semaine, le dimanche matin, c'est comme... comme dans l'année entière, les fêtes du Sacré-Cœur en juin pour le fragile monseigneur Miquel ! Il arrive, le pauvre, à tenir le coup ! Nous aussi ! Et, il faut bien l'avouer, on n'y a pas grand mérite... Euh ! Ne répète pas ce que j'ai dit au père Miquel... Ça m'étonnerait qu'il trouve la remarque particulièrement hilarante ! »

En faisant le plein d'essence dans une station service à la sortie de Paray sur la route de Charolles, Claude reconnut la caissière. Il s'agissait d'une jeune femme fréquentant l'église de Saint-Yan. Elle avait environ cinq ans de plus que lui. Il la trouvait non pas belle, mais jolie, charmante, et là, plus abordable que le dimanche. Elle lui souriait, l'avait reconnu. Il lui souriait. Ils discutèrent. Elle travaillait ici, et habitait à proximité du bourg de Saint-Yan, bien entendu.

Claude, lorsqu'il eut besoin de faire réparer une chambre à air à la suite d'une crevaison, revint ici, puis à chaque plein, rarement donc, mais cela suffisait. Après chacune de ces visites à la station service, le soir, en pensant à la plaisante créature, il se masturbait. Non pas simplement, prosaïquement, mécaniquement, mais en s'aidant d'images osées, de représentations hardies échafaudées dans son esprit, son âme en effervescence. Il s'imaginait la prendre, la sage Corinne, sur le bureau de son commerce, sur l'autel de Saint-Yan devant tous les paroissiens réunis et pétrifiés, et après elle prendre la jolie petite blonde d'à peine vingt ans, toujours encadrée de ses parents, et ensuite toutes les femmes « mettables » de l'assistance dont les visages se confondaient dans sa mémoire au moment où il se libérait enfin ! Ou bien il pensait à la jolie fille des cuisines de Sainte-Ursule, celle dont Pierre-Yves, le grand et vigoureux séminariste ayant accompli son service national chez les paras, aimait à répéter à qui voulait l'entendre : « Elle est vraiment mignonne cette petite ! Il faut l'admettre, en tout bien tout honneur ! Et même si cela ne nous concerne pas au premier chef, hélas ! Oui, elle est drôlement jolie ! ».

Claude continuait à hanter la bibliothèque. Les quelques travaux demandés par ses professeurs n'accaparaient pas son attention ni la majeure partie de son temps, sans que pour autant il les bâclât (quoique !), mais plutôt ses recherches, ses lectures sur le comportement religieux de l'homme au cours des âges, et l'examen attentif de ses doutes sur le sens de sa présence en ce lieu, sur ses motivations.

Il lui semblait que sa lucidité sur lui-même croissait petit à petit. Il avait conscience de ne pas partager, de partager de moins en moins les points de vue de ses camarades, de ses professeurs, le point de vue de l'Église, de ne pas être fidèle, s'il l'avait jamais été à son enseignement. Et il ne s'agissait pas là seulement de certains aspects habituels de son comportement très privé, que d'aucun, comme le père Hartmann, auraient pu jugé fâcheux, indigne, très pécheur, et que lui assimilait à des brouilles. Il s'agissait de désaccords flagrants, de plus en plus flagrants, depuis qu'il y réfléchissait sérieusement, n'ayant guère que cela à faire, avec la doctrine de l'Église, une, sainte, catholique et apostolique ! Il s'agissait, sur des points du dogme, du contenu de la foi telle que l'Église l'enseigne, la défend et entend l'imposer, de désaccords qui, voilà un an ou deux ne lui apparaissaient pas encore importants, cruciaux, et sur lesquels sa réflexion ne s'était pas appesantie, pour ces raisons-ci, précisément.

Mais pour l'Église catholique le diable existait ! La « communion des Saints », leurs cultes, et tout particulièrement celui de Marie, Mère de Dieu, n'étaient pas à prendre à la légère ! La virginité de la Sainte Vierge, non plus ! Le mystère de la Sainte Trinité, pour la Sainte Église, ne devait pas s'expliquer par l'image d'un Dieu se manifestant ou s'étant manifesté sous trois formes différentes, mais bien par le fait de trois personnes divines distinctes, de toute éternité, et pourtant une ! Et le Christ fait homme, n'avait donc pas été créé, simple avatar du Père, mais engendré au sein de la Très Sainte Vierge Marie ! La Vierge Marie conçue, la seule du genre humain, sans être marquée du péché originel<sup>43</sup> ! Et le corps de cette Vierge immaculée, disait l'Église, était monté au ciel<sup>44</sup>, comme le corps « glorieux » du Christ le jour de l'Ascension ! Et nos corps ressusciteront à la fin du monde, la résurrection de la chair<sup>45</sup> ! Et nos âmes, éternelles ! Et le paradis, et le purgatoire ! Et l'enfer ! Oui !

Aussi, n'était-il pas très prudent de jouer à « touche zizi » ! Ce n'était pas là, assurément, un jeu innocent, malgré l'infinie miséricorde du Créateur ! Car Dieu avait tout créé, bien-sûr ! Tout foiré !

Non seulement Claude était en désaccord avec toutes ces données de la foi, ou n'admettait pas d'en imposer l'acceptation, l'acceptation d'un sens précis, n'en reconnaissant pas la « réalité » au sens strict, mais il admettait volontiers, de plus, qu'on ne pût voir dans l'Eucharistie qu'une présence symbolique de Dieu, du Christ. Dans la messe, le plus important était le rassemblement des croyants, qui matérialisait le corps de l'Église, concrètement. Des croyants, se demandait-il, croyant en quoi ? Dans la foi, le plus important, entrevoyait-il après tout, ce devait être une certaine idée de l'individu, de l'importance de la personne humaine !

---

43 Dogme de l'Immaculée Conception. Le péché originel est effacé, en principe, en ce qui concerne le vulgaire, par le sacrement du baptême.

44 Assomption.

45 Les théologiens sont assez divisés et généralement de moins en moins catégoriques. On évoque plus volontiers la résurrection de « corps glorieux », « transfigurés », sublimés en quelque sorte par la contemplation de Dieu lors de la parousie, de corps d'une autre nature.

Et alors, était-ce capital, que Dieu existât vraiment, ou non, était-ce vraiment important ? Que savait-on réellement de cette hypothétique divinité sur laquelle il paraissait manifestement préférable de ne pas trop compter ?

L'important c'était l'homme ! Sa liberté, sa dignité ! L'exaltation de la personne humaine ! La croissance de la conscience de sa propre valeur intrinsèque ! L'homme devait être un dieu pour l'homme ! Avait-on besoin de Dieu, d'un dieu peut-être imaginaire, fantasmé, « ectoplasmique » de toute façon malgré la puissance des lobbies se réclamant de lui ?

Et si c'était l'homme qui avait créé Dieu ? les dieux ? La divinité ?

Comment le sentiment du divin était-il venu à l'homme ?

Claude lut beaucoup encore. Il lui apparut de façon, à son sens, évidente, enfin ! que le sens du sacré, d'une certaine « autre dimension » avait dû venir aux hommes avant qu'ils n'en vinssent à concevoir « la divinité ».

Il parcourut des ouvrages, principalement de contemporains, relatant les expériences de personnes étant « revenues de la mort » après un terrible accident, des suites d'une maladie. Tous décrivaient des impressions similaires, cette chute, ou cette ascension, ce tourbillon, ce grand vide, cette « grande lumière » ou ce grand tout qui les aspirait, dans lequel ils se perdaient, ou qui les emplissait, ou bien où ils se dilataient en quelque sorte allant jusqu'à éprouver l'impression de l'embrasser dans son entier.

Certains témoins décrivaient ce même genre d'expérience, sans avoir eu à affronter les affres de la mort, ils décrivaient des expériences faites alors qu'ils demeuraient bien vivants, en bonne santé. En une occasion fortuite, leur esprit, leur âme, le « composant subtil » de leur personnalité, dû à l'activité chimique bouillonnante des cellules de leur système nerveux central, avait connu cette expérience inouïe ! Une expérience mystique !<sup>46</sup>

Nombre de ces « expérimentateurs » étaient athées, et l'étaient restés, qui avaient donc connu de ces révélations étrangement comparables à ce qu'avait pu vivre bien des saintes et des saints de l'Église !

Et le sentiment du sacré serait aussi venu aux hommes de ces expériences vécues au fil des âges. Claude en était de plus en plus persuadé ! Et les hommes avaient réfléchi là-dessus, essayé de justifier, d'expliquer cela par un raisonnement laborieux, de générations en générations ! Impressions ! Spéculations !... Ils avaient échafaudé, élaboré des hypothèses, des théories, des gnoses, des systèmes religieux !

Le Centre de Préparation au Sacerdoce de Paray-le-Monial relevait de la juridiction ecclésiastique de l'évêque de Mâcon. Claude et ses camarades, accompagnés des pères Brogniard, Hartmann et Souquet lui rendirent visite.

Ils découvrirent, pour ceux qui ne les connaissaient pas, les vestiges gallo-romains, les hauts pans de murs réputés être les restes d'un temple païen, se dressant toujours devant la ville. Ils admirèrent la cathédrale. Ils furent accueillis à l'évêché dans les altiers bâtiments abritant autrefois le grand séminaire de Mâcon.

Les locaux édifiés en d'autres siècles étaient imposants, grandioses, et fort peu utilisés. « Presque pas utilisés, hélas ! », leur avoua-t-on. Mais ce patrimoine étaient néanmoins particulièrement bien entretenu. Et certaines salles avaient été récemment refaites. La grande

---

46 Sur ce thème on trouvera quelques développements instructifs dans l'ouvrage de Mircea Eliade : « Occultisme, sorcellerie et modes culturelles » (Gallimard), au chap. VI : « Esprit, lumière et semence » ; aussi dans celui de Michel Hulin : « La mystique sauvage » (P.U.F.).

pièce où ils pénétrèrent enfin était de celles-ci. Elle était vaste, et leur effectif restreint ne la remplissait guère.

Le père Brogniard, récemment, avait informé ses étudiants que la gestion de son séminaire avait été relativement rigoureuse l'année précédente, que les dépenses s'étaient révélées moins élevées que prévues, que l'exercice s'était soldé par un « bénéfice substantiel ». Aussi avait-il été décidé, cette année-ci, de renoncer aux subsides devant être octroyés, selon les prévisions, par l'évêché. Pourquoi, plutôt, ne pas avoir diminué les loyers exigés des pensionnaires ?... Si le séminaire du père Brogniard jouissait de revenus plus que suffisant, il semblait qu'il en fût de même en ce qui concernait l'évêché de Mâcon.

Claude fut impressionné, non pas comme il aurait dû l'être par le souvenir des anciens étudiants religieux ayant jadis hanté ces lieux avant de partir évangéliser nos campagnes et nos anciennes colonies et d'autres contrées encore, mais par une immense et épaisse tenture murale aux motifs modernes aux riches teintes de noir, de rouges sombres, de bruns et d'ocres, couvrant entièrement de ses plis amples et lourds la paroi au fond de la pièce, du sol de marbre au très haut plafond blanc mouluré.

Combien avait-elle pu coûter, cette tapisserie ? Un don ? Combien de puits auraient-ils pu être creusés, au Sahel, combien de pompes installées par le Secours Catholique avec le prix de ce « simple rideau » ? « Charité bien ordonnée commence par soi-même ! », songea Claude !

Et il se souvint du nouvel orgue électronique doté d'une assez peu utile pédale wha-wha, installé maintenant dans la chapelle de la tour à Paray, en remplacement du vieil harmonium asthmatique prêté par les chapelains n'en ayant plus l'usage. Il pensait à l'épaisse moquette recouvrant le parquet dans cet endroit élevé, plus près des cieux, rendant moins éprouvante l'ascèse de quelques zélés séminaristes, adeptes, de temps en temps, d'une prière agenouillés à même le sol.

Et, curieusement, lui revinrent en mémoire les petites bouteilles d'Orangina, de Coca-Cola, de Canada-Dry, et autres boissons gazeuses que le père Folliguet stockait en masse dans son réfrigérateur du presbytère de Saint-Denis, à Amboise, pour sa consommation personnelle, et dont il se régala ostensiblement... En lutte symbolique contre la désertification africaine ? Norbert, qui travaillait dur, ne gaspillait certainement pas un argent si difficile à gagner en achetant ce genre de friandises ! À la maison, chez William non plus, ou très rarement. Habituellement on se contentait d'un fond de sirop dilué dans de l'eau.

En une occasion qui lui échappait encore, Claude se rappela avoir entendu son beau-père crier hargneusement : « Charité chrétienne ! Charité chrétienne ! Elle est belle la charité chrétienne ! ». Après qui William grondait-il alors ? Grand mère Yolande, sûrement !... William avait raison ! Elle était belle la charité chrétienne ! Il fallait d'évidence en revenir encore à la règle universelle et sempiternelle du « faites ce que nous vous disons de faire ! Ne faites pas ce que nous faisons ! », « fais ce que je te dis, ne fais pas ce que je fais ! ». Cette bonne vieille règle qui, dans tous les temps, se déclina, et se décline toujours, sur tous les tons, dans toutes les langues !

Le doute n'était plus permis. Il n'était plus question d'une recherche de la foi, d'un tâtonnement vers une plus grande compréhension, d'une progression sur le difficile chemin conduisant à l'humble acceptation du message apostolique proclamé par l'Église. Claude avait « dépassé » ce stade.

L'angoisse causée par l'imminence d'une décision déterminante pour le restant de sa vie, aux migraines sporadiques provoquées par le souci, les trop longues heures de lectures, les

nuits blanches agitées de tristes préoccupations, ajouta des maux d'estomac. Et Claude devant l'inéluctable décision que bientôt il lui fallait prendre tentait chaque jour de s'y préparer psychologiquement en parcourant dans les colonnes d'un quotidien de Saône-et-Loire, les petites annonces, les offres d'emploi, se demandant à laquelle il aurait bien pu répondre ! Et il se lamentait ironiquement : « Eloï, Eloï, lama sabachthani ! »<sup>47</sup>.

Peu avant les vacances de Noël, il avisa son père spirituel et le supérieur de sa décision : il quittait le séminaire. Afin de ne pas perturber la sérénité de ses compagnons il n'avait prévenu personne d'autre, et n'en aviserait ses camarades les plus proches qu'au dernier moment.

Se souvenant des préliminaires tumultueux du départ du jeune Simon ne trouvant pas à son goût le séminaire, le trouvant trop moderniste, trop laxiste, et du départ du grand et faussement calme Romain, le jugeant, lui, trop vieux jeu, trop intégriste, le père Brogniard, étonné et chagriné, remercia Claude chaleureusement de sa discrétion, de sa modestie, de sa pondération, de son respect pour l'établissement, ce qu'il représentait, ceux qui le fréquentaient, le faisaient vivre.

Le lendemain de Noël, donc, Claude salua ses professeurs, ses camarades, Roparz de Kerarmois, Sébastien Dhomont, Baudoin de La Villedieu, Fernand Pauchard, Jean-Marie Le Chaume de Fontorbe, James Fishmonger et tous les autres. Il informa seulement Ghislain Gilbault et Paul Ménigoz qu'il ne reviendrait pas.

---

47 Évangile de Marc, 15 (34). « Citation en araméen de Ps 22,1 : cri désespéré du psalmiste devant les maux qui l'assaillent ». « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné... ? ». Bible Osty. Seuil.

## CHAPITRE IX

« L'Église sainte, de par l'institution divine, est organisée et dirigée suivant une variété merveilleuse. « Car, de même qu'en un seul corps nous avons plusieurs membres et que tous les membres n'ont pas même fonction, ainsi, à plusieurs, nous sommes un seul corps dans le Christ, étant chacun pour sa part, membres les uns des autres » (Rom. 12, 4-5).

« Il n'y a donc qu'un seul peuple de Dieu choisi par lui : « Il n'y a qu'un seigneur, une foi, un baptême » (Eph. 4, 5). Commune est la dignité des membres du fait de leur régénération dans le Christ ; commune la grâce d'adoption filiale ; commune la vocation à la perfection ; il n'y a qu'un salut, une espérance, une charité sans division. Il n'y a donc dans le Christ et dans l'Église, aucune inégalité qui viendrait de la race ou de la nation, de la condition sociale ou du sexe, car « il n'y a ni Juif ni grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme, vous n'êtes tous qu'un dans le Christ Jésus » (Gal. 3, 28 grec ; Cf. Col. 3, 11). »<sup>48</sup>

« C'est donc bien Saint Paul, je crois, qui a assuré que dans le Christ il ne devait plus y avoir « ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre », non ?

— En effet, il me semble !

— Oui, c'est juste ! Bravo, Maman ! »

Sabine se replongea dans les pages de l'un des volumes trouvés sur un rayonnage de la bibliothèque, où Claude les avait classés faute de place dans sa chambre. Puis elle en rouvrit un autre à une page repérée par elle un peu plus tôt au moyen d'un signet.

« ...C'est bien à tort et en ignorance des choses que l'on attribue aux habitudes et aux préjugés sociaux la réservation faite à l'homme, dès les origines chrétiennes, de la fonction sacerdotale dans l'Église. Les raisons de cette conduite sont autrement sérieuses qu'on ne l'imagine. Elles sont d'ordre avant tout théologique, et liées au plus central de la Révélation divine. Cela veut dire qu'elles concernent soit l'homme soit la femme en ce qu'ils ont de plus authentique... Pour la Révélation biblique, la création de l'homme selon la distinction des sexes ne se réduit nullement en un dispositif biologique en vue d'assurer la reproduction humaine. L'Église a toujours considéré que l'idée créatrice de Dieu, telle qu'elle se réalise dans

---

48 « Ecclesia sancta, ex divina institutione, mira varietate ordinatur et regitur. « Sicut enim in uno corpore multa membra abemus, omnia autem membra non eundem actum abent : ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra » (Rom. 12, 4-5)

« Unus est ergo Populus Dei electus : « unus Dominus, una fides, unum baptisma » (Eph. 4, 5) ; communis dignitas membrorum ex eorum in Christo regeneratione, communis filiorum gratia, communis ad perfectionem vocatio, una salus, una spes indivisaque caritas. Nulla igitur in Christo et in Ecclesia inaequalitas, spectata stirpe vel natione, condicione sociali vel sexu, quia « non est Iudaeus neque Graecus : non est servus neque liber : non est masculus neque femina. Omnes enim vos « unus » estis in Christo Iesu » (Gal. 3, 28 gr. ; cf. Col. 3, 11). »

Constitution dogmatique sur l'Église, chapitre IV « Les laïcs » 32, p.67 : « Concile Œcuménique Vatican II – Constitutions, décrets, déclarations, messages » – Éditions du Centurion.

le couple originel, puis dans toute l'histoire du salut, vise, en définitive, un couple destiné à apparaître non au commencement, mais à la fin (dans le « temps eschatologique »)<sup>49</sup>

Elle lut que ce couple « raison d'être de la création »<sup>50</sup> était en fait « formé par le Christ, fils de Dieu devenu homme et par l'Église, qu'il a voulu épouser »<sup>51</sup>, fondée par son sacrifice, et société des enfants de Dieu. Et « ...si à l'intérieur de celle-ci, l'homme doit être mis à part pour signifier le Christ-époux, la femme aussi sera mise à part pour signifier et réaliser ce que l'homme ne peut ni être ni faire : épouse et mère dans l'ordre spirituel. »<sup>52</sup>... « Ainsi donc, au principe de l'existence et de la structure de l'Église catholique, Dieu a voulu que s'exercent deux fonctions à la fois distinctes et conjointes. D'une part la fonction mariale, fonction essentiellement féminine et maternelle, parce qu'elle consiste à accueillir la semence de Dieu, à porter en soi la vie et la mettre au monde. La grandeur de la femme chrétienne se tient dans cette ligne mariale. À quel homme l'idée pourrait-elle venir de la lui contester, du moins s'il est informé du dessein divin qui s'accomplit dans l'histoire ? »<sup>53</sup>. « Mais il y a d'autre part la fonction apostolique et sacerdotale. Elle consiste à agir à l'intérieur de l'Église, et en relation étroite avec la fonction mariale... au nom et « en la personne » du Christ-chef (Tête et Époux) de l'Église. Cette fonction est dans la ligne masculine parce que selon la pensée créatrice de Dieu, c'est l'homme seul qui a la vocation d'époux et de père –dans l'ordre surnaturel aussi. Cela ne frustre pas la femme puisque le sacerdoce masculin est à son service au sein du peuple de Dieu, et qu'elle a elle-même dans ce même peuple son service réservé. Dieu n'est pas pour la confusion, mais pour l'unité dans la distinction. »<sup>54</sup>.

« On ne voit pas donc comment l'Église pourrait jamais, à l'encontre de tout l'enseignement de la Révélation, détourner la femme de sa vocation féminine-virginale et maternelle où elle a pour modèle la Vierge Marie, Mère de Dieu (ce qui est très beau) pour lui confier un rôle paternel propre au prêtre. Pourquoi l'Église l'inviterait-elle à changer de sexe dans l'ordre théologique ? Pourquoi bouleverserait-elle le sens divin du couple homme-femme ? »<sup>55</sup>. « Yes ! Why ! That is the question ! », s'amusa à formuler Sabine, avec un accent français très marqué, en son fort intérieur.

« Car la grandeur de cette doctrine catholique (que si peu comprennent, hélas) c'est que la condition sexuelle de l'homme et de la femme et les caractères psychiques qui s'y rapportent, ne se définissent pas par les seules particularités biologiques. Tout se tient dans la perspective de la vocation réservée aux fils de Dieu et aux filles de Dieu dans leur différence et leur complémentarité. Chacun a sa place dans le dessein de Dieu, qui est un dessein d'amour. Il s'agit pour le couple humain de jouer le dessein d'amour de la Trinité, soit dans l'ordre du mariage selon la chair, soit dans l'ordre surnaturel de l'Alliance. Ce que l'on pourrait dire au sujet du sacerdoce des femmes sans référence aucune à l'enseignement de la Révélation ne saurait présenter beaucoup d'intérêt. »<sup>56</sup>.

Sabine faisait la moue après sa lecture.

---

49 « La femme et la vocation sacerdotale ». Père Paul Toinet.

50 Ibid.

51 Ibid.

52 Ibid.

53 Ibid.

54 « La femme et la vocation sacerdotale ». Père Paul Toinet.

55 Ibid.

56 Ibid.



« ...Sans blague ! ? Je ne suis qu'une gourde, évidemment, je ne suis qu'une femme ! mais la subtilité de ce galimatias mystico-gnangnan ne m'a pas convaincue ! Et sa rigueur, s'il y a là-dedans une part de raisonnement un tant soit peu juste, m'échappe presque totalement ! Ces gens qui n'aiment pas les femmes, les méprisent, ne les estiment pas, ne les respectent pas vraiment, ou les redoutent, peuvent-ils être bons et tolérants ?

— Aaaaah ! Au regard de leurs propres critères de jugement, qu'ils placent au-dessus de tout, je suppose que oui ! Mais dans l'absolu, qui peut le dire... Je ne sais pas trop ma petite Sabine !

— Tu ne sais pas, mon « petit » William ? !

— Mais si, je sais, mon cœur ! Toutefois, cela ne signifie pas pour autant que ceux qui « aiment » les femmes, le soient nécessairement, bons et tolérants !

— Certes ! Mais quand on développe des raisonnements à ce point fumeux, ou, si l'on peut dire, d'une logique toute particulière, pour justifier, avec un pseudo-alibi divin, le refus que l'on oppose aux femmes d'accéder à certaines fonctions, peut-on être bon, ou, tout simplement, intellectuellement honnête ?

— De toute façon, Maman, tu ne souhaites pas, j'imagine, exercer un quelconque sacerdoce... Tu ne crois pas, tu n'as jamais cru...

— Et alors ! Tu as bien quitté le séminaire, et tu te prétends athée maintenant, ça ne t'empêche pas de toujours t'intéresser au fait religieux !

— Quelqu'un qui prétend détenir LA VÉRITÉ, et LA SEULE ET UNIQUE VÉRITÉ, sur des sujets tellement subjectifs, peut-il être tolérant, ou honnête intellectuellement ? Voilà le nœud du problème...

— Effectivement, William ! Tiens, lis donc, vers les deux tiers de ce joli petit livre rouge de plus d'un millier de pages, le message du Concile destiné aux femmes ! Si la « Constitution dogmatique sur l'Église » pouvait leur laisser quelques espoirs d'émancipation au sein de cette fichue Église catholique, ce foutu message leur précise bien, à ces incorrigibles optimistes du sexe faible rêvant, osant rêver ! de pouvoir obtenir un jour la prêtrise, ce que l'on attend vraiment d'elles »

Claude préféra s'esquiver avant que sa mère et William n'en vinsent à l'entraîner dans une de ces discussions aux mille rebondissements qu'ils affectionnaient tant. Il n'avait pas envie de palabrer.

Appliqué à l'arrière de la R8 de Claude par Clotilde avant qu'il ne l'achetât, et représentant un triste chien à l'œil morne chevauchant sans conviction sa partenaire, une triste chienne indolente, un autocollant proclamait : « La morosité : on a plus de goût à rien ! ». Claude s'étonna, en y pensant, que cette image hardie ne lui eût valu aucune remarque d'aucune sorte lors de son séjour à Paray-le-Monial. Morose, il souhaitait qu'on le laissât tranquille. Il ne se sentait pas d'humeur badine !

Peut-être, sa crainte du communisme marxiste, ce système économique, social, provoquant partout les mêmes résultats, où qu'il fût appliqué, écrasant les libertés les plus fondamentales, sous les tropiques ou au niveau des cercles polaires, ou dans les régions minières, industrielles, ou agricoles les plus riches, l'avait poussé à reconnaître en l'Église le seul rempart efficace, la seule instance défendant une logique de taille à défendre une certaine idée de l'homme. Et ce, contre le communisme, le marxisme forcené, mais aussi, d'ailleurs, contre

le capitalisme le plus débridé. Mais le Marxisme n'avait été communiste que par accident. Mais le capitalisme pouvait s'accommoder à diverses sauces, plus ou moins épicées. Et il n'était pas besoin de défendre une certaine idée d'une certaine conception d'une certaine divinité pour défendre l'homme ! Il n'était pas pour cela besoin d'être « croyant », il suffisait de se montrer l'ami de l'homme, de cultiver son humanisme !

Mais aussi, peut-être, n'en était-il venu à croire en Dieu, en l'Église que par réaction envers son beau-père, William l'athée, qui avait subjugué sa mère et Clotilde, et les théories dont celui-ci aimait se faire le champion. William toujours sûr de lui, toujours à l'aise, si souvent cynique, dénigrant tout, mais pourtant plein de joie, plein de vie, d'entrain communicatif ! Pas communicatif à l'égard de Claude qui admirait son beau-père, mais l'avait toujours ressenti, plus ou moins comme un rival auprès de sa mère Sabine, dont il avait accaparé l'affection, l'attention.

Claude pouvait-il prétendre que sa mère ne se fût pas occupé de lui, l'eût délaissé ? Non, pourtant ! Plus jeune, il n'avait eu aucune raison de vouloir s'identifier au Norbert de l'intempérance, mais ensuite il n'avait jamais pu seulement rêver égaler William, son agilité d'esprit, son aisance, sa prestance, son allure mâle et assurée. Jamais il ne s'était senti capable de se construire une telle personnalité, de susciter autant d'admiration ; et il était jaloux de l'impression que son beau-père laissait manifestement aux autres, et aux femmes plus particulièrement !

De plus, il y avait eu ces deux maudites opérations dont Claude était sorti irrémédiablement diminué, « complexé », malgré ses capacités conservées, malgré les apparences.

Claude avait naturellement avisé monseigneur Péramp, l'évêque de Tours de sa décision, ainsi que l'abbé Marillier, responsable local des vocations, et le père Folliguet par téléphone et par courrier. Il n'avait depuis cette ultime prise de contact reçu aucun message de leur part, ni d'aucun de ses camarades, pas même un simple mot d'encouragement pour affronter sa nouvelle vie, pas un mot de regret. Rien ! Il n'en était pas surpris outre mesure, ayant déjà lu des articles, ou vu et entendu à la télévision les témoignages de quelques bonnes-sœurs défroquées, ou de prêtres dans une situation comparable, dénonçant le manque de compréhension, de considération, de chaleur humaine de leurs anciennes « fréquentations ». Mais, par la suite, de Paray-le-Monial, il reçut régulièrement, tous les ans, durant une vingtaine d'années, à Amboise, car il n'informa jamais de ses changements d'adresse, un petit imprimé, un petit journal se faisant le court écho de la vie du séminaire. Et, au milieu de la dernière page, après le texte, figurait bien en évidence le numéro de Compte Chèque Postal de l'institution, ce qui provoquait immanquablement l'hilarité sardonique de William :

« On ne vous oublie pas, ne nous oubliez pas ! » clamait-il en brandissant ces pages, quand elle lui passaient entre les mains.

Peu après son retour Claude avait rendu visite au père Folliguet. Celui-ci s'estima en fait assez peu étonné de ce dénouement. Claude lui avait paru peu enthousiaste quelques mois plus tôt, en septembre. Une année scolaire, deux mois de travail en usine, en guise de délasserment quinze jours de surveillance et d'accompagnement d'une bande de gosses excités à épuiser d'activités diverses, d'excursions façon marches forcées, avaient suffi, de fait, à tempérer sa belle ardeur !

Tout cela avait attristé la grand-mère Yolande qui continuait à assister à la messe dominicale, mais en l'église Saint-Florentin, moins éloignée que Saint-Denis, et, au même niveau que les quartiers environnants, moins pénible d'accès. Claude, ne croyant plus, n'étant plus contraint de respecter les règles de la petite communauté du Centre de Préparation au Sacerdoce, ne fréquentait plus l'église le dimanche, toutefois, lorsqu'il se trouvait à Amboise, qu'il y était « seul », quand il se levait assez tôt, il accompagnait la grand-mère jusqu'au parvis.

Yolande Deboissy trouvait l'attitude de Claude excessive ! Et elle pensait qu'il eût été préférable que son attitude le fût moins, excessive ! Et ce depuis le début ! Et qu'il ne tentât point de devenir prêtre ! Peut-être alors, s'il n'avait pas fréquenté le séminaire, s'il n'avait pas trop réfléchi à tout cela, peut-être alors, oui ! aurait-il conservé la foi !

« Mon Dieu !... Le Seigneur Jésus pourra-t-il jamais lui pardonner ? ». Et la grand-mère Deboissy priait pour le salut de Claude, le salut de son âme éternelle.

Reprendre des études plus ordinaires ne l'intéressait pas. Il décida de rentrer sans plus attendre dans la vie active. Après ses visites aux bureaux de l'A.N.P.E., et de l'O.G.C.R.P.<sup>57</sup>, d'Amboise et de Tours, il n'eut pas envie de chanter « pour moi la vie va commencer ! » en imitant la voix de Johnny Hallyday ! Il avait refusé de travailler avec William, l'avait remercié pour l'aide proposée. Il souhaitait se débrouiller seul.

Il fréquenta assidûment l'A.N.P.E., répondit à de nombreuses annonces, se rendit aux quelques rendez-vous obtenus. Il modifia en définitive son curriculum vitae, escamotant sa récente expérience religieuse, la camouflant sous des dehors plus anodins, soit en une très longue année sabbatique, soit en une période d'études, lettres et philosophie, dans un institut privé.

Il obtint un poste au sein de la Vigilance d'Occident, une société œuvrant dans les domaines de l'investigation et du gardiennage. Son travail n'était pas exténuant en lui-même, mais se montrait peu rémunérateur et, pour un salaire tout juste décent donc, nécessitait un grand nombre d'heures de vacation. Les missions, variées, impliquaient des horaires qui ne l'étaient pas moins, et ne permettaient pas, du tout, une vie régulière. Claude continua à chercher autre chose, un emploi plus valorisant, plus « confortable ».

Il put, travaillant souvent la nuit, se déplacer relativement facilement en réponse à des convocations. Toutefois, lors de ces rendez-vous, manquant souvent de sommeil, il lui semblait fréquemment avoir la lucidité et l'air d'un zombie.

Il brigua un poste de représentant quand son interlocuteur avisant par la fenêtre de son bureau la petite Renault 8 bleue à l'infâme capot noir, hocha la tête songeusement.

« C'est bien vous qui êtes arrivé ici en... Renault8 ? C'est votre véhicule ? »

Oui, c'était bien lui. Il ne fut pas embauché.

Il acheta, en leasing, une voiture neuve. Après maintes hésitations il avait opté pour un petit coupé japonais à la ligne dynamique. Un mois après avoir pris livraison de l'engin, avoir vendu la Renault, il se faisait employer par le Groupe des Assurances Universelles de France, sans qu'on se soucia le moins du monde du type d'automobile en sa possession.

---

57 Office pour la Gestion du Chômage et la Réinsertion Professionnelle.

Sa formation théorique s'accomplit lors d'un stage dans un hôtel de la périphérie tourangelle. Lorsqu'elle se termina, il entama au côté d'un amical mentor la partie pratique.

Vendre des contrats d'assurance sur la vie n'était pas un exercice des plus évidents. Le porte à porte à l'aveuglette ne se montrait pas très payant. Et il n'était pas toujours très agréable, après s'être présenté précautionneusement en employant les circonlocutions les plus rassurantes, de tomber sur un type grincheux, méfiant, large comme une armoire à glaces, qui vous assénait rageusement un « n'insistez pas, et foutez-moi la paix ! », avant de claquer sa porte ! Le porte à porte, on y avait recours seulement qu'après avoir, le cas échéant, épuisé ses rendez-vous sur un secteur précis, lorsqu'un déplacement trop tardif en fin de journée sur un autre point ne pouvait se révéler rentable.

Il convenait de sélectionner ses prospects. Les jeunes mariés, les commerçants ou artisans récemment installés, les personnes sensibilisées à la fragilité de la vie, par un accident, un décès dans leur entourage, rendues conscientes d'une manière ou d'une autre de la fragilité du bien être, soucieuses du bonheur de leurs proches « en cas de malheur », constituaient un potentiel de clients sérieux.

Gagner des clients, voilà qui n'était pas si simple ! Mais fallait-il encore les conserver, quand le non-paiement des primes suffisait à rendre le contrat caduc. Claude montrait grande patience et amabilité, courtoisie. Il devint un vendeur, un « inspecteur », convenablement performant.

Dans ce métier on ne comptait pas toujours ses heures de travail, mais on pouvait s'organiser à sa guise et prendre du bon temps, souffler. De plus, se trouvant très souvent en relative liberté sur le terrain, on avait fort peu à supporter la hiérarchie.

Claude se sentait plus libre que jamais. Jusque-là il avait été prisonnier de son âge d'abord, sa minorité, de son « inconscience », de son manque de culture, d'expérience, prisonnier d'institutions pesantes, scolaires, militaires, puis religieuses. Au sein de l'Église, il fut non seulement enfermé dans une espèce de cocon matériel, mais on se chargea en plus de penser pour lui ! Et il y avait consenti ! Maintenant il était libre ! Il pouvait penser, librement, sans éprouver la moindre gêne, le moindre sentiment de culpabilité, sur quelque sujet que ce fût, sur qui que ce fût ! Il en était heureux.

Il travaillait. On le payait. La situation paraissait sans équivoque. Il n'avait pas à entrer dans un moule, à se conformer à une idéologie, pas même réellement à « l'esprit d'entreprise », somme toute relativement artificiel, peu compromettant, pas obnubilant. Il suffisait de respecter quelques élémentaires règles du jeu. Au séminaire il fallait non seulement abdiquer son libre arbitre, reconnaître en tout l'idéologie de la hiérarchie, de l'Église, comme seule valable, seule juste, seule pertinente, seule vraie, mais il fallait payer pour s'humilier, renoncer à sa personnalité, son individualité ! Le G.A.U.F. avait, au moins, sans sourciller, sans mettre le fait en exergue, payé sa formation, et pendant cette formation, lui avait versé un salaire. Les dirigeants du G.A.U.F. étaient-ils en définitive plus charitables, plus philanthropes que ceux de l'Église catholique ?

Mais Claude concevait bien que s'il se sentait libre vis à vis de son employeur, par contre, dans une large mesure, la réciproque se montrait tout aussi vraie. Sa vie n'était plus tracée d'avance, comme il avait eu un temps la faiblesse de le croire !

Le printemps s'achevait. L'été approchait déjà. En dehors de ses rendez-vous, de ses heures de prospection, Claude s'ennuyait. Non encore las de jouer avec son nouveau véhicule, il roulait parfois sans but, un peu trop rapidement, mais la vitesse ne provoquait pas alors la

même phobie et les contrôles moins fréquents des services de la maréchaussée avaient des conséquences moins fâcheuses. Il roulait pour se distraire. Il lui arrivait de démarcher le matin une zone éloignée de celle de l'après-midi pour le simple plaisir de rouler sur un trajet d'une importance significative.

Souvent il se sentait seul ; le soir en particulier. La nuit aussi. Le week-end. Et la masturbation ne lui apportait plus le soulagement qu'elle lui procurait auparavant, au séminaire. Quelques minutes après, fréquemment il éprouvait... un manque. Il avait maintenant d'autres exigences nécessitant assouvissement et dont il était en droit de tenter la satisfaction. Et il ne s'agissait plus là seulement d'un droit, mais d'un devoir envers son corps, envers lui-même. Il lui fallait réaliser certaines potentialités de son organisme, de sa personne !

Il se souvenait de sa discussion avec Norbert voilà si longtemps, et de la tournure prise par leur relation. Oui, il lui manquait quelque chose de cette nature ! Mais s'il en gardait un souvenir ému, il aspirait à autre chose. Il se souvenait de Sylvie, la jolie petite fille qui l'aimait bien à l'école Claris de Florian et qui le lui prouva, mais dont les parents avaient déménagé. Il se souvenait de Nathalie Huron.

Et les revues à caractère pornographique qu'au hasard de ses sorties il achetait parfois, soit au relais H de la gare de Tours, ou plus souvent en des boutiques de presse éloignées de son domicile, faisaient naître en lui bien des désirs qu'il était incapable d'apaiser.

Au sex-shop de la rue Colbert, commerce pionnier en ce domaine au cœur de la tranquille Touraine, il s'approvisionnait en monographies abondamment illustrées de photographies hardies, et traitant de thèmes osés, où de beaux modèles féminins semblaient prendre un malin plaisir à satisfaire les fantasmes les plus audacieux, les moins avouables, mais pourtant en ces pages complaisamment exposés, de partenaires plus ou moins occasionnels.

Il emprunta à la bibliothèque de William, son beau-père, quelques volumes. Il lut le très ancien « Kama Soutra », et le vieil ouvrage de John Cleland « Les mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir », les livres beaucoup plus récents de Xaviera Hollander, « La punition » de Xavière, bien d'autres encore, et de Guillaume Apollinaire « Les onze mille verges ou les amours d'un hospodar » rappelant à Claude son ancien professeur d'histoire, monsieur Viguière, et lui donnant une idée des considérations échangées avec son interlocuteur des antipodes en voguant un jour lointain sur les flots denses du Mékong. Il complétait ainsi une éducation sexuelle jugée insuffisante, et se découvrait des goûts plus ordinaires, plus conventionnels, moins originaux qu'il n'avait aimé le croire plus tôt lorsqu'il laissait librement aller son imagination. Et d'une certaine façon cela le rassurait un peu.

Il s'intéressa à une vendeuse de Magiprix, le grand magasin près de la Quincaillerie Général de son beau-père. Elle officiait, la belle enfant, à l'étage dans les rayons les plus proches de l'escalier. Il devint un client assidu de l'établissement en question. Elle était mince et blonde, et jolie malgré un léger strabisme affectant légèrement l'un de ses beaux yeux. Ses hauts talons, lui dessinant des mollets nerveux, lui permettaient d'avoir presque sa taille. Enfin, à plusieurs reprises, il l'accompagna, à pied, jusque chez elle. Puis en voiture. Et bientôt il put entrer chez la belle !

Elle lui raconta ses voyages organisés, en Grèce, en Afrique du Nord. Elle exhiba les souvenirs ramenés, dont elle se montra très fière. Elle retraça ses précédents flirts. Le dernier en date s'était mal terminé ! Un goujat impatient, qui d'ailleurs ne lui plaisait qu'à moitié, un monstre ! une brute ! la connaissant à peine depuis six mois qu'ils sortaient ensemble, un jour

de visite à son domicile, chez elle, avait perdu son self-control, l'avait agressée, et prise ! Malgré elle ! Cette triste expérience ne lui avait procuré aucune satisfaction. Depuis, elle avait fait l'achat, dans une armurerie, d'une petite bombe à gaz lacrymogène, un genre de pulvérisateur d'une efficacité redoutable aux dires du vendeur !

« Six mois, quand même ! », songea Claude. Si le goujat montra de l'impatience, elle, elle n'avait manifestement pas témoigné beaucoup d'empressement ! Pourquoi avait-elle éprouvé le besoin de fréquenter ce type si longtemps ? N'éprouvant pas d'attirance pour cet homme, il eut été sage de mettre assez tôt un point final à une relation vouée de toute manière à l'échec. Si le garçon ne s'était pas montré fair-play, elle n'avait pas fait preuve de beaucoup de psychologie dans cette triste affaire. Claude la plaignait néanmoins de tout son cœur.

Six mois ! Ne recherchait-elle qu'un chevalier servant, un amour platonique ? Il ne se sentait pas le goût, le courage, bien loin de là, de mener un siège si long ; susceptible, de plus, de se solder par un fiasco ! Il craignait de se faire éconduire à la fin par cette jolie fille trop farouche et indécise !

Un dimanche il déjeunait avec ses parents et Clotilde, qui n'était pas de sortie, et parla de la vendeuse de Magiprix. Il dit l'avoir accompagné, avoir été reçu chez elle. Le bel exploit, dont il éprouvait un petit peu de fierté, tout de même ! Il ne s'étendit pas d'avantage sur le sujet et ne rapporta évidemment pas les confidences de la jeune femme. Clotilde ne put s'empêcher de le mettre en garde.

« Eh bien, ça y est ! Tu fonces, ma parole ! Mais si tu veux un conseil, mon petit bonhomme, choisis-toi quelqu'un d'autre si tu veux pas être déçu !

— Elle est pas mal cette fille ! Physiquement en tout cas. Quoiqu'elle n'ait pas l'air pressée... de conclure !

— Tu ne sais peut-être pas y faire, Claude... Vous avez sans doute marché l'un à côté de l'autre, as-tu seulement essayé de lui prendre la main, pour voir si ton contact... ?

— Euh ! Non ! Pas encore... Je n'ai pas osé... la toucher.

— C'est pourtant le but de la manœuvre ! Papa a raison, grand frère, tu ne dois pas savoir y faire, c'est sûr ! Remarque, t'es excusable, tu manques d'entraînement et de familiarité avec le sujet. Mais, au fait, sais-tu que cette fille est chauve ?... Ah ! Ah ! Je t'apprends quelque chose, là, hein ! Sans compter son œil qui déconne !

— Oooh ! Tu charries pas un peu trop là ! Qu'est-ce que t'as contre elle ? Elle a séduit un de tes copains ou quoi ? Chauve ! Et puis quoi encore ? On parle de la même personne au moins ?

— Bien sûr ! Il n'y en a pas trente-six des minettes de ce type à l'étage du Magiprix, mon petit vieux ! Avant elle travaillait chez le fleuriste de la rue de l'Académie ! T'as pas vu qu'elle porte une perruque, grand nigaud ! Et son maquillage... ? Ses sourcils, ils sont peints !

— Et alors ? Qu'est-ce que ça prouve ? De toute façon ce n'est pas si grave ?

— Elle est coquette, je dis pas... Mais les sourcils, ça ne s'épile plus complètement, mon petit gars ! Depuis belle lurette ! Hein, m'man ?

— Ne t'emballe pas, Clotilde ! Si cette fille plaît à ton frère...

— Pour savoir si elle est vraiment blonde, faudra qu'il arrive à la voir à poil, autrement dit : à la niquer ! À moins évidemment qu'elle soit totalement, complètement... euh... !

— Glabre !

— Merci, p'pa ! Et il paraît qu'elle n'est pas vraiment portée sur la chose ! Que c'est pas une fille simple ! Qu'elle est pas toujours facile à suivre, qu'elle est compliquée !

— Chauve ?... Si ce que tu dis est vrai... C'est de naissance... ou une maladie, ou quoi ?

— Je sais pas trop... Mais c'est vrai, Claude, je t'assure !

— Alors, peut-être éprouve-t-elle des complexes tout simplement. Ce qui lui complique la vie...

— Ben, oui, j'imagine ! La perruque, elle risque de tomber ! En tout cas, si elle se complique la vie, laisse-la pas te compliquer la tienne !... Eh, p'pa, t'as déjà couché avec une nana comme ça ?

— Hum ! Non !... Mais ce ne serait sans doute pas dénué de charme, a priori, ce genre d'expérience. Cela ne doit pas manquer de piquant !

— Avec elle qui n'a pas un poil, et Claude qui est imberbe, et sans beaucoup plus de poil que moi, et sans expérience, à mon avis ça ne risque pas d'être très « piquant », leur combine !

— Clotilde, ne soit pas si sévère à l'égard de cette fille ! Et fait confiance à ton frère, il finira bien par se débrouiller honorablement en matière amoureuse ! Et, au fait, ma petite Clotilde, si ton père, pour faire des expériences, me demande de me raser la tête, et le reste, je te promets de te tondre moi-même ! »

On s'esclaffa autour de la table familiale.

En l'accompagnant jusqu'à la voiture, lors de sa rencontre suivante avec la jeune femme, Claude, courageusement, la prit par la main. Elle se dégagea vivement, et eut un mouvement de recul. Ils ne se connaissaient pas encore suffisamment ! La fois suivante, elle préféra regagner seule son appartement.

Claude, le samedi soir, sortait. Il fréquenta les principales boîtes de nuit de Tours et des environs, les bals du samedi soir du département, en émoi au moindre slow, sans rencontrer une seule « fille » qui lui plût, qui fût libre, ou qui voulût bien répondre favorablement à ses invitations à danser et leur accorder une suite digne de ce nom.

Clotilde pleine de sollicitude à son égard s'arrangea pour faire inviter Claude à une boum organisée, vers la fin de l'année scolaire, par la sœur de son petit ami, toujours celui-là même à qui il avait acheté la Renault<sup>8</sup>. Clotilde lui révéla que la jolie Dorine Thomson, en rupture de flirt depuis peu, y serait elle aussi invitée.

Dorine Thomson passait son temps à bêtifier avec des copines, et à pouffer de rire sans raison apparente. Quand les alentours de la belle Dorine se dégagèrent quelque peu, qu'elle sembla plus calme, Claude s'approcha.

Il lui avait à peine adressé la parole, qu'elle éclatait de rire à nouveau, et, pliée en deux par cette hilarité incoercible, s'éloignait en hâte. Peut-être avait-elle trop bu ? Claude s'esquiva discrètement après avoir avisé sa sœur et remercié l'hôtesse de son invitation.

Un vendredi, en fin de journée, après avoir visité, sur recommandation de l'un de ses clients, un jeune couple établi depuis peu à Noyers-sur-Cher, près de Saint-Aignan, assez en dehors tout de même des limites à géométrie variable du secteur prospecté habituellement, Claude décida de passer saluer Norbert Chomard, et de peut-être se faire inviter par sa mère, Sabine, et William, pour le dîner, à Amboise, avant de rejoindre son appartement de Tours.

Il était relativement tard lorsque Claude arriva à la Mardellerie. Norbert paraissait un peu embarrassé, mais heureux et flatté de cette visite inattendue. Norbert lui offrit de partager son repas. Après une légère hésitation Claude accepta. Voilà une éternité qu'ils ne s'étaient pas rencontrés tous deux ! À quelques reprises seulement, depuis l'époque de sa communion

solennelle, ils se croisèrent à Amboise, se saluant brièvement, échangeant simplement quelques mots. Et Norbert chaque fois avait invité Claude à venir le voir.

Claude, fort peu accoutumé à la consommation d'alcool, refusa de boire avec Norbert un vin prétendument savoureux.

« Ce serait pas très grave ! Demain c'est samedi ! Tu ne travailles pas je suppose !

— Non, effectivement pas demain... pas demain matin ! Mais il m'arrive de prospecter aussi ce jour là... J'ai seulement un client à voir dans l'après-midi.

— De toute manière, même si tu étais « pompette » avec un seul verre, tu pourrais rester coucher ici, tu sais...

— Hum !... Allez, juste un demi-verre pour goûter... Stop ! Merci !... Eeeeh ! Celui qui offre du vin prétend toujours offrir le meilleur, et pourtant c'est loin d'être toujours le cas. Je n'y connais pas grand chose, je ne suis pas évidemment un œnologue averti, mais je dois dire qu'il n'est pas mauvais, loin de là ! Je redoutais un de ces breuvages agressant l'estomac... Mais, non ! Il convient certainement de s'en méfier de ce cru là !

— Je t'avais dit qu'il était bon, Claude ! Tu vois, maintenant je préfère la qualité à la quantité !... Je suis content de te voir, tu sais. Ça fait longtemps, que tu n'es pas venu, hein !

— Oui ! Oui... Tu as tout refait ici ! C'est impeccable ! Et sans dénaturer l'endroit...

— Je me suis abonné à des revues de décoration. J'ai rencontré des types qui travaillent à la restauration de monuments historiques, je me suis même fait embaucher par l'un deux pour voir comment ils bossent ces gars là. Et voilà le boulot !

— Pas mal ! Faut le faire !

— Je te ferai visiter !

— Tu sais, Norbert... Je sais pas trop comment te dire ça... Enfin, je... je suis content pour toi... et assez fier de toi !... C'est idiot de te le dire, peut-être...

— ... Et c'est pas tout ! Sur le domaine de la ferme, j'ai d'autre bâtisses, tu te souviens... dont je m'étais jamais vraiment occupé. Eh bien, je les ai restaurées petit à petit ! Et je les ai louées ! Les Mauchamps, Labrosse, La Chaucharderie, et Bruneval ! Ça m'a coûté du temps, de la peine, et de l'argent aussi ! Mais maintenant ça met du beurre dans les épinards ! Et puis ça m'a changé les idées... Souvent j'ai besoin de me changer les idées... de m'occuper... Pour pas recommencer à boire, à fumer... ou pas faire de conneries !...

— ... Tu t'es embourgeoisé, si l'on peut dire...

— C'est pas venu tout seul, je te le garantis ! J'en ai chié ! J'ai pas rigolé tous les jours !

— Je m'en doute bien...

— Et je rigole pas tous les jours, tu sais, Claude ! Je suis toujours seul ! Toi non plus, il paraît que t'as pas toujours rigolé ! T'as eu des ennuis de santé... Opéré plusieurs fois, on m'a dit... C'était quoi ?

— Deux fois seulement !... Pour... Une erreur de diagnostic... On m'a enlevé un testicule. Un seul !

— Oh ! Merde ! Et... Et tu peux... Ça marche encore ?

— Oui, ça marche ! Mais je dois bien reconnaître que pour l'instant ça ne me sert pas à grand chose. Pourtant j'y pense plus que je n'y ai jamais pensé, au sexe ! Bon sang !

— Moi aussi, j'y pense !... Claude... Je me souviens... Je... J'ai pas oublié quand... Enfin, nous deux, quoi ! C'était bien ! Oui, c'était bien ! Claude... Dis, tu voudrais ? Hein ! tu voudrais ? »



Chacun d'un côté de l'étroite et longue table, ils se faisaient face. Et Norbert avait pris les mains de Claude et les serrait entre les siennes, les pressait contre l'épais plateau de chêne. Ils se dévisageaient. Norbert allongea les jambes, et prit entre ses mollets ceux de Claude, qui baissa les yeux, et les releva bientôt. Ses joues se coloraient, il transpirait.

« Je... Je te plais toujours ?

— T'as changé depuis... Mais, oui, tu me plais toujours ! Depuis qu'avec toi j'ai... Depuis, j'ai jamais vraiment éprouvé... Je sais pas trop comment te dire...

— Si tu veux, Norbert, je veux bien ! Oui ! Oui, je veux bien ! »

Ils se levèrent tard et déjeunèrent de bonne heure. Claude, dans le courant de la semaine avait obtenu auprès d'une femme dont le mari était absent, un rendez-vous avec le couple en milieu d'après-midi. Il quitta Norbert suffisamment tôt pour visiter à l'heure convenue à Tours ces clients éventuels et les convaincre de l'excellence des contrats proposés, de la pertinence des garanties et en outre de la rentabilité des placements qu'ils pouvaient constituer.

Il parvint à les faire signer. Non sans efforts ! Surtout pour s'empêcher d'émettre pendant l'entrevue de fétides évanescences comme cela lui arriva durant le trajet en voiture. Soulagé de rentrer chez lui, après un stage aux toilettes il se déshabilla et se coucha aussitôt. Il se demandait comment, enfant, il avait pu, sans se déchirer, supporter que Norbert le pénétrât, et comment il n'en avait pas été plus malade alors.

La veille au soir, et le matin même, sur le moment, sur le coup, le terme convenait tout aussi bien, la douleur, malgré son désir, son attente, l'avait totalement anéanti. Écrasé sous la corpulence de Norbert, maintenu allongé par la poigne sur sa nuque, sur l'un de ses bras replié dans le dos, cette douleur, il l'avait sentie le courber, lui faire entrer la face, les épaules, le ventre, les genoux dans le matelas, dans une vaine tentative spontanée de se recroqueviller, en perdant son érection jusque là vaillante, avant de se détendre, de s'offrir, de se soumettre, de trouver du plaisir dans cette humilité, dans cette humiliation.

Ce plaisir, qu'il avait éprouvé, peut-être s'apparentait-il à celui qu'éprouvait une femme se faisant prendre, normalement, par un homme ; la douleur en moins ? Une femme ! Sûrement éprouverait-il du plaisir avec une femme ! Du plaisir, Norbert en avait pris avec lui, et Norbert lui en avait donné ! Mais avec une femme, il était convaincu d'en connaître plus encore ! Avec une femme pour partenaire, comme amie, comme amante, une femme partageant son amour, il accéderait non seulement au plaisir, mais à la joie, au bonheur partagé ! Les femmes, certaines d'entre elles, étaient si belles, si attirantes ! Une femme, il voulait en rencontrer une, en posséder une, en aimer une ! En être aimé !

Après sa nuit, sa matinée avec Norbert, Claude ressentait non pas du dégoût, mais de l'amertume, un grand dépit. S'appesantissant sur son triste sort, sur celui de Norbert, il pleura.

Toutefois son insuccès auprès de la gent féminine perdurant, il lui arriva de retourner à la Mardellerie, lorsque le « manque » lui était trop difficile à supporter, mais avec moins d'assiduité qu'en sa tendre jeunesse. Le soulagement que lui apportaient ces visites ne durait guère. Il en revenait toujours plus conscient de son insatisfaction.

En empruntant le boulevard Heurteloup, il avait déjà remarqué les dames en attente, l'après-midi, jusque très tard le soir. Sa vertu à lui aussi étant bien petite en fonction des critères communs, il se décida un beau jour à solliciter les services d'une aguicheuse en minijupe.

La fille, plus âgée que lui, avait des jambes superbes, des seins fermes et suffisamment développés. Elle se montra particulièrement aimable, mais elle conserva malgré tout un air sérieux, quelque peu sévère. Sûrement ne devait-elle pas rire tous les jours, elle non plus ! Elle demeura sèche. Et elle ne disposait d'aucun moyen artificiel de lubrification ! Claude, soucieux de ne pas se blesser, procéda sans empressement, progressa avec précaution. Il se montra patient ; la femme également.

Il ne souhaitait pas revoir Norbert trop souvent. Il aspirait à une vie sexuelle plus convenable, et désirait plus que jamais le beau corps des femmes. Aussi, lorsque trop seul, des fantasmes libidineux l'obnubilaient sans qu'il lui fut loisible de les désamorcer par des exercices simples et réguliers avec une petite amie compatissante y trouvant elle-même son compte, au volant de son auto il patrouillait sur le boulevard, poussait parfois, empruntant la rue Bernard Palissy, jusqu'à la place François Sicard, dans l'espoir de partager au terme de son périple urbain des moments excitants avec la femme aux jolies jambes, aux seins drus, aux lèvres serrées. Il eut recours à ses services à maintes reprises.

Mais elle n'était pas toujours fidèle au poste. Et Claude ne souhaitait pas prendre rendez-vous ! Il espérait rencontrer quelqu'un de normal. En attendant il fréquentait les prostituées de la bonne ville de Tours. Il accorda principalement sa clientèle à Patricia (les jolies jambes) et à Nadia (la jolie noire). Avec Patricia il aimait bien parler. Il ne se confiait pas beaucoup. Mais comme pendant son séjour sous les drapeaux il s'y était entraîné, il savait écouter et solliciter les confidences.

Patricia était originaire du Loiret, et issue d'un milieu ouvrier. Son père travaillait dans une entreprise fabriquant des matelas, des sommiers, de la literie, et passait son temps à charger des camions ou des wagons. Elle avait une fille placée chez un couple à proximité de Bléré.

Avec Nadia il parlait peu. En plus de ses séances de défoulement érotique caractérisé, il l'accompagnait souvent en boîte de nuit.

Elle l'entraîna un soir, rue Georges Courteline, dans un établissement à la clientèle toute spéciale, quoique mixte, ce qui causa l'embarras de Claude. Des types, des « folles », que son beau-père William eût jugé assurément « déliquescents », en chaloupant s'approchaient d'eux, et parmi ceux-ci, certains, connaissant Nadia s'esclaffaient et s'exclamaient à son oreille, assez fort pour se faire entendre d'elle et du voisinage malgré la sono : « Nadia ! Nadia ! Mais où donc l'as-tu trouvé celui-là ? Mais qu'il est chou ! Qu'il est chou ! », ou : « Quand tu en auras fini avec lui, fais-moi signe, Nadia ! Mon Dieu, qu'il est mignon ! », d'autres s'adressaient directement à lui : « Dis-moi, mon joli, si tu marches à la voile et à la vapeur, repasse par ici de temps en temps, c'est mon quartier général ! », « Mon chéri, ce que ta peau doit être douce ! Quand tu veux, où tu veux ! ».

Grande, mince, la peau vraiment très foncée, Nadia était d'une beauté très typée. Un soir, grippée, épuisée de fatigue et de fièvre il la reconduisit chez elle, dans une petite chambre meublée, et là, à son domicile il lui prépara tisanes, comprimés d'aspirine et la borda dans un grand lit aux draps roses où elle put prendre du repos. Mais aussi, Claude l'accompagna parfois au pressing, ou à l'épicerie.

Il les vit moins souvent. Avaient-elles modifié leurs habitudes de travail ? Il eut recours à d'autres professionnelles. Des filles très belles, des filles intelligentes, des connes, des moches. Des filles soignées, d'autres qui l'étaient moins. Une expérience malheureuse avec une blondasse artificielle un tantinet adipeuse et dégageant à un point tel une forte odeur de

transpiration un peu surette une fois en mince tenue de combat, que cela en était une honte pour sa corporation, le décida à mettre un terme à ces pratiques inconstructives.

Avec le temps, la fascination qu'exerçaient sur lui les personnalités de certaines des péripatéticiennes rencontrées, s'estompa. L'attrait de la chose avait faibli, qui entamait dangereusement son budget, ne lui laissant une fin de mois que cinq francs et quarante-deux centimes sur son compte bancaire.

Un peu plus tard il repassait à la Mardellerie, sans perdre espoir d'un jour faire la connaissance d'une gentille jeune-femme tombant amoureuse de lui et dont il tomberait amoureux lui-même.

Essence, entrées des discothèques, éventuelles consommations, temps passé, les sorties du samedi soir, trop peu enfiévrées à son goût, se révélaient un investissement peu productif. Claude résolut de passer une annonce dans le quotidien local. Il y mentionna principalement son sexe, son âge, sa taille, son poids... Il eut deux réponses ! Dont celle d'une femme mariée, une infirmière que l'on pouvait joindre par téléphone, sur son lieu de travail, en indiquant un certain nom, précisé dans sa réponse !

Il répondit à l'autre personne, qui habitait dans le sud du département. Elle vivait près de Richelieu. C'était assez loin, mais accessible assez rapidement encore au volant de son petit bolide. À cœur vaillant, rien d'impossible !

Elle le reçut, par sécurité, chez une amie.

Elle était affreuse ! Et grosse ! Il regrettait son déplacement, et ne savait pas comment s'en tirer dignement, couper court, avec politesse et courtoisie, sans trop vexer la très laide « poufiasse ». Les deux jeunes femmes lui jetaient des coups d'œil gourmands. Il éprouvait ce qu'éprouvent peut-être les femmes ayant à subir malgré elles les regards indésirés, et lourds de convoitise, d'hommes vulgaires. La grosse informa sa copine qu'elle allait sortir se promener. Claude se sentait malheureux et embarrassé.

Il proposa de faire un tour en auto. Ainsi, elle ne pourrait pas trop aisément lui saisir le bras ou s'approcher de lui : le levier de vitesse et le frein à main se trouvaient entre les deux sièges avant, inclinables mais relativement étroits. La banquette arrière du coupé était quant à elle inexploitable en matière amoureuse : trop exigüe, elle ne pouvait guère accueillir qu'un attaché-case, une veste ou un manteau. Mais une fois dans la Datsun, le problème restait entier !

« Votre copine a l'air sympathique. C'est gentil de sa part de nous avoir reçu chez elle !

— Oh ! Elle s'ennuie depuis qu'elle est mariée ! Ça lui a fait voir une nouvelle tête. J crois pas qu'é r'grette. T'es plutôt mignon !

— Euh ! Il a quel âge son enfant ?

— Son gosse ? Six mois ! Elle s'est mariée en v'là trois ! Par amour !

— Hum ! Il fait quoi, son mari ?

— I' travaille à la coopé. Et toi, tu fais quoi ?

— Je suis dans l'assurance... Toi aussi tu vas avoir un gamin ! Ça doit plus être loin maintenant ! T'es enceinte de combien ? »

Claude ne faisait pas dans la dentelle, certes, mais il n'en pouvait plus ! Cette minette lui déplaisait au plus haut point. Il lui semblait même qu'elle ne fleurait pas vraiment la rose ! Il

n'osait pas respirer trop fort pour s'en assurer, mais avait éprouvé le besoin d'augmenter le régime de la ventilation de l'habitacle.

« Beeeuh ! Lui ! J'suis pas enceinte !

— Pardon ! Excuse-moi ! Je croyais...

— T'as eu d'autres réponses à ton annonce ?

— Oui ! Tu es la première que je vois... J'ai cinq autres rendez-vous à honorer, à ce sujet.

— Ah ! Zut !

— Ce n'est pas si terrible !

— Pour toi, j'm'en doute ! Au contraire même, hein ! »

Il avait tourné trois fois à droite. Il tourna à droite une quatrième fois et ils se retrouvèrent bientôt devant la porte de l'amie. Il descendit pour saluer la dame, des deux la plus avenante, et redouta de tout devoir recommencer.

« Je ne vais pas lambiner plus longtemps ! J'ai un client à voir dans trente minutes à Azay-sur-Cher. Ça va être juste.

— Eh ! Si ça donne rien, tes autres rendez-vous... Tu peux m'appeler, tu sais ! Y aura pas de problème pour moi !

— D'accord ! Merci ! Au revoir ! »

Ouf ! Sauvé ! Mais il n'aurait bientôt, au mieux, en appelant l'infirmière, qu'un seul « autre rendez-vous à honorer ».

Il ne voyait aucune difficulté en ce que la dame fut plus âgée que lui, ou infirmière. Elle était mariée, par contre, et cela l'ennuyait. Il hésita. Et il la contacta enfin. Ils se rencontrèrent à Tours, dans le parc près du Stade Nautique des Rives du Cher, à proximité de l'hôtel Méridien. Elle faisait son âge : la trentaine. Très légèrement empâtée ! Un peu plus mince, un peu plus sophistiquée, elle aurait pu paraître mignonne. Son époux avait un poste à la S.N.C.F., elle d'infirmière en chef, ou principale, quelque chose comme cela d'après ce qu'il comprit.

Ce jour là, elle était d'astreinte, et pouvait aisément prétexter une absence du domicile conjugal au cas où son mari chercherait à la joindre, ou plus improbablement rentrerait plus tôt du travail. Elle, travaillait souvent la nuit, ou le week-end, et par voie de conséquence se trouvait souvent libre en semaine. Elle constata avec satisfaction que l'emploi de Claude lui permettait également une grande latitude d'organisation. Elle dit le trouver « sympathique », et « joli garçon ». Sans demande de précision de la part de Claude sur ce thème, elle assura qu'il s'agissait de la première fois qu'elle répondait à une petite annonce de cette nature, qu'elle n'était pas coutumière du fait, mais qu'elle ne le regrettait pas. Son Eurosignal interrompit leur entrevue. Elle lâcha un juron. Elle devait se hâter de rejoindre le C.H.U. Elle l'encouragea à la rappeler très vite, ou à lui donner un numéro de téléphone où le joindre. Il ouvrit son calepin, pour le refermer aussitôt.

« Je l'ai oublié... Le téléphone, je viens juste de l'avoir dans mon nouvel appartement !... C'est bien ce que je craignais... Je l'ai même pas encore noté dans mon agenda ! Je te rappellerai ! Vas-y vite ! Ça urge sans doute à l'hôpital...

— Ça urge tout le temps ! J'y vais ! Tu me rappelles... ! »

Son nouveau numéro de téléphone, il l'avait noté pourtant. Mais il ne la rappela pas. Il trouvait tout cela trop compliqué, tout compte fait, et, surtout, la femme pas si attirante !

Il continua à sortir, il passa d'autres annonces, dans des journaux gratuits, où elles se révélaient moins onéreuses. L'infirmière répondait aux annonces des hommes d'une façon habituelle, presque systématique, contrairement à ce qu'elle avait laissé entendre. Il ne la recontacta pas davantage pour autant. Il rencontra des filles, des femmes un peu paumées, ou complexées, coincées, ou vivant dans des coins perdus et souhaitant manifestement élargir le cercle très restreint de leurs relations. De nombreuses femmes qui ne lui plaisaient pas ! Des filles à qui il plaisait, et d'autres à qui il déplaissait !

Mais comme il se révélait difficile de conclure ! Le bla-bla, la romance, voilà qui était bel et bon ! Mais le concret ! Le concret ! Il ressentait de la part des jeunes femmes qu'il rencontrait, toujours une certaine, non pas répugnance, mais méfiance, une grande prudence, une grande circonspection. Et cela l'attristait. Mais il les comprenait, ces femmes !

Il comprenait qu'il ne s'agissait pas pour elle de prendre simplement du plaisir, en espérant trouver le cas échéant le compagnon idéal ! Il s'agissait pour elles, généralement dotées d'une moindre force physique de ne pas se faire imposer une relation qu'elle se rendrait compte en définitive ne pas souhaiter encore vraiment. Il s'agissait pour elles d'éviter, au cas où elle se laisserait aller, de ne pas se laisser engrosser par un partenaire je-m'en-foutiste, imprudent, trop impatient ou maladroit, avec toutes les conséquences que l'on pouvait imaginer. Il s'agissait pour elles de pouvoir garder une bonne réputation, quel que fût par ailleurs leur désir d'émancipation, en évitant d'être considérée comme une femme aux mœurs légères. Combien de mères, fières d'avoir pour fils un véritable « coq de village », le seraient-elles d'avoir pour fille une « Marie, couche-toi là » ?

Toutefois, lorsque les choses devaient se faire, lorsque le processus de rapprochement devait aboutir, cela ne tardait pas en général. Il s'en aperçut rapidement.

Il fréquenta quelques mois une jeune et jolie brune, étudiante à l'I.U.T. de Tours-Nord. Elle découvrait sa majorité toute récente, la faculté de choisir et de décider en ce qui la concernait ce qui semblait lui convenir, et expérimentait sa liberté sexuelle. Elle préférait qu'ils se voient chez sa mère où elle vivait encore. La mère, enseignante et s'investissant dans les activités d'une association caritative à mission d'alphabétisation et d'aide aux démunis, s'absentait souvent. Le frère, toujours célibataire, était toujours hébergé par maman lui aussi, et, se passionnant pour les échecs, appartenait à un club et participait à des concours. Il arriva à Claude, en visitant sa belle, de collaborer à l'entraînement du champion.

Quand, seulement, la tolérante maman leur reprocha à plusieurs reprises de se lever trop tard le dimanche, Évelyne consentit à suivre Claude à son appartement. Là elle prit quelques initiatives supplémentaires, lui réclamant de « lui faire des trucs bizarres ». Ainsi en vint-il parfois à l'attacher, lui faire subir des intromissions variées d'objets divers aux formes heureusement appropriées. Elle réclamait des injures, il l'injurait, d'être abaissée plus bas que terre, il lui intimait des ordres ponctués de remarques triviales, l'ordre de ramper sur la moquette, les mains liées dans le dos ou au niveau du cou, de prendre des poses grotesques, de proférer des insanités injurieuses pour elle-même, tout ceci en la stimulant de coups de martinet, pas trop appuyés malgré tout.

Hélas, le joueur d'échecs présenta à sa sœur un de ses nouveaux amis un tantinet homosexuel ! Et la jeune Évelyne avide toujours d'expériences, d'émotions nouvelles, de

sentiments nouveaux, de découvrir de nouveaux plaisirs, avec un nouvel amant, avide peut-être également de ramener à la raison un égaré trop facilement influençable en lui offrant son beau corps de fille d'Ève, aussi de mater un être sensible ayant sûrement besoin plus que Claude de cajoleries, de se faire bichonner, entreprit de le séduire. L'enjôleuse, devant se partager entre le nouveau venu et Claude, en vint à perdre celui-ci, acceptant mal de partager, lui !

Leur séparation affecta-t-elle la belle Évelyne ? Claude n'en fut pas trop certain.

Il entreprit de joindre une personne dont une de ses dernières annonces lui avait valu d'obtenir les coordonnées. Elle n'était plus disponible ayant trouvé depuis lors un ami. Mais sa « petite sœur », elle, cherchait « un amoureux ». Il se mit en rapport avec la petite sœur !

Elle était souriante, aimable, jolie. Elle tenait un emploi de vendeuse chez un charcutier-traiteur de la grande banlieue tourangelle. Sûrement ne devait-elle pour autant pas faire d'excès alimentaires, et avoir plutôt une alimentation équilibrée, car elle n'était pas toute rose et toute ronde, pas trop bien nourrie de tous les plats ou mets appétissants exposés dans sa boutique. Dans l'échoppe, c'était bien elle, parmi tous les biens exposés, celui qui se montrait le plus alléchant !

Elle n'était pas mince, mais bien proportionnée, très féminine. Son physique plaisant n'évoquait en rien le garçon manqué, il possédait tous les avantages que la nature se doit d'accorder à une personne du beau sexe. Elle était charmante.

Ils sortaient ensemble, fréquentaient les night-clubs jusque tard dans la nuit le samedi soir, et un peu plus tard encore rentraient à l'appartement de Claude où ils faisaient l'amour !

Comme c'était bon ! Elle était à la fois souple et ferme sous ses mains, sous lui ! Elle était douce, elle était chaude, toute humide sous sa bouche, sous son ventre ! Et Claude souvent, dans son ardeur, lors de leurs premiers ébats provoqua leur chute sur la descente de lit ; et ils demeuraient alors agrippés l'un à l'autre, ni elle ni lui ne relâchant ses efforts, ses enlacements. Des bras, des jambes, elle le pressait, le retenait, de toutes ses lèvres aussi ! En ces moments privilégiés ils s'efforçaient vraiment encore de ne plus faire qu'un !

Très rapidement Claude ne se satisfît plus de ne voir Colette que le week-end. En semaine, il passait la prendre le soir à son échoppe et l'invitait à dîner chez lui, plus rarement au restaurant, question de commodité et d'économie.

Elle était plus jeune que lui et vivait encore chez ses parents. Il lui proposa de passer chez elle afin de ramener à l'appartement des fournitures vestimentaires, des accessoires de toilette devant faciliter quelques aspects pratiques de leurs cohabitations provisoires et périodiques mais fréquentes.

En direction de Loches, à la campagne, la demeure familiale se dressait au bord d'une départementale, dans un carrefour avec un chemin vicinal.

Une grange, hangar de tôle ondulée à l'armature de bois fatiguée, bardée de vieilles planches grises ! L'habitation, basse, à la couverture de petites tuiles plates et brunes, tachées de mousses et de lichens, les moellons de tuffeau des murs apparaissant là où l'antique enduit à la chaux manquait en plaque ! Quelques poules mal nourries se donnaient la chasse et picoraient les plumes sur le dos de leurs congénères ! L'odeur du guano !

Colette baissait les yeux, les relevait vers Claude, gênée.

« Excuse-moi !... Je... Je ne pensais pas que tu voudrais venir si tôt... Sinon, je... »

— Tu aurais redressé le hangar et refait le crépi ! ? Ne t'en fais pas ! J'ai vécu à la campagne quand j'étais petit ! C'était un peu comme ici, autant que je me souviens... »

Claude se montrait indulgent. De l'intérieur se dégagait la même impression de pauvreté aggravée d'un certain manque de soin et d'une bonne dose de mauvais goût : la cuisinière au charbon, bistre de suie, la gazinière grasse, le linoléum troué, les bibelots publicitaires, en plastique, exposés, les rideaux, la nappe de toile cirée, aux motifs chargés et violemment colorés. Claude se souvenait de la Mardellerie. Mais cet autre lieu représentatif dans son enfance de la ruralité miséreuse ou presque, ne lui semblait pas avoir paru jamais aussi sinistre que celui-ci.

Il suivit son amie dans sa chambre. Il referma derrière eux la porte dont les vitres de la partie haute étaient recouvertes de vichy rouge. Colette ouvrait une armoire et se hissait sur la pointe des pieds pour attraper une chemise de nuit sur l'étagère la plus haute. Il se glissa derrière elle et la saisissant par sa taille mince fit mine de la soulever. Il avait envie d'elle, envie de la prendre, de la culbuter, tout de suite, sur le joli petit lit de cette jolie chambre de jeune fille simple dans cette maisonnette sordide.

« Non, Claude ! Non, pas ici ! Quelqu'un pourrait rentrer !

— Eh bien, on ferme la pièce à clef !... Clac ! Et voilà !

— Claude, non, je t'en prie ! Et puis, avec les vitres, même à travers les rideaux, on pourrait nous voir !

— On accroche quelque chose par-dessus, ma petite chatte, et le tour est joué !

— On pourra nous entendre ! Claude, j'aime mieux pas ! Pas ici !

— D'accord ! D'accord !... Mais, il n'y a personne... Quand doivent-ils rentrer ?

— Je sais pas trop. Mon père travail à l'usine Michelin à Joué-lès-Tours. Il rentrera dans une heure ou deux. Mon frère, lui, n'arrive en général que pour l'heure du repas. Mais ma mère doit être partie en courses... Elle peut revenir n'importe quand !

— On entendra sa voiture, rassure-toi !

— Elle n'en a pas... Elle fait du vélo.

— J'ai envie de toi, Colette ! »

Dans son embarras, elle paraissait fragile, désarmée. Et ainsi il la trouvait terriblement désirable ! Il la serra contre lui, la baisa sur la bouche. Il la caressait sur tout le corps, insistant sur les rondeurs ou les creux les plus affriolants de sa charmante anatomie.

« On entendra le chien, de toute façon ! Je parie qu'il aboie aussi quand ta mère arrive.

— Oui... Mais pas ici, Claude, pas ici ! »

Claude la sentait prête à céder. Mais les yeux trop brillants de Colette, le ton suppliant de sa voix le dissuadèrent d'insister davantage. Il ne souhaitait pas la contrarier. Pourtant, si sa nature eut été plus violente il aurait pu se laisser aller à la tentation qui l'assaillait de la gifler, de l'agripper par les cheveux, de la courber sur le lit, lui remonter la jupe, lui arracher son slip et la sodomiser, là, malgré elle ! Mais il n'était pas un monstre, hélas ! Il se contrôla, évidemment.

« Tu m'en veux, Claude ?

— Mais non !... Mais non ! Qu'est-ce que tu vas imaginer !

— Je vois bien. Je commence à te connaître un peu... Tu fais la tête.

— Mais non, je te dis ! Et rassure-toi, je ne bande pas ! Je ne bande plus ! Je suis un peu contrarié, mais c'est pas dramatique, ça va passer. Inutile d'en faire toute une histoire !

— Ne m'en veux pas Claude !... Ici... Je peux bien te le dire... Tout le monde est au courant à la maison, même s'il n'y a... jamais eu de suite... Et, des fois, mon père et mon frère, ils boivent un peu trop... Ils seraient bien capables de te le dire... Par idiotie, ou par méchanceté... Ici, dans ma chambre, quand j'étais plus jeune, voilà bientôt une dizaine d'année... Ce serait maintenant, je saurais comment le calmer ! Je lui foudroyais un coup de genou bien senti !... Eh bien, un de mes oncles... Il était venu... Et il n'y avait personne, comme aujourd'hui... Que moi... Et, il m'a... Il m'a violée, ici, dans ma chambre, sur le lit... Il m'a fait mal... C'est pour ça, Claude. Je ne voudrais pas que toi tu me fasses l'amour ici... Dis... Dis, tu veux bien me garder ? »

Elle pleurait. Doucement, il la prit contre lui. Elle appuya la tête dans le creux de son épaule, et lui, pressait sa joue dans ses cheveux en lui caressant la nuque. Et les yeux de Claude, à leur tour, s'emplirent de larmes.

Un soir ils dînèrent dans la famille de Colette. Ni elle ni Claude ne semblèrent pressés, ensuite, de renouveler pareille veillée. Ils fréquentaient seulement la sœur aînée et son concubin.

Claude présenta les siens, sa mère Sabine, William, Sa sœur Clotilde et la grand-mère Yolande, à Colette.

Les magasins, l'appartement, les belles voitures dans la cour, l'employée de maison, tout ce qu'affichait sans ostentation pourtant, sans le vouloir, cette maisonnée florissante de commerçants de la petite bourgeoisie bon chic bon genre, causait de nombreux complexes à la pauvre Colette.

L'assurance de Clotilde, sa liberté manifeste, néanmoins respectueuse de l'autorité de ses parents, la grâce, la discrète sophistication de son hypothétique belle-mère, le charme et l'élégance de son potentiel beau-père, soumettaient la timidité de l'impressionnable jeune femme à rude épreuve, malgré la gentillesse de l'accueil que toujours on lui réservait.

Claude et Colette vivaient ensemble. Il avait quitté son F1bis. Ils logeaient dans l'un des appartements s'étant trouvé libre que William possédait à Tours. Un beau trois pièces, des fenêtres duquel la vue portait sur la ville, au-dessus des arbres de la place Rabelais au sud, et au nord, au-delà d'immeubles plus bas, au-delà de la Loire, sur le coteau boisé de Saint-Cyr et les grandes demeures surplombant le fleuve.

Si les étreintes plusieurs fois réitérées dans la même nuit ou dans un après-midi en vinrent au fil des mois à se raréfier, leur engouement l'un pour l'autre ne se démentait pas.

Claude, néanmoins, n'oubliait pas ses expériences précédentes. Et il souhaitait donner à ses parties de plaisir avec Colette, un tour plus excitant encore, plus « vicieux ». Il souhaitait partager plus que des moments suaves et délicieux, certes, mais un peu trop banals à son goût. Il voulait du plus fort, du plus pimenté, pour renforcer leur intimité, leur complicité, stimuler davantage encore leur désir, par crainte d'une routine s'affadissant de jour en jour.

« Colette, si tu veux... Tu peux me faire ce que tu veux ! Tu peux me faire mal, pour te venger de ce que les hommes ont pu te faire de mal ! Tu peux me faire mal, en revanche de ce que les femmes ont subi de la part des hommes depuis la nuit des temps ! Fais-moi mal ! J'aimerais que tu me fasses mal ! Donne-moi un coup de genou... Là... Là où ça fait mal ! Vas-y ! Défoule-toi !



— Ooooh, Claude !... Ooooh, non ! J'ai pas envie de te faire mal ! Je veux pas te faire souffrir, Claude ! Pourquoi ?... Non, ne me demande pas ça !

— Vas-y, je suis prêt ! J'écarte les cuisses ! Ça me plairait de souffrir sous tes mains, d'être à tes pieds, soumis, de douleur, et d'amour.

— Claude, pourquoi veux-tu encore faire des choses comme ça ! Ça pourrait te blesser ! Non, je veux pas !

— Essaie ! Ça te plaira, tu verras !

— J'ai pas envie ! Pourquoi t'as toujours de drôles d'idées ? C'est pas normal ! On voit pas des trucs comme ça au cinéma, on en lit pas non plus dans les romans, enfin ! Je ne peux pas ! Tu comprends ! Je ne veux pas ! Je n'ai pas été élevée d'une façon qui... Je ne veux pas ! Si tu veux, fais-moi comme tu m'as déjà fais des fois ; j'aime encore mieux ça... Maintenant tu sais que même si j'ai un peu peur que tu ailles trop loin, qu'au fond ça me plaît... Et je sais que je peux avoir confiance en toi. Hein ?... Mais, l'inverse... Que moi, je... Non, je ne peux pas ! »

Si elle n'avait pas d'imagination et n'avait lu que la gentille bibliothèque rose, celle destinée aux enfants, évidemment !

Claude était vexé. Il pensa à Norbert. Lui, il en était sûr aurait accédé à sa demande ! Après la contrariété que lui infligea Colette, il n'était plus en état de jouer le mâle triomphant. Il se consola en se disant que Colette répondant favorablement à son invite, le résultat eût probablement été comparable en quelque sorte, la douleur et l'excitation en plus. Il n'avait plus le cœur à l'ouvrage. Colette, s'en rendant compte enfin, l'état de son ami ne lui échappant plus, s'en alarma. Elle s'imagina fautive et se répandit en larmes, puis en reproches à l'égard de Claude, ne sachant pas se « satisfaire d'une sexualité ordinaire » ! Il s'énerva à son tour. Chacun s'était allongé, nu, sur le lit, au plus près du bord opposé. Ils se tournaient le dos. Colette reniflait, sanglotait. Et cela n'en finissait pas !

Claude se calma petit à petit. Se mettant sur le dos, il s'était rapproché d'elle et pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps. Le désir lui revenait.

Son érection le tendait de pulsations rythmées et lancinantes. Et les pleurs de son amie qui continuaient, l'accentuaient. Il lui posa une main sur le flanc, lui demanda pardon de son insistance, s'efforça de la rassurer. Il sécha les larmes de Colette sur ses propres joues, lui donna de doux baisers.

Ils s'aimèrent avec délicatesse et tendresse.

Ses déplacements professionnels le conduisant ce jour-là dans l'est du département, Claude en franchit les limites et poussa jusqu'à Vallières. À l'heure du déjeuner il avait téléphoné à Norbert. Et dans la soirée Norbert l'attendait, debout sur le seuil de la grande pièce de la Mardellerie dès qu'il entendit son véhicule. Claude appela Colette pour l'avertir qu'il rentrerait tard, qu'elle ne devait pas l'attendre pour dîner, et se coucher.

« Tu connais une fille, et tu viens quand même me voir ! Claude... »

— Elle est satisfaite, je crois, par ce que je lui donne... Mais elle se refuse à m'offrir plus que ce qu'elle m'offre déjà. Et... Avec toi, j'ai connu des moments... forts, auxquels je ne veux pas renoncer. Ce genre de stimulations, il n'y a que toi que je connaisse qui puisse me les apporter. »

Claude exprima son souhait à Norbert, celui-là même que Colette avait repoussé. Norbert hésita longtemps, et y consentit enfin. Ils convinrent d'un scénario à suivre.

Norbert devait simuler avec lenteur au préalable le coup fatidique, afin de se concentrer, de ne pas frapper trop fort, ou pas suffisamment. La douleur devait terrasser Claude, mais pas l'assommer ou risquer de causer un quelconque dommage, qui pût facilement se révéler catastrophique en ce qui le concernait.

Claude, crispé, au deuxième et troisième essais ramena ses mains devant son pubis. Norbert à l'aide d'un vieux collier du chien lui attacha les poignets, croisés dans le dos.

Sous le choc, Claude sursauta. Norbert le retint de sa main sur la nuque, de l'autre en le prenant par le bras. Claude avait resserré les jambes et, s'effondrant, prostré, s'était prosterné devant Norbert ; puis, d'une masse, il se laissa choir sur le côté, en gémissant.

Norbert se conforma à ce qu'ils avaient convenu. Il l'injuria, le rudoya, et l'obligea, en le tirant par les cheveux, à s'agenouiller contre le lit, à y coucher le buste. Alors il le soumit plus encore et l'humilia tout à fait.

Plus tard Claude laissa un message à Colette sur le répondeur. Il l'avisa qu'ayant accepté exceptionnellement deux verres de vin pour ne pas contrarier un prospect, croyant ainsi enlevé la signature d'un contrat, il ne se sentait pas apte à conduire en toute sécurité jusqu'à Tours. Aussi avait-il demandé l'hospitalité à proximité, chez quelqu'un de sa connaissance, l'ancien concubin de sa mère, chez qui il passerait la nuit.

Le lendemain matin, après le petit-déjeuner, Norbert jugea Claude encore très pâle.

« Vaudrait mieux pas renouveler ce genre de bricole. Je ne voudrais pas que... qu'il t'arrive quelque chose ! Mais... j'aimerais bien que ça te dise quand même de revenir. On peut trouver d'autres trucs, des trucs forts ! Mais moins dangereux. Aussi excitant, et plus peut-être, qui te couperont pas tes moyens.

— Oui. D'accord. J'avais tellement envie d'essayer... Mais tu as raison, ça secoue un peu trop. On trouvera autre chose. »

Colette s'inquiéta de l'état de Claude. Elle lui recommanda de ne plus boire le moindre verre d'alcool, puisque par manque d'habitude il semblait qu'il supportât cela très mal.

Plusieurs jours durant, presque une semaine, Claude, quoique aimable, mais manquant d'allant, ne sollicita pas sa compagne. Et Colette, qui parfois en riant se plaignait, assurant qu'il n'y avait « pas que la bagatelle dans la vie ! », qu'il y avait « aussi la tendresse ! », compréhensive, ne lui fit aucun reproche, se satisfaisant le soir, sur le canapé, ou au lit, de se blottir sagement contre lui, alors qu'il se contentait de gentiment l'enserrer d'un bras et de déposer de temps en temps de doux baisers sur son front.

Elle lui reprochait ses goûts bizarres, certes, et indépendamment de cela le trouvait lui-même un peu curieux parfois. Mais elle l'aimait. Et ils vivaient heureux ensemble.

Cédric Angebert, après plusieurs essais, espérait enfin avoir rencontré l'âme sœur. Il en informa Claude en lui envoyant cette fois-ci encore une carte de vœux pour la nouvelle année.

Quelques semaines plus tard Claude et Colette invitèrent Angebert et sa fiancée à les visiter, un dimanche. Et ce jour-là, Angebert narra de hauts faits accomplis lors de son service militaire, l'évocation de ce type d'exploits était incontournable lors d'une rencontre entre deux anciens camarades d'armée, mais s'exalta vraiment en parlant de politique !

« Et figurez-vous, qu'elle me supporte, moi, Cédric Angebert ! Non seulement cela ! En plus, elle partage en général mes idées, et mes idées politiques aussi ! Pas de doute possible, nous sommes faits l'un pour l'autre ! Sans rire, c'est vrai ! Et c'est super ! Et nous allons nous marier, Terrart ! On vous convie tous les deux aux noces ! »



## CHAPITRE X

Cédric Angebert avait travaillé en usine. Il avait pratiqué la soudure par points des éléments métalliques de quantités de lanternes de styles, destinées à éclairer des rues de centre-villes anciens, ou de vieux villages. Ensuite, lassé de supporter les petites projections de laiton ou d'acier en fusion perforant, ou enflammant, plus rarement, sa blouse ou son pantalon, il devint jardinier dans un grand domaine privé. Puis il fréquenta assidûment la fille d'un commerçant par qui bientôt il fut embauché. Ses amours s'étiolant il quitta le domaine de l'épicerie de masse et trouva un poste de représentant pour le compte de la firme Domolux, et vendit des aspirateurs, des shampooineuses de sol. Cette expérience constitua pour lui une bonne école de la vente. Enfin, peu après avoir fait la connaissance de celle qui allait devenir son épouse, et avoir bloqué un temps en banque ses économies afin de pouvoir « s'installer », il monta, avec le plus maigre capital réglementaire, associé à l'un de ses frères, une S.A.R.L. dont il se promut gérant. La petite société avait pour objet la vente de produits, de matériels de jardinage, l'entretien, l'aménagement de parcs, d'espaces verts, de propriétés. Elle occupait un local qu'elle louait, à proximité de la route nationale dix, à la sortie de Châtellerault, en direction de Paris et de Tours.

Son frère, et la femme, non rémunérée, de celui-ci, s'investissant de bon cœur dans l'entreprise, sans ménager leur peine, ni compter leurs heures, Cédric Angebert se devait seulement de diriger, de décider et d'exercer ses talents de vendeur quand cela se révélait nécessaire ; ce qui n'était déjà pas si mal.

Il ne roulait pas encore sur l'or, mais « la boîte tournait » ! Et Angebert trouvant parfois le temps long, trouva le temps de s'investir, lui, en des activités annexes : il fit de la politique !

Il rejoignit les rangs d'un parti classé à l'extrême droite nationaliste. Ce mouvement n'ayant pas de nombreux adhérents, ni une audience des plus notables, même si on l'évoquait assez souvent dans la presse, surtout pour décrier ses orientations, les prises de positions, les attitudes, les jeux de mots, parfois douteux mais toujours intentionnellement provocateurs de son leader, Angebert put relativement facilement, et rapidement, se voir propulsé candidat ! Candidat à des élections ! Sous une étiquette laissant peu de gens indifférents, mais bien loin de réunir à cette époque de très nombreux suffrages, il brigua donc une place de député, rien de moins ! Candidat trop jeune, trop impétueux, trop maladroit, trop inexpérimenté, trop peu cultivé peut-être, d'un mouvement trop marginal et vilipendé, il ne fut évidemment pas élu.

Il avait incité Claude, qui s'y était refusé, à rejoindre les rangs du « Parti de la Nouvelle France ».

« Tu sais bien, mon vieux, que depuis quelque temps déjà, je suis farouchement athée ! Et de ton P.N.F. suinte par trop une religiosité ringarde, aux effluves âcres de soufre, aux relents de bûcher !

— T'exagères un peu ! Mais, faut avouer que par certains côtés, ils me les gonflent un tantinet, à moi aussi, avec tout ça ! Par exemple, j'admire Jeanne d'Arc, oui ! La patriote ! La femme courageuse, intelligente et volontaire ! Je trouve normal qu'on célèbre son souvenir. Mais sainte Jeanne d'Arc m'enthousiasme un peu moins. Et les déambulations derrière un drapeau frappé du Sacré-Cœur ! Très peu pour moi ! Tu sais que la religion, ça n'a jamais été mon fort. Les royalistes de la Restauration Nationale peuvent bien s'y amuser, mais que des mecs du P.N.F... Tu m'avais dit avoir adhéré à la N.A.F.<sup>58</sup>, avant même l'armée et le séminaire : ils sont branchés là-dessus aussi, là-dedans ?

— Non, pas spécialement. Rien de comparable avec la Restauration Nationale ! C'est bien simple, pour les gens de la Restauration, la N.A.F. c'est l'extrême gauche athée et communiste ! Ou peu s'en faut. La N.A.F., en matière économique, serait plutôt partisane de la socio-gestion, et reconnaissons...

— Tu y es toujours, à la N.A.F. ?

— Non, j'ai laissé tomber. Entre autres, puisque nous évoquions le thème religieux, parce que le prétendant au trône de France est un peu trop pétri de religion, parce que c'est un prétendant, à défaut d'être un roi, « très chrétien » ! Parce que l'éventualité de la restauration d'une monarchie en France me paraît de plus en plus chimérique, et mal appropriée, trop difficilement adaptable à l'échelle européenne, à une prochaine, peut-être, Europe supranationale... Quoique que de nombreux états de notre bonne vieille Europe soient des monarchies constitutionnelles pouvant toutes servir de modèles de démocraties aux autres états, républicains, du continent.

« Je crois toujours aux vertus d'une monarchie constitutionnelle, incarnation d'un peuple, émanation d'une terre, personnification d'un état, d'une nation, comme fédération symbolique de tous les êtres forgeant cette nation... Les Capétiens –la plus longue de toutes les dynasties historiques– ce fut une très longue, une très belle histoire... Une belle histoire du passé. L'histoire de la construction de la France, « mère des arts, des armes et des lois », de notre vieille, vénérable et belle France ! Je redoute, et en même temps j'espère l'Europe... Mais, une Europe capétienne... ?Hein ! Imagine un peu ! Ce ne serait pas une mince affaire à mettre sur pied ! C'est déjà assez compliqué comme cela !...

« Je dois te le dire aussi, je ne me suis jamais vraiment « investi » dans l'action politique. Seulement, sans qu'on me demande quoi que ce soit, j'ai pris l'initiative, un jour... une nuit, en fait, pour être précis, de tracer sur la route, la nationale, à Amboise, en pleine ville, en plusieurs endroits névralgiques, des carrefours avec des feux tricolores, des « VIVE LE ROY ! » à la peinture blanche ; ROY, avec un « Y », pour éviter qu'un mauvais plaisantin pût transformer trop aisément le ROI en ROTI ! J'ai collé pas mal d'autocollants, aussi, mais cela n'a pas duré très longtemps, il faut le dire ; je m'en suis lassé bien vite, d'autant plus qu'il me fallait les payer de ma poche, ces autocollants fleurdelisés ! Sinon, j'ai participé à quelques réunions assez informelles, et à deux ou trois repas réunissant quelques adhérents de la N.A.F., voire, peut-être même, à l'époque, tous les adhérents de l'Indre-et-Loire. C'est là tout ! Tu vois, je n'étais pas un militant des plus agissants.

— C'est déjà pas si mal !... Politiquement parlant, en somme, t'es disponible en ce moment !

— Je te l'ai dit ! Adhérer au P.N.F., non ! Indépendamment de l'aspect religieux, il y a aussi peut-être certains points sur lesquels il serait nécessaire que je me documente un peu plus sur sa doctrine, si doctrine il y a... sa ligne politique, tout au moins.

58 Nouvelle Action Française.

— Notre prétendu racisme ! Je t'arrête tout de suite ! Tu sais bien, que nous avons des Antillais, et d'anciens harkis dans nos rangs !

— Le moins que l'on puisse dire, c'est que vous ne les exhibez pas ! Ou ils n'osent pas se montrer souvent ! On se demande s'ils existent vraiment... Dis-moi, vos harkis, pour s'immiscer parmi ce lot de bons catholiques assez « vieille France », ce ne sont sûrement pas de bons musulmans pratiquants, je présume !

— Rigole pas ! Mais de toutes manières entre un musulman et un chrétien, disons... un catholique bon teint, il n'y a pas une si grande différence au fond, pas tant de points de vue sur le monde, sur les façons de l'appréhender, de mener les affaires, qui diffèrent ! Le pape, ce curé catholique et polonais, forcément rétrograde, je le trouve souvent assez ayatollesque, si tu veux le savoir ! Le sexe, la place de la femme dans la société, la liberté d'expression et tout le toutim... Les catholiques seraient un peu plus monothéistes, il resterait bien peu de critères qui soient vraiment inconciliables... Sauf, peut-être l'identité du messie, quand même...

— Si le P.N.F. affichait un athéisme sans équivoque, s'il se montrait un mouvement franchement laïque, et parvenait à lever certaines ambiguïtés, alors, sans doute, pourrais-je envisager d'y adhérer, je pense...

— Avec des « si », on mettrait Paris en bouteille !... Remarque, ce serait le P.N.F. de mes rêves, ça, dis donc !

— Il ne te reste plus qu'à en prendre le contrôle et à le réformer ! Rassemble tes troupes, et bon courage, Sergent Angebert !... Ou bien encore, à former un nouveau mouvement... Ce serait peut-être le plus simple !

— Tu parles !... Mais... C'est pas si con, après tout, ce que tu dis ! Ouais, ouais, ouais ! Tu sais dans le parti, il y a pas mal de mecs qui pensent à peu près comme toi, comme moi !... Enfin, il y en a... »

Colette s'intéressait peu à la politique. Pour elle, seul comptait leur petit intérieur douillet. Elle aimait Claude, mais ne pouvait s'empêcher de le trouver parfois étrange ou inquiétant.

Elle qui ne lisait, rarement, que des romans lénifiant, et se plaisait trop souvent à s'absorber dans la contemplation du petit écran, jugeait surprenante sa soif de lecture. Il lisait, la plupart du temps dans une pièce de l'appartement vouée à l'usage de bureau, tandis qu'elle restait collée devant la télé ou qu'elle s'activait dans la cuisine, persistant à vouloir le régaler de bons petits plats, de desserts sophistiqués, alors qu'il l'encourageait à ne pas trop en faire, en matière culinaire, pour lui qui n'était pas un fin gourmet, précisant souvent, innocemment, que quelques efforts en matière amoureuse, et plus précisément érotique, le satisferaient davantage.

Mais le charmant Éros n'aiguillonnait pas la douce Colette avec toute l'ardeur que mettait le vicieux Priape à inspirer des fantasmes au libidineux Claude. Elle préférait la simplicité, la confortable position du missionnaire, et appréciait plus que tout, les mots doux. Et les « idées » de son concubin, lorsqu'il lui en faisait part, provoquaient chez elle une angoisse, comme une panique irraisonnée. Et ces fantasmes, elle consentait parfois à les satisfaire, dans la mesure où pour ne pas perdre Claude elle jugeait nécessaire de temps en temps, de dépasser ses inhibitions, ses limites habituelles. Elle y trouvait du plaisir, un plaisir suspect à son sens, qu'elle se reprochait, qu'elle en venait à lui reprocher également lors des inévitables périodes de tension dans la vie de leur couple.

Il se montrait chagriné de ne pas pouvoir plus fréquemment apaiser ses lubies lubriques ; et il se souvenait de son ancienne petite amie, la jolie Évelyne, si avide d'expérimentations

hardies. Et il retournait, pas trop souvent toutefois, à la Mardellerie, où, là, on le comprenait mieux. S'il lui plaisait de dominer une femme, chose trop rarement et de trop mauvaise grâce accordée, il lui plaisait d'être dominé par un homme, en qui il avait confiance, d'être dominé par Norbert !

Un soir, de retour avant Colette à l'appartement, Claude trouva dans son courrier un pli émanant d'une firme ou d'un organisme inconnu. Le sigle, dans l'angle gauche de l'enveloppe, n'évoquait rien pour lui : M.D.L. Il s'agissait d'un bulletin d'adhésion !

Cédric Angebert y avait joint une longue lettre manuscrite. Après la discussion avec Claude, quelques mois auparavant, Angebert avait approché certains membres du P.N.F. aux potentialités frondeuses. De contacts en conciliabules, de cogitations en réunions, était né le « Mouvement de la Droite Laïque », le « M.D.L. » ! Et Cédric Angebert invitait instamment Claude à se joindre à son petit comité.

Encore quelques mois plus tard, dans la chaleur de l'été revenu, par la fenêtre ouverte sur le soir et la rumeur de la ville, Claude contemplait, l'œil vague, les toits, les arbres du coteau sur la rive nord de la Loire et les ombres qui s'allongeaient, et dans la rue, plus bas, les taches colorées des robes légères et courtes des femmes dans la pénombre naissante. La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Cédric Angebert se rappelait à lui !

« Ah ! Salut ! Alors, te voilà chef de bande !

— Non ! Ce n'est pas moi qui ai été élu secrétaire général... Eh ! Terrart ! Tu nous as toujours pas retourné ta demande d'adhésion... T'es pas convaincu par notre acte de foi ?... Tu l'as bien reçu, au moins ?

— Oui, rassure-toi ! La demande, je l'ai complétée, mais... j'hésitais à l'envoyer. Colette ne voit pas ça d'un bon œil. Avec elle il conviendrait de ne rien faire, rien faire de « compromettant » en général ! C'est comme au lit ! Il faut être gentil tout plein ! Bien gentil, gentil ! L'amour platonique, je me demande si ça ne serait pas son truc à elle, au fond ! L'amour, une idée, une image du bonheur, mais à ne pas tenter de concrétiser en contacts pouvant devenir trop vils, trop triviaux ! L'amour, elle se contenterait facilement de son idée, de son ombre sur le mur, sur la paroi de la caverne... où je me morfonds !

— Euh !... Tu n'es pas obligé de me raconter ta vie, mon petit pote. Mais si t'es quand même bien avec elle, si tu l'aimes... je ne sais pas comment dire... même un peu seulement ! et si elle t'aime, réfléchis bien avant de tout foutre en l'air sur un coup de tête ! Faudrait pas que tu la regrettes quand tout sera fichu !

— Je me demande pourquoi je t'ai raconté ça... en rajoutant un peu d'ailleurs...

— Bah ! Vous avez dû vous engueuler voilà pas si longtemps ; et tu l'as pas encore digéré... Je t'appelais... Le P.N.F. se réunit à Tours. Ils ont loué le théâtre, rue de la Scellerie. Pour faire connaître le M.D.L., faire un peu de pub auprès des membres du P.N.F., et auprès de la presse, il y aura sûrement des journalistes pour couvrir ce congrès, on pense s'inviter là-bas ! On pourrait se voir à cette occasion...

— Et pour faire votre pub, comme tu dis, je suppose que vous avez l'intention de vous faire remarquer ! Ce ne sera peut-être pas du goût de tout le monde, et cela posera peut-être des problèmes. J'ai rien d'un agitateur. Les manifestations et les trucs comme ça m'enthousiasment assez peu... Je parie que tes camarades et toi-même, n'êtes plus en odeur de sainteté au P.N.F. Je me trompe ?



— Oooaaah ! Ouais ! Je voulais rester dans la place, histoire d'avoir des informations, tu vois ! Ça pouvait être utile, après tout ! Récemment, ils m'ont rayé d'office et renvoyé ma dernière cotisation !... Enfin, ils ne nous connaissent pas tous... On n'est pas très nombreux, je te l'avoue, et on a besoin de faire un peu de monde, ne serait-ce que pour éviter le ridicule.

— Vous les noyautez, et je parie qu'eux aussi vous noyaudent. Le P.N.F. doit bien avoir des sous-marins chez vous. C'est de bonne guerre.

— Tu peux le parier, évidemment !... En tout cas, le jour « J », on sera à pied d'œuvre, devant le théâtre !... Si le cœur t'en dit !

— Franchement je te remercie de ton invitation ; mais je crois bien ne pas éprouver une grande envie d'être confronté aux malabars de la Nouvelle France.

— Ne t'en fais pas, mon petit gars ! On cherchera pas la cogne. Et la plupart des types du service d'ordre me connaissent, ou je les connais.

— Tu n'es plus des leurs ! N'oublie pas ! Tu n'es qu'un traître, à leurs yeux, je présume, ainsi que tes camarades... Indique-moi la date, mais je ne te promets rien ! »

Colette refusa de l'accompagner. Elle lui avait reproché, d'avoir posté, la veille, sa demande d'adhésion au M.D.L.

Claude laissa sa voiture dans son box, au sous-sol de l'immeuble abritant son appartement, et se rendit à pied, par la rue Rouget de Lisle, la rue des Halles, vers le théâtre. Il traversa la rue Nationale, et s'engagea dans la rue de la Scellerie.

La marche lui avait donné chaud. Il retira son blazer, et passant un doigt dans la bride du col, le jeta par-dessus son épaule. En direction du théâtre la rue grouillait de jeunes gens un peu fébriles, la plupart portant les cheveux longs. Préférant les éviter, Claude emprunta à droite la rue de Lucé, puis à gauche ensuite la rue Émile-Zola. À l'intersection avec la rue Corneille il pouvait voir, à l'extrémité de cette rue, sur la gauche, la vieille façade massive du Grand Théâtre, et, également à un pâté de maison, mais sur la droite, la place de la Préfecture.

Des « gardes mobiles », casqués, stationnaient devant les bâtiments administratifs et bloquaient aussi la rue Buffon en direction de la gare S.N.C.F. et de la gare routière.

Devant le triste fronton du théâtre, des costauds, costumés et cravatés, d'autres en battledress et rangers, semblaient plus spécialement surveiller, sur leur droite, vers l'extrémité de la rue de la Scellerie, en direction de la rue Nationale, les groupes de jeunes barbus et chevelus contournés par Claude un peu plus tôt. Tandis que de rares personnes entraient encore dans l'auguste bâtisse, il entendit une voix amplifiée venue de l'autre côté de la rue de la Scellerie, en direction de la place François Sicard.

« Vous, qui ne pensez pas que « LIBERTÉ » est un vain mot, le M.D.L., le Mouvement de la Droite Laïque, vous attend ! Le Mouvement de la Droite Laïque, le M.D.L., se veut le rassemblement de ceux qui récusent le totalitarisme communiste, son modèle économique, partout foireux, partout ! où il est expérimenté... »

Claude descendit la rue Corneille vers le théâtre, par le trottoir de droite. Il ne demeura plus devant les portes que le service d'ordre du Parti de la Nouvelle France. Claude changea son blazer d'épaule. Un homme à la forte carrure, qui se tenait dans le carrefour lui recommanda de se hâter d'entrer s'il assistait au congrès, sinon de se hâter de s'éloigner.

« Le M.D.L., le Mouvement de la Droite Laïque, se prononce contre tous les totalitarismes, contre tous les dogmes ! politiques ou religieux ! contre tous les monothéismes, contre tous les systèmes de pensée censés fournir les clefs de tous les aspects du réel, et exerçant une insupportable tyrannie sur les esprits ! Le Mouvement de la Droite Laïque, le M.D.L., se veut partisan d'un pragmatisme organisateur ! Il attend votre soutien, votre adhésion !... »

Claude aperçut enfin Angebert. Ils se saluèrent, et Claude fut rapidement présenté aux quelques membres présents du M.D.L.

« Alors, Terrart, te voilà quand même, en définitive ! Mieux vaut tard que jamais ! Je te garantis que les congressistes savent maintenant tous que nous existons !... Mais j'ai pas vu beaucoup de journalistes, pas une seule caméra de FR3.

— Rue Corneille j'ai remarqué deux hommes, l'un avec un appareil photo et un gros fourre-tout, l'autre avec une sacoche en bandoulière. Le premier, il me semble bien l'avoir reconnu : ça ne m'étonnerait pas qu'il s'agisse de l'un des journalistes du quotidien local, dont le siège est tout près d'ici, entre la rue Chaptal et la rue Nationale.

— Eeeeh ! Nous avons donc une chance d'avoir été remarqués par les médias ! »

Plus aucun véhicule ne passait. Des déviations avaient certainement été mises en place par la police. De l'autre côté du carrefour les jeunes gauchistes s'étaient procuré eux aussi un mégaphone, et un orateur scandait, soutenu par la foule :

« P.N.F. : fascistes ! M.D.L. : pénelles ! P.N.F. : fascistes ! M.D.L. : pénelles !... »

Debout au milieu de la rue, le harangueur du M.D.L. répondit, fort de son matériel plus puissant et de batteries neuves :

« Gauchistes, jeunes cuistres ! À gauche, les nigauds ! Qui, seuls se croient, intelligents ! Pauvres gens ! »

Et les autres, en face, reprirent en chœur les invectives de leur stentor :

« Les fascistes, de, pauvres cons ! Les, cheveux courts ! Pauvres cons ! Les, idées courtes ! »

Auxquelles, à droite, on rétorqua :

« Leur tignasse, leur pompe, le cerveau ! Ils, se croient beaux, ces barbus ! Qui, seuls se croient, intelligents ! Ces étudiants, mentalement, des indigents ! Pauvres gens ! »

Devant la tournure que prenaient les échanges, Claude osa faire une réflexion à Angebert.

« Ne crois-tu pas que tu devrais suggérer à ton champion de la mettre un peu en veilleuse ? Il est en train de les exciter inutilement !

— On va pas se laisser emmerder, injurier, par un ramassis de fils de fonctionnaires ou de bourgeois, par ces petits connards prétentieux !

— Leur nombre, et leur agitation, leur hystérie grandissante prêcheraient, à mon sens, en faveur d'une certaine dédramatisation du débat...

— T'en fais pas ! Il y a les nervis de la Nouvelle France entre nous et ces tarés !

— Mmmouais !... Mais... Quand même.

— Remarque... C'est vrai qu'on est pas des masses, nous ! Une quinzaine, à tout casser !... À l'armée, si je me souviens bien, malgré tes classements aux cross régimentaires, t'avais une réputation de champion de course à pied... »

Aux mégaphones, on continuait à rythmer des invectives désobligeantes.

« M.D.L. : pédales ! Vos cervelles, de, la panade ! M.D.L. : pédales ! Vos cervelles, de, la panade !... »

— Bande, de branleurs ! De petits glandeurs ! De débiles, boutonneux ! De camés merdeux ! »

À l'opposé des malabars du service d'ordre du P.N.F. cantonnés sur le trottoir devant les portes du théâtre, matraques ou manches de pioche à la main, un groupe de jeunes, puis un autre, franchirent le carrefour. Les malabars n'intervinrent pas.

Le barbu qui voulut se saisir du porte-voix du M.D.L. fut plié en deux par un coup de poing à l'estomac. Ensuite une franche pagaille régna un instant sur cette portion de la rue de la Scellerie.

Le groupe d'Angebert s'était dégagé et se retrouvait à proximité, et faisait face aux assaillants dans le débouché de la rue des Cordeliers, voie étroite sinuant vers le nord, entre les flancs du théâtre et des immeubles plus bas.

« Y'en a d'autres qui s'radinent, de ces enfoirés de mes deux ! Et ces fumiers du P.N.F. vont même pas nous aider !... On décroche les gars ! On se tire, et dare-dare ! »

Angebert et les siens s'élancèrent. Peut-être à cause de son allure désinvolte, de ses cheveux un peu plus longs que ceux d'Angebert et des gens du M.D.L., Claude n'avait pas eu trop à souffrir de la bousculade précédente. Claude, éprouvant bien des difficultés à se sentir vraiment concerné par tout cela, avec un temps de retard, prit le parti de leur emboîter le pas.

On saisit son blazer qu'il tenait au poing et qui flottait derrière lui. Il ne voulut pas l'abandonner à son assaillant.

Plus loin, l'inconséquent jaseur du M.D.L. avait heurté une bicyclette appuyé contre un mur et laissé tomber son mégaphone.

Claude avait pu arracher sa veste à ses poursuivants en tirant dessus brusquement ; il se retourna et reprit sa course.

Il trébucha sur le mégaphone. Il roula au sol. Il se releva et bondit en avant. On l'agrippa par sa ceinture, qui céda. Son agresseur en se penchant pour le saisir, tomba, sans pour autant lâcher prise. Entravé par son pantalon entraîné vers le bas, Claude fut submergé.

Cédric Angebert et sa clique arrivait à la rue Pimbert, à une cinquantaine de mètre de là, lorsqu'il réalisa l'absence de Claude Terrart dans le groupe.

« Et Terrart ! Où est-il ? »

Tous firent volte face comme un seul homme.

« Oh ! Terrart ! TERRART ! »

Ils reprirent leur élan en sens inverse, courant vers les lâches ayant abandonné la poursuite et s'en prenant tous à un seul.

Ils entendirent des jeunes crier : « Les flics ! Les flics ! ».

Les chevelus, refluant devant le M.D.L. de retour, et fuyant devant la police encore invisible, évacuèrent en hâte la rue des Cordeliers et se précipitèrent dans la rue de la Scellerie, vers la place François Sicard. Angebert, malgré son frêle gabarit, put retenir un grand gaillard hirsute au regard trouble. Mais pas très longtemps : l'autre le projeta au sol et s'échappa à son tour. En cherchant à amortir sa chute, Angebert avait heurté le bord du trottoir, violemment, de l'avant-bras. S'appuyant dessus pour se relever, il cria de douleur, s'écroulant, la face contre le bitume.

On l'aida enfin à se redresser. Il s'était cassé le bras. Mais les autres ne lui accordaient pas d'attention. Il suivit leur regard.

Dans l'ombre d'un renforcement entre deux corps de bâtiments, dans une sorte de petite cour où étaient entassés les débris sortis d'une demeure en travaux dans les environs, près de deux grandes poubelles de plastique gris, le pantalon sur les chevilles, Claude Terrart gisait à plat ventre, les bras en croix.

Et, déjà, sous lui, au-delà du trottoir, la terre, impure et avide, lentement, buvait le sang répandu.

**FIN**

## Résumé détaillé, par chapitre

---

### CHAPITRE PREMIER

- Quelle griserie la vie. La chute devant l'automobile. William et Sabine faisant connaissance. La partie de pêche. Les médisances.
- 

### CHAPITRE II

- Les soucis et les manœuvres de madame Deboissy souhaitant marier, avec une femme convenable, son fils William. La kermesse de Vallières. William rencontrant à nouveau Sabine et son jeune fils Claude.
- 

### CHAPITRE III

- Les remontrances de madame Deboissy à William. Nouvelle séance de pêche. La vieille Renault dépannée. Sabine battue et blessée par Norbert, son concubin. À l'hôpital. Les ivrognes de Vallières. La correction infligée au brutal Norbert. William et Sabine.
- 

### CHAPITRE IV

- Le désaccord de madame Deboissy. Le mariage, malgré tout. Bref séjour au Belvédère. Les émerveillements de Claude devant les jouets et les belles voitures.
- 

### CHAPITRE V

- Une petite sœur pour Claude. L'éducation religieuse de Claude, sur l'insistance de madame Deboissy. Claude séduit par la foi catholique. Les discussions, les désaccords avec William, son beau-père, athée. Un bel été, un premier retour à la Mardellerie. Claude et Norbert : dérèglements érotiques. La lune sur l'étang.
- 

### CHAPITRE VI

- Le lycée. La communion solennelle, et la fin des escapades à la Mardellerie. Les maquettes d'avions et de navires. Les coups fatals et le fâcheux cours de gymnastique. Les opérations chirurgicales. Le plaisir de lire, la passion pour l'histoire. Les stages en usine pendant les vacances. La « vocation » de Claude. Les moqueries de sa sœur Clotilde. L'entrevue avec l'archevêque de Tours. Mais avant le séminaire, le service national.
- 

### CHAPITRE VII

- Séjour sous les drapeaux. La rivalité avec un autre conscrit tourangeau. Claude en bons termes avec les intellectuels gauchisants Lefort, Gambard, Rohrbacher, mais aussi avec Cédric Angebert, un jeune homme de droite, militariste et nationaliste. Le pèlerinage militaire à Lourdes. Les visites à l'aumônier.
-

---

## CHAPITRE VIII

- Brève visite des sites du pèlerinage de Paray-le-Monial. Le séminaire, les professeurs. Les mycoses. La sinécure, les études, la méditation, la réflexion. La découverte du marxisme authentique. Le permis de conduire. Le séminariste exclu d'Écône et admis à l'institut de Paray. Les lectures, pas toutes préconisées par la hiérarchie. Les fantasmes. Le souvenir des opinions jadis développées par William. Les propres opinions de Claude se forgeant peu à peu, se concrétisant enfin. Puis, Claude étant devenu athée, ou ayant pris réellement conscience de son athéisme foncier, le renoncement.
- 

## CHAPITRE IX

- Sabine, à l'occasion de lectures, courroucée par la misogynie de l'Église catholique. Prise de conscience de Claude de sa jalousie à l'égard de son beau-père. Le chômage. Le travail. La recherche d'une petite amie. Nouvelles expériences sexuelles. La vie commune avec une charmante jeune femme. Relations sexuelles renouées entre Claude et Norbert. Le contact non rompu avec Cédric Angebert s'investissant en politique.
- 

## CHAPITRE X

- Le cursus d'Angebert, sa participation à la création du Mouvement de la Droite Laïque. La réunion du P.N.F. à Tours. La présence de Claude à une manifestation des partisans du M.D.L. Près du théâtre, l'agression.
-

**Table**

CHAPITRE PREMIER.....	7
CHAPITRE II.....	13
CHAPITRE III.....	23
CHAPITRE IV.....	49
CHAPITRE V.....	55
CHAPITRE VI.....	73
CHAPITRE VII.....	95
CHAPITRE VIII.....	109
CHAPITRE IX.....	127
CHAPITRE X.....	149
F I N.....	156
Résumé détaillé, par chapitre.....	157

Copyright © 1996, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry  
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France